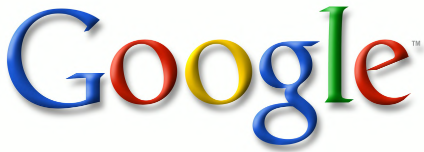
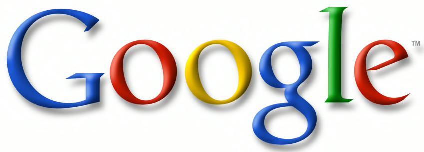
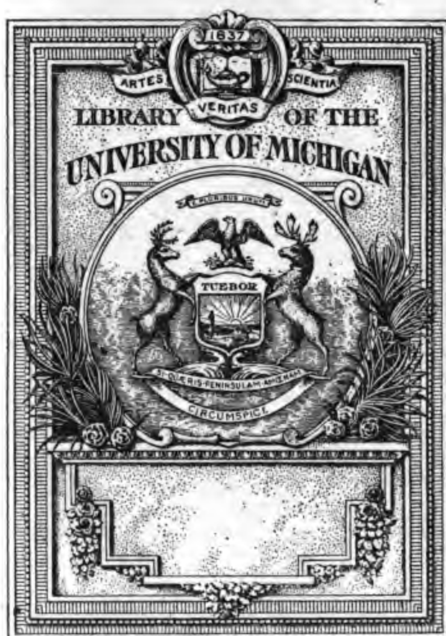





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LA PLÉIADE FRANÇAISE

Les Amours et autres poésies

D'ESTIENNE JODELLE

SIEUR DU LYMODIN

PUBLIÉES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES, ET AUGMENTÉES DE PIÈCES RARES OU INÉDITES

Avec une notice de Guillaume Colletet et des notes

PAR

AD. VAN BEVER

PORTRAIT DE JODELLE PAR LÉONARD GAULTIER



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMVII

ŒUVRES POÉTIQUES
D'ESTIENNE JODELLE

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. AD. VAN BEVER

MÉDITATION SUR DESBORDES-VALMORE . . . . *Epuisé.*

CONTES DE POUPÉES . . . . *Epuisé.*

POÈTES D'AUJOURD'HUI 1899-1900. *Morceaux choisis*, accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie (en collaboration avec Paul Léautaud). 12e édition . . 1 vol.

UN CONTEUR FLORENTIN DU XVIe SIÈCLE. ANTONIO-FRANCESCO GRAZZINI (en collaboration avec E. Sansot-Orland). *Epuisé.*

UN CONTEUR FLORENTIN DU XVIe SIÈCLE. ANTONIO-FRANCESCO DONI (en collaboration avec E. Sansot-Orland) . . *Epuisé.*

LES POÈTES SATYRIQUES DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES, etc. 1 vol.

L'HONNÊTE DAME ET LE PHILOSOPHE, nouvelle trad. de l'italien de Niccolo Granucci (XVIe Siècle) et précédée d'une notice sur l'auteur (en collab. avec E. Sansot-Orland) . . . *Epuisé.*

ŒUVRES GALANTES DES CONTEURS ITALIENS *(XIVe, XVe et XVIe Siècles)*, traduction littérale accompagnée de Notices biographiques et historiques et d'une bibliographie critique (en collaboration avec E. Sansot-Orland), 1re et 2e séries, 5e édition . . . . 2 vol.

LES CONTEURS LIBERTINS DU XVIIIe SIÈCLE, 1re et 2e séries. *Epuisé.*

MAURICE MAETERLINCK *(Les Célébrités d'Aujourd'hui)*. . 1 vol.

LES GAILLARDISES DU SIEUR DE MONT-GAILLARD, DAUPHINOIS, suivies d'autres poésies du même auteur, publiées sur l'édition originale de 1606, avec une préface et des notes. 1 vol.

ŒUVRES POÉTIQUES CHOISIES DE THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ, publiées sur les éditions originales et les manuscrits, avec une notice biographique, des notes historiques et critiques et des variantes. *(Portrait d'Agrippa d'Aubigné d'après le tableau du Musée de Bâle)*, 2e édition . . . . 1 vol.

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ, suivi de cinq lettres inédites de Prosper Mérimée . . . . *Epuisé.*

LE LIVRE DES RONDEAUX GALANTS ET SATYRIQUES DU XVIIe SIÈCLE, publiés pour la première fois sur les manuscrits Conrart (Biblioth. de l'Arsenal), avec une notice et des notes. 1 vol.

LIVRET DE FOLASTRIES DE PIERRE DE RONSARD, publié sur l'édition originale de 1553, et suivi d'un choix de pièces d'expression gauloise et satyrique, du même auteur, avec une notice et des notes. *(Portrait de Ronsard d'après une peinture anonyme du Musée de Blois)* . . . . 1 vol.

EN PRÉPARATION

ŒUVRES DE PIETRO ARETINO, traduction nouvelle précédée d'une étude sur sa vie d'après les plus récents documents.

LA SATYRE DE MŒURS ET LES POÈTES SATYRIQUES DES XVIe et XVIIe SIÈCLES, etc.

LA PLÉIADE FRANÇAISE. II. ŒUVRES DE REMY BELLEAU.

LA VIE AMOUREUSE DE JEAN LE ROND (D'ALEMBERT) essai de psychologie historique.



Estienne Iodelle.

LA PLÉIADE FRANÇAISE

Les Amours
et autres poésies

D'ESTIENNE JODELLE
SIEUR DU LYMODIN

PUBLIÉES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES, ET AUGMENTÉES DE PIÈCES RARES OU INÉDITES

Avec une notice de Guillaume Colletet et des notes

PAR

AD. VAN BEVER

PORTRAIT DE JODELLE PAR LÉONARD GAULTIER



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quinze exemplaires sur Hollande Van Gelder Zoonen,
numérotés de 1 à 15

N°



AVERTISSEMENT

Des sept poètes qui constituèrent la Pléiade, tant célébrée par les historiens de lettres, l'un des moins connus est, certes, Estienne Jodelle. Bien que son nom soit dans toutes les mémoires, qui peut se flatter d'avoir lu ses œuvres ? Il fut célèbre en son temps, mais son insouciance à recueillir des ouvrages qui lui avaient valu la faveur royale, fut telle, que la plupart de ceux-ci se perdirent. Aussi ne fallut-il rien moins que la sollicitude de ses amis pour que l'on gardât quelque témoignage de sa muse greco-latine. Le recueil qui les contient parut pour la première fois en 1574, un an après la mort du poète. Il offre tout à la fois, un mélange d'essais juvéniles — assez justement dénommés dans la préface « l'Adolescence de l'auteur » — et de pièces de circonstance, odes, sonnets, épithalames à la louange

des grands, auxquels se joignent une Comédie fort plaisante, l'*Eugene* et deux tragédies *Didon* et *Cleopâtre*, renouvelées des anciens.

Le succès d'un tel livre fut assez vif pour nécessiter sa reimpression en 1583 et en 1597, mais il ne justifia pas, que nous sachions, le dessein qu'avait son premier éditeur, Charles de la Mothe, de le faire suivre de quatre ou cinq tomes, à peu près semblables, dont on possédait alors la matière. Que sont devenus ces manuscrits inédits du poète? Nul ne le sait, et ne le saura sans doute jamais, tant d'orages ayant détruit, depuis cette époque, les meilleurs monuments de la tradition, et d'autre part, la postérité se montrant rebelle aux rimeurs. Des siècles ont passé; l'oubli est venu, et peut-être Jodelle ne fournirait-il de nos jours qu'un simple nom, qu'une épithète aux anthologies, si la gloire de Ronsard, dont il avait été le disciple et l'ami, ne l'eut éclairé de son reflet. Le XIX[e] siècle, on le sait, affecta de réparer les injustices des siècles qui le précédèrent. On s'informa des écrivains de la Renaissance. Les gloses provoquèrent des curiosités. Nous eûmes un jour une édition de la Pléiade. Jodelle parut pour la quatrième fois et son mérite, jadis obscur, s'accrut du zèle de ses commentateurs. Il devint pour tous, le père de notre théâtre national, bien que ses pièces ne soient pas, à proprement parler, des œuvres originales. On vanta les mérites de son vers rude, mais puissant, et si français, qu'une édition de ses poèmes peut, ainsi qu'on le vérifiera, se passer de tout commentaire philologique.

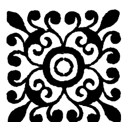
Il est aujourd'hui une sorte de grand ancêtre duquel on ne saurait écrire sans montrer quelque circonspec-

tion. Qu'on nous permette donc de l'honorer à notre tour et de le révéler à tous ceux qu'intéresse l'évolution du sens lyrique. En réimprimant, sur les originaux, les meilleurs de ses poèmes, nous ne nous dissimulons pas les critiques que ne manqueront pas de nous faire quelques curieux surpris de ne point trouver ici ses pièces tragiques. Nous oserons le dire, ces ouvrages caducs, au style ampoulé et solennel, ne nous ont pas paru offrir un si vif intérêt (1) que nous devions élargir notre cadre ou restreindre un choix qui montre réalisés l'inspiration tour à tour grave et enjouée, et l'éloquence hautaine de notre auteur.

AD. B.

(1) Ainsi qu'on le verra, nous avons fait exception pour les Chœurs de la tragédie de *Didon*, que nous réimprimons en partie. La Comédie de l'*Eugène* ne saurait inspirer, non plus, un tel jugement. C'est une des œuvres les plus spirituelles de notre Théâtre comique.







VIE D'ESTIENNE JODELLE

(1532-1573)

PAR

GUILLAUME COLLETET (1)



STIENNE JODELLE, sieur du Lymodin, naquit l'an 1532, d'une noble famille de Paris, ce que j'apprens du titre de ses œuvres et de Remy Belleau qui parlant de lui dans ses Commentaires sur le 3me sonnet du 2me Livre des

(1) *Vies des Poëtes francois*, par Guillaume Colletet (Copie Aimé Martin). Bibliothèque Nationale, Ms. Fr. Nouv. acq. 3073, ff. 249 à 256.

Amours (1) de Ronsard le qualifie Gentilhomme parisien : (2) il fut un de ces fameux poëtes qui, remplis d'une veritable vigueur françoise, prirent le soin de cultiver notre langue et de mettre la poësie en un haut point en quoi (dit ce docte conseiller au grand conseil,

(1) Bien que Guillaume Colletet n'ait fait qu'interpréter ici le sonnet de Ronsard commençant par ces vers :

> Tu ne devois, Jodelle, en autre ville naistre
> Qu'en celle de Paris, ne devois avoir
> Autre fleuve que Seine...

il est fort douteux que Jodelle soit d'origine parisienne. Sa famille, d'extraction médiocre et de noblesse obscure, lui avait, croit-on, légué par héritage la terre de Lymodin, petit fief situé non loin de Coulommiers (sur le territoire de la Commune de la Houssaye, canton de Rozoy-en-Brie, Seine-et-Marne), où, sur l'opinion des historiens locaux, il avait vu le jour en 1532. Ses titres de propriété appartinrent, selon La Monnoye, (Cf. Baillet : *Jugemens des Savans*. Ed. de 1722, IV, Annotations), à Gaignières, mais, soit qu'ils aient été détruits, soit qu'ils aient disparu avant que le fond de ce célèbre collectionneur passât à la Bibliothèque Royale (aujourd'hui Bibliothèque Nationale), nous les avons cherchés en vain. Ajoutons pour être précis que bien qu'une tradition fixe en Seine-et-Marne le lieu d'origine de notre poète, il ne subsiste presque plus rien des lieux où on le fit naître ; de l'habitation des siens il ne demeure qu'un vieux puits ; tout proche, une maisonnette d'origine assez récente, surnommée *La Jodelle*, et faisant partie des dépendances du Lymodin, situées sur la commune des Chapelles-Bourbon, rappelle seule un nom qui pour les curieux d'histoire littéraire gardera l'écho d'une longue célébrité.

(2) Colletet ne fait-il point ici erreur ? Nous ne lisons en effet dans le Commentaire de Remy Belleau relatif au IIe Livre des *Amours de Pierre de Ronsard* (Paris, G. Buon, 1560, petit in-12) que les mots suivants : «..... Estienne Jodelle, l'un des plus gentils esprits et mieux nés à la Poésie Latine et Françoise, que notre France recognoisse aujourd'hui. »

Charles de La Mothe qui prit le soin de recueillir son œuvre et d'en faire la preface) (1), il s'opposa à « l'ignorance et à la rudesse de je ne sçay quels Chartiers, Villons, Cretins, Sceves, Bouchet et Marots qui avoyent escrit aux regnes precedents » (2). Aussi etoit-il « un des plus gentils esprits » dit le même Belleau (3) et Maurice de la Porte (4) après luy, « et des mieux nés à la

(1) Cf. : *De la Poësie françoise et des œuvres d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin*, 6 ff. non chiffrés, au début des *Œuvres et Meslanges Poëtiques d'Est. Jodelle*, etc., Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, in-4°. On trouve cette notice en tête des autres éditions de notre poéte, publiées en 1583 et en 1597. Nous n'avons rien trouvé sur ce personnage. On lit seulement dans la *Bibliotheque Françoise*, de Ant. du Verdier, (Ed. de 1773, 1, p. 305) : « Charles de La Mothe, Conseiller du Roy en son grand Conseil, a en sa Librairie, plusieurs beaux monuments de l'Histoire de France, ainsi que témoigne Bernard de Girard en la préface de son histoire de France, disant qu'il a en main les outils d'écrire. »

Il est déplorable qu'au lieu de cette note insignifiante, du Verdier n'ait point songé à donner quelques détails sur celui qui avait été le plus sûr sinon le plus éloquent ami de Jodelle.

(2) Cf. Ed. citée. Nous avons rétabli le texte, altéré dans cette citation.

(3) Voir note 3 de la page précédente.

(4) Maurice de la Porte, né à Paris, en 1530, mort le 23 avril 1571. Cf. *Les Epithètes de M. de la Porte, parisien, Livre non seulement utile à ceux qui font profession de la Poësie, mais fort propre aussi pour illustrer toute autre composition francoise, etc.* Paris, Gabriel Buon, 1571, in-8°. Voyez p. 138 : « Jodelle, Cothurné, ingenieux, divin, grave-doux, l'honneur parisien, copieus, tragique, prompt, nourrisson des Muses. La verité nous contraint de confesser qu'Estienne Jodelle, natif de Paris, est l'un des plus gentils esprits et des mieux nez à la poësie latine et françoise qu'on puisse aujourd'hui remarquer, ainsi mesme que tesmoigne, entre les poëtes, ce divin du Bellay, au sonnet qui commence : *De quel torrent.* »

poësie latine et françoise que la France reconnut de son temps. Il le fit bien paroitre dès l'an 1549, puisque ce fut dans ce temps là même que l'on vit de lui plusieurs sonnets, plusieurs odes et plusieurs autres poëmes qu'il intituloit *Charontides* (1), et qui furent reçus avec l'applaudissement de son siècle », mais ce qui etendit sa reputation non seulement par toute la France, mais encore par toute l'Europe, c'est au rapport de Sainte Marthe dans ses Eloges que j'ai traduits (2), que cet esprit ardant et vigoureux, fut le premier des françois qui commença d'enrichir notre Langue du poëme tragique, genre d'ouvrage qui plut d'autant mieux par sa nouveauté qu'il fut representé dans la Cour du roi Henri II, avec tout l'appareil et presque toute la pompe du theâtre des anciens. Je sçais bien que la Fresnaye, auteur de

(1) Cf. Ed. citée.

(2) *Eloges des hommes illustres qui depuis un siecle ont fleury en France, dans la profession des Lettres, composés en latin par Scevole de Sainte Marthe et mis en François par G. Colletet.* A Paris chez Antoine de Sommaville et Augustin Courbé 1644, in-4°, p. 380. Eloge de Robert Garnier : « Après que soubs les auspices et soubs la conduite de Ronsard, les Muses eurent passé d'Italie en France, Estienne Jodelle, esprit ardant et vigoureux fut le premier des François qui commença d'enrichir notre langue du Poëme tragique. Et quoique son style fut un peu rude et qu'il n'eust pas toutes les grâces et toutes les clartez que l'on eust pu desirer, si est-ce que la nouveauté de l'ouvrage pleust infiniment au monde ; jusques là meme qu'ayant pris le soin de faire representer dans la Cour du Roy Henry second, la Tragédie de *Cleopâtre*, avec tout l'appareil et presque toute la Pompe du Theâtre des Anciens, il y reçeut de si grands applaudissements, que toute la France fut bien-tost remplie du bruict de son nom... »

l'*Art poëtique* en vers françois, dit que Baïf avoit dejà tenté ce travail et voici ses termes :

Jodelle moy present fist voir sa Cleopâtre
En France, des premiers, au tragique theâtre
Encor que de Baïf, un si brave argument
Eust entre nous esté choisy premierement. (1)

Mais à ce temoignage, outre celui de Sainte Marthe, j'oppose celuy de Ronsard qui dit en termes exprès, dans un poëme qu'il adresse à la Peruse : (2)

Après Amour la France abandonna
Et lors Jodelle heureusement sonna
D'une voix humble et d'une voix hardie
La comedie avec la tragedie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
Remplit premier le François eschaffaut. etc. (3)
. . . .

(1) Cf. *Les Diverses poësies du sieur de la Fresnaye Vauquelin*, etc. A. Caen, par Charles Macé, 1605, in-8 (*L'art poëtique françois*) 2e livre, p. 76.

(2) Jean de la Peruse, né vers 1530 en Angoumois, mort en 1555, près de Poitiers. On a de ce poète, ayant à peine atteint sa vingt-cinquième année, des poésies lyriques et une tragédie, *Médée.* Voy. *La Médée,* etc., *et autres poësies de Jean de la Peruse,* Poitiers, Marnefz et Bouchetz fr., 1556, in-4° ; *Les Œuvres de Jean de la Peruse,* etc., Paris, Nicolas Bonfons, 1573, in-16. (Consulter : *Vie de Jean de la Peruse,* par Guillaume Colletet, etc, publiée par M. E. Gellibert des Seguins dans le *Trésor des pièces angoumoisines,* Paris, Auguste Aubry, 1863, I, in-8°.

(3) *Œuvres de Ronsard,* etc. A Paris, chez G. Buon, 1560, 1er livre des Poëmes.

Jodelle ayant gagné par une voix hardie
L'honneur que l'homme grec donne à la tragedie
Pour avoir en haussant le bas stile françois
Contenté doctement les oreilles des Roys, etc. (1)

Baïf lui-même, qui etoit homme à trahir sa propre gloire, en demeure d'accord lorsqu'il dit dans un poëme dithyrambique qu'il fit exprès en l'honneur de Jodelle :

Quand Jodelle bouillant en la fleur de son âge
Donnoit un grand espoir d'un tout divin courage
Après avoir fait voir marchant sur l'echafaut
La Royne Cleopâtre enfler d'un style haut. (2)

Et le reste où il fait bien voir que Jodelle avoit le premier animé la scene françoise et qu'en cette consideration, ils lui presenterent en riant ce Bouc, dont toutes les poësies de ce siecle parlerent tant, et qui donna tant de sujet aussi aux poëtes huguenots de faire des invectives contre les autres poëtes (3).

(1) *Responce de Pierre de Ronsard aux injures et calomnies de je ne sçay quels predicantereaux et ministreaux de Geneve, sur son discours et continuation des miseres de ce temps.* A Paris, chez G. Buon, 1564. Ici la copie manuscrite de Colletet parait incomplète. On remarquera que les fragments des deux poèmes cités se suivent comme s'ils étaient empruntés à une seule et même pièce. Nous avons cru devoir les séparer par une ligne de points.

(2) *Euvres en rime de Jean Anthoine de Baïf, secretaire de la Chambre du Roy.* A Paris, par Lucas Breyer, 1573, in-8°, fol. 123. Voy. *Dithyrambes à la Pompe du Bouc d'Estienne Jodelle, 1553.*

(3) Le récit de cette querelle, et aussi de la fête qui en fut le prétexte, se trouve dans toutes les chroniques littéraires (Voir, entre autres, notre édition du *Livret de Folastries, de Pierre de Ronsard,* Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). Aussi, n'en donnerons-nous qu'un récit succinct emprunté aux Commentaires de

Pasquier, qui etoit un intime ami des uns et des autres et qui prononçoit hardiment les choses qu'il savoit, semble nous persuader de cette verité lorsqu'il dit (1) avec le docte Turnebe (2), qu'il vit magnifique-

Claude Garnier publiés dans l'édition collective de Pierre de Ronsard, de 1623 (II, p. 1384). Au demeurant, ce n'est que le récit d'une de ces beuveries comme les compagnons de la Pléiade avaient accoutumé d'en faire. Cela se passait, disons-le en manière de préambule, en 1552, après la représentation de la *Cléopâtre* de Jodelle, dont Pasquier nous a laissé un fidèle récit. Bien que Garnier ait confondu cette Bacchanale - célébrée en vers burlesques par Bertrand Bergier de Montembeuf - avec une autre faite en 1649 et décrite par Ronsard, sa glose ne manque point de saveur : « Assez ont ouy parler, s'ecrie-t-il, du voyage d'Hercueil, ou de la promenade et comme une infinité de jeunesse (addonnée à faire la cour aux Muses...) se mit en desbauche honneste... Ils firent là banquet par ordre, où l'eslite des beaux esprits d'alors estoit ; et principalement à fin de contribuer à l'esjouïssance qu'ils avoient de ce qu'Estienne Jodelle, natif de Paris, avoit gagné l'honneur et le prix de la Tragédie (car c'estoit paravant que Garnier eust escrit) et merité de leur main le Bouc d'argent... Ils firent mille gentillesses, maints beaux vers, tels que la pièce intitulée aux œuvres de l'Autheur (Ronsard) *le Voyage d'Hercueil*, ou les *Dithyrambes* du mesme, si l'on veut, où pour mieux follastrer ils enjoliverent de barbeaux, de coquelicos, de coqueloundes, un Bouc rencontré dans le village par hazard, lequel, les uns, au desçeu des autres, menerent de force par la corne, et le presenterent dans la sale, riant à gorge ouverte, puis on le chassa. »

(1) Cf. *Les Œuvres d'Estienne Pasquier, contenant ses Recherches de la France*, etc. Amsterdam, aux depens de la Cie des Libraires associez, 1723, in-fol. Tome I, L. VII, ch. VII, col. 704.

(2) Cette phrase est incorrecte. Il faut lire : « qu'avec le docte Turnebe, il vit magnifiquement... etc. » Voici d'ailleurs tout le morceau de Pasquier ; c'est un des meilleurs documents que nous possédions sur les origines du théâtre français : « Quant à la Comedie et Tragedie, nous en devons le premier plant à Estienne Jodelle...

ment representer au collège de Boncourt la tragedie de Cleopâtre et la comedie intitulée *La Rencontre,* faites par Jodelle, poëmes qui furent reçus avec autant d'applaudissements de toute la compagnie, qui etoit nombreuse et celebre, qu'ils l'avoient été dejà en l'hôtel de Reims, en la presence du Roy Henry Second et de toute sa cour. Il ajoute même que tous les acteurs etoient hommes de reputation, puisque Remy Belleau et Jean de la Peruse en avoient les premiers rôles et en representoient les principaux personnages, tant la renommée de Jodelle etoit dejà grande parmi eux.

Cela etant, je m'etonne comment Claude Binet (1) (et Claude Garnier, après lui) dans son avertissement du

Il fit deux Tragedies, la *Cleopâtre,* la *Didon,* et deux Comedies, *la Rencontre* et l'*Eugene. La Rencontre* ainsi appellée, parce qu'au gros de la meslange tous les personnages s'estoient trouvez pesle-mesle casuellement dedans une maison ; fuzeau qui fut fort bien par luy demeslé par la closture du jeu. Ceste Comedie et la *Cleopâtre* furent representées devant le Roy Henry à Paris, en l'Hostel de Reims, avec un grand applaudissement de toute la compagnie. Et depuis encore au College de Boncourt, où toutes les fenestres estoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'escoliers que les portes du College en regorgeoient. Je le dis comme celuy qui y estois present, avec le grand Tornebus, en une mesme chambre. Et les entreparleurs estoient tous hommes de nom : car mesme Remy Belleau et Jean de la Peruse jouoient les principaux roullets. Tant estoit lors en reputation Jodelle envers eux... »

(1) *Discours de la vie de Pierre de Ronsard, Gentilhomme Vandomois, Prince des Poëtes François, avec une Eclogue representée en ses obseques, par Claude Binet,* etc. Paris, G. Buon, 1586, in-8° : « Ce fut ce qui l'incita à tourner en François le Plutus d'Aristophane, et le faire representer en public au college de Cocqueret qui fut la premiere comedie françoise jouée en France. »

fragment de la Comedie du *Plutus* d'Aristophane, traduit en françois par Ronsard (1), ont osé dire que cette comedie fut la premiere jouée en France et representée au college de Coqueret, dont Jean Dorat etoit alors principal ; car si cela eut été, il n'est pas croyable que Ronsard qui a toujours si noblement et si avantageusement parlé de lui et de tous ses ouvrages dans ses vers, et dans les prefaces de ses vers mêmes, nous eut voulu celer cette particularité remarquable, et qu'il eut attribué aux autres l'invention d'une chose qui lui eut eut été si legitimement due. Aussi pour nous ôter toute sorte de doute et dementir ceux qui nous veulent imposer sur le sujet de l'invention de la Comedie, aussi bien que de la Tragedie, voici comme il en parle dans cette belle elegie qu'il adresse à Jacques Grevin :

Jodelle le premier d'une plainte hardie
Françoisement chanta la grecque tragedie
Puis en changeant de ton chanta devant nos roys
La jeune Comedie en langage françois
Et si bien la sonna que Sophocle et Menandre
Tant fussent-ils sçavants y eussent pu apprendre. (2)

(1) *Œuvres de Ronsard*, éd. de 1623, II, p. 1605. On lit en tête du fragment de *Plutus* : « Cecy est un fragment de la Comedie de Plutus d'Aristophane, qui fut (comme le tesmoigne Binet en la vie de Monsieur de Ronsard) la première jouée en France et fut representée au College de Coqueret... »

(2) Cf. *Œuvres de Pierre de Ronsard*, éd. de 1560 : *Discours à Jacques Grevin*. On n'ignore point que ce dernier fut longtemps le disciple et l'ami de Ronsard. Des opinions religieuses, complètement opposées, séparèrent les deux poètes et Ronsard retrancha ce poème de ses œuvres. On ne le retrouve que dans certaines éditions posthumes du maître de la Pléiade. (Voy. *Jacques Grevin (1538-1570)*, par Lucien Pinvert, Paris, Fontemoing, 1899, in-8°).

Jodelle fut donc, en France, le premier auteur de la Tragedie et de la Comedie même ; mais comme nous voyons avec plaisir dans ses œuvres la tragedie de *Cleopâtre*, ce nous doit être un sujet de mecontentement de n'y point voir cette premiere comedie de sa façon qui fut representée en France et qui comme j'ay deja dit s'appelloit *La Rencontre*. (1)

Pasquier en fait tant de cas dans ses *Recherches* qu'il dit que jamais fuseau ne fut si bien demelé que l'intrigue de cette nouvelle comedie le fut par la clôture de la piece avec l'applaudissement de tous les spectateurs, mais si la representation de ces poëmes dramatiques avoit reussi au grand contentement de Jodelle, puisqu'elle lui avoit acquis tant d'honneur, il lui advint, depuis, une disgrace qui le toucha de telle sorte qu'il en fut presque jusqu'à mourir ; et voici comment.

Lorsque le Roi Henry II, par la valeur et par la conduite du duc de Guise, eut repris sur l'Anglois en moins de dix jours la ville de Calais, qui, deux cent dix ans, avoit été la frayeur de nos pères et le fort asile des anciens ennemis de la France, et même reprit encore sur eux ensuite le fort de Guignes, qui etoit alors jugé imprenable, et contraint ces ennemis de s'en

(1) Certains auteurs, entre autres les Frères Parfaict (*Histoire du Théâtre francois depuis son origine jusqu'à présent*. Paris, P. G. Le Mercier et Saillant, 1747, III, pp. 277 et ss.) ont cru que Pasquier a fait une confusion en indiquant cette pièce, *la Rencontre* étant, à leur avis, la même œuvre que la comédie intitulée *l'Eugene*. Loin d'adopter cette opinion que rien ne justifie, nous admettrons avec Marty-Laveaux (Ed. de 1868) que *la Rencontre* est un des nombreux ouvrages de notre poète qui se sont trouvés perdus.

retourner honteusement dans leurs Iles (1); ce grand monarque qui cherissoit tendrement ceux qui le servoient, eut la bonté de se vouloir divertir avec ce prince victorieux qui devoit bientôt arriver de Picardie ; à cet effet, il s'avisa de mander au prevot des marchans et aux echevîns de la ville de Paris, qu'il iroit souper en leur maison de ville le jeudi gras en suivant, qui seroit le lendemain de l'arrivée du duc de Guise (2) ; ces magistrats de la ville qui, de tous temps, se sont montrés fort affectionnés au service de leur prince, crurent que pour divertir un si grand roy, ce n'etoit pas assez de le regaler d'un superbe festin, mais qu'il y falloit encore mêler quelque divertissement agreable ; dans cette pensée, ils jetterent les yeux sur Estienne Jodelle sachant qu'il etoit né Parisien, et qu'en cette qualité il auroit plus d'inclination à leur accorder les choses qu'ils souhaiteroient de lui, joint qu'ils n'ignoroient pas qu'il etoit pourvu d'un esprit vif et excellent et qu'il

(1) Après la prise de Saint-Quentin, qui mettait la France en état d'infériorité et préparait l'Europe à la domination espagnole, François de Lorraine, duc de Guise, était rappelé d'Italie et investi d'un pouvoir absolu, avec le titre de lieutenant général du royaume. Tandis que les esprits pusillanimes ne songeaient qu'à fortifier Paris et à renforcer nos places fortes menacées, Guise eut un incroyable coup d'audace. Au milieu de l'hiver, il alla camper inopinément devant Calais, emporta d'assaut la citadelle, et sept jours plus tard (8 janvier 1558) contraignit le gouverneur à rendre la ville que les Anglais tenaient depuis le 3 août 1347. Peu après, Gaspard de Tavannes s'emparait de Guines et du comté d'Oye.

(2) Cf. *Le Recueil des Inscriptions, figures, devises et masquarades, ordonnées en l'hostel de ville à Paris, le jeudi 17 de fevrier 1558*, etc., *par Estiene* (sic) *Jodelle, Parisien*. A Paris, chez André Wechel, 1558, in-8°.

etoit en reputation de bien faire ce qu'il faisoit et avec promptitude, c'est pourquoi le procureur de la ville le vint prier de leur part de les assister en cette occasion, et de vouloir leur donner quelque tragedie ou quelque comedie de sa façon qui put être apprise et representée devant le Roy, le jour qu'il avoit destiné. (1)

Jodelle, qui pour lors n'avoit rien de prêt en ce genre d'ecrire, s'excusa envers eux, quant à ce point, avec assurance neanmoins qu'il leur donna de faire des choses qui n'apporteroient pas moins de plaisir au roi que ces pieces de theâtre, ajoutant qu'il inventeroit quelque belle mascarade parlante ou muette, laquelle, etant

(1) « ... Ce qui fit que quatre jours seullement devant le jour du festin, le procureur du Roy d'icelle, un des plus honnestes et nostables hommes que j'aye sceu voir en leur compaignie, sçachant que j'estois né de Paris, et que Dieu m'avoit donné quelque peu de promptitude d'esprit pour secourir à une chose si hastée, me vint prier au nom de tous eus, que si j'avois quelque Tragedie, ou Comedie, qui peust estre apprise entre ci et là, je la baillasse pour estre recitée devant le Roy, et qu'ainsi je ferois service à mon Prince, et honneur à mon païs. Je fis responce que j'avois, et des Tragedies et des Comedies, les unes achevées, les autres pendues au croc, dont la plupart m'avoit esté commandée par la Royne et par Madame, seur du Roy, sans que les troubles du tems eussent encore permis d'en voir rien, et que j'attendois tousjours une meilleure occasion que n'est ce tems tumultueus et miserable pour les faire mettre sur le theatre, adjoustant ce petit mot assés poetiquement dit, que ceste année la fortune avoit trop tragiquement joué dedans ce grand echaufaut de la Gaule sans faire encore par les fauls spectacle resaigner les veritables playes. Mais bien si on me vouloit promettre de me croire et de me soulager, que je ferois bien des choses, lesquelles estans bien conduites ne raporteroient point moins de grace que l'un de ces deux poëmes... » (Est. Jodelle : *Recueil des Inscriptions*, etc.)

conduite et executée selon ses ordres, reussiroit, au contentement de sa Majesté.

Cette ouverture etant faite et rapportée aux magistrats de la ville, ils supplierent Jodelle de se vouloir charger de toute la conduite de cet ouvrage, ce qu'il accepta malgré lui, jugeant bien qu'un seul homme ne seroit pas capable de pourvoir à tout dans le peu de tems qu'il y avoit, car c'etoit quatre jours après ce mandement du roi, qu'il falloit tenir tout prêt ; il eut donc la charge de faire des vers pour les entrées de la mascarade, d'inventer les machines, de faire faire un grand nombre de figures de dieux et de deesses, des arcades, des portiques, des devises, des inscriptions latines et françaises, qui seulement etoient capables d'employer le tems de trois bons esprits, enfin tous les ornements et toutes les decorations necessaires pour une action si solennelle et si eclatante qu'il falloit accommoder au tems, aux personnes et à l'etat present des affaires ; tout cela ne se pouvoit faire sans avoir un nombre d'architectes, de statuaires, de peintres et d'autres ouvriers sur les bras, sans parler des musiciens, des violons et des danceurs qui sont comme l'âme de la mascarade : avec tout cela, ainsi que je l'ai dejà dit, il lui falloit faire des vers qui sont les plus nobles productions de l'esprit et qui ne se font qu'avec le tems et hors du bruit et du tumulte. Je sais bien que l'on dit qu'il ne devoit point entreprendre tant de choses ensemble, mais son malheur voulut qu'il fut obligé de le faire, pour de puissantes raisons qu'il allegue dans son apologie qu'il composa sur ce sujet, et qu'il fit imprimer à Paris, sous ce titre : *Recueil des Inscriptions, figures, devises et masqua-*

rades, ordonnées en l'hostel de ville, à Paris le jeudi 17 fevrier 1558. Avec plusieurs autres inscriptions en vers heroïques latins pour les images des princes de la chrestienté. C'est où je renvoie mon Lecteur pour voir la peine où fut Jodelle, l'inquietude qu'il eut et le deplaisir sensible de voir que ce qu'il avoit si bien projetté fut si mal executé, par le defaut de memoire des acteurs et le contretems des machines (1). De moi,

(1) Ce fut un désastre, si l'on en croit la justification publiée par Jodelle. A ce spectacle, où l'insuffisance des acteurs égala presque la mauvaise ordonnance de la machinerie, l'inexpérience des décorateurs fut telle qu'on vit des clochers tenir lieu de rochers dans la fable d'Orphée. Henri II et sa cour trouvèrent, dit-on, l'aventure fort plaisante, mais Jodelle par la suite eut lieu de s'indigner de la disgrâce qu'elle lui valut. Le prévot des marchands, qui avait fait les frais de la représentation et déboursé quelques deniers pour fournir à Jodelle sa lyre et ses habits d'Orphée, ne se trouva pas satisfait et voulut se venger du poète. Il est question de cette fête dans le *Registre des Délibérations du bureau de la Ville de Paris*, publié par les soins du service des travaux historiques (Paris, Imprim. Nation., t. IV, 1552-1558, p. 522). On y peut lire ce qui suit : « Vint au bureau un nommé Jodelle, poëte du Roy, qui entreprint de faire et composer une comedie ou poësye devant le Roy ; et fut acheté grande quantité de drap de soye et de canetille d'or pour faire les accoustremens ; et luy fut baillé une chambre pour luy et ses compaignons pour faire leurs apprestz. Mais quant ce vint à joüer, les chantres estoyent enrouez, et y avoit si grande confusion et presse en la grande salle qu'ils ne sçeurent achever leur jeu, par quoi ce fut argent perdu. » « Enfin le 21 février ensuivant (est-il rapporté dans la relation du tournoi ou Henri II fut tué) furent ordonné par MM. les prévot des marchands et échevins, qu'un sergent de la ville irait par devers un nommé Jodelle qui joua le role d'Orpheus, et un autre, leur faire commandement de par le roi et la ville, de rapporter presentement en l'Hotel de Ville, les habits de soye et dorés qui avaient servi tant à eux qu'à

toutes les fois que j'ai lu ce discours, j'avoue que j'ai pris part à ses secrettes fâcheries et que je n'ai su m'empecher de murmurer contre ceux qui abusent tyranniquement de la liberté de nos esprits. Je l'ai quelquefois experimenté à mon grand regret aussi. Le Carnaval qui est la saison que l'on danse des balets à la Cour n'approche jamais que je n'en sois saisi de crainte et de frissonnement (1) ; je m'y vois ordinairement pressé de toutes parts et souvent obligé de produire des choses en trois jours qui, pour les faire passablement, meriteroient bien que l'on y employât au moins trois semaines entieres. Car ordinairement, en ces occasions, ce qui devroit etre fait le premier, est ce qui est demandé le dernier ; on songe aux pas, aux cadences, aux airs, aux machines et aux habillemens, devant que de parler au poëte, et c'est du poëte qu'il est souvent necessaire de prendre tous ces ordres, ou du moins c'est à lui qu'il faut premierement s'adresser, puisque sa fonction est

ceux qui avoient joué la poesie et moralité devant le roi et les princes jeudi dernier ; les amener prisonnier es prisons de la Ville ou autre plus prochaine des lieux. Ce qui auroit esté fait et n'auroit rien rapporté, sinon quelque mechante restiere qui ne valoit pas cinq sols. » L'histoire ne dit pas si les persécutions exercées contre le poète furent aussi impitoyables, à la vérité, que le laisse supposer ce dernier document, mais il est hors de doute que Jodelle garda depuis cette époque une amertume qui ne cessa de se manifester et qu'on retrouve dans la plupart de ses productions.

(1) Guillaume Colletet a écrit des ballets. Voy. : *Ballet des cinq sens*, etc., Paris, P. Rocolet, 1633, in-12 ; *Le Grand Ballet des effects*, etc., et dans les *Poësies diverses* (Paris, Chamhoudry, 1656, in-8°), pp. 411 et ss. les vers du *Ballet des Ecervelez*.

la plus difficile de toutes et que la posterité ne sauroit jamais que l'on eut dancé un balet, ou representé une mascarade d'importance, si nos vers n'etoient les interpretes veritables et les trompettes eclatantes du merite et de la magnificence de ces nobles et pompeux divertissemens. Parmi tous ces desordres, le roi ne laissa pas de prendre plaisir à l'action, et reçut la bonne volonté pour l'effet, considerant que c'etoit encore beaucoup plus faire que l'on n'eut osé legitimement esperer d'un seul homme ; mais comme la plupart des courtisans n'ont pas cette indulgence qui sied si bien à un homme d'honneur et de courage, ils commencerent là dessus à railler Jodelle et à faire des contes de lui ; ses envieux ne manquerent pas de mal parler de lui, et d'examiner ses vers et ses pensées avec toute la severité de la plus rigoureuse critique ; et c'est à ceux-là principalement qu'il repond avec un esprit de colère, voire même de mepris et de menace. Il les appelle des « Escumeurs des œuvres vertueuses », et dit que l'excellent poëte « ne peut deplaire qu'à trois sortes de gens : à ceus qui sont si stupides, qu'ils ne peuvent rien sentir ; à ceus qui sont si degoustés qu'ils ne peuvent rien savourer ; à ceus qui sont si malins qu'ils tâcheront de faire perdre le gout et le sentiment aux autres. » (1)

En effet, ce fut là un rude coup de foudre pour Jodelle. qui n'avoit pas si mauvaise opinion de lui même, qu'entretenant un jour Estienne Pasquier sur le sujet de la poësie françoise, il ne lui dit confidemment et avec

(1) « ... qu'il tachent de faire perdre le sentiment et le goust aux autres... » Est. Jodelle, éd. citée.

sa franchise ordinaire que si Ronsard l'emportoit le matin sur Jodelle, Jodelle l'emportoit l'après diner sur Ronsard (1). Et de fait, ceux qui jugeoient des coups, et qui sembloient desinteressés, disoient que veritablement « Ronsard etoit le premier des poëtes, mais que Jodelle en etoit le demon » (2). Ce sont là, certes, de grandes loüanges qui temoignent assez la haute estime où il etoit de son tems, et, quoique l'auteur des *Recherches de la France* ait dit de lui « qu'il n'avoit pas mis l'œil aux bon livres » (3) comme Ronsard et du Bellay, si est-ce que la lecture de ses vers latins, qui sont assez purs et assez polis, et de ses vers françois, qui n'ont pas veritablement la derniere politesse, comme je diroi tantôt, mais qui sont doctes et relevés en recompense, m'apprend assez qu'il avoit la fable et la philosophie à commandement, science que l'on ne peut acquerir en peu de tems, sans la frequente lecture des bons livres. Aussi l'auteur de la preface de ses œuvres (4) ne feint

(1) Estienne Pasquier, éd. citée, col. 705 : « ... Il me souvient que le gouvernant un jour, entre autres, sur la Poësie (ainsi vouloit-il estre chatouillé) il lui advint de me dire que si un Ronsard avoit le dessus d'un Jodelle le matin, l'après disnée Jodelle l'emporteroit de Ronsard : et de fait il se pleut quelquefois à le contrecarrer... »

(2) Ibid., col. 705. Il faut lire, sans doute : le second.

(3) Ibid., col. 705.

(4) Charles de la Mothe, éd. citée, signat. *e* : « Avant que juger ceste Poësie, je le prie [le Lecteur] de noter deux choses : l'une que ores que par icelle l'on peut bien appercevoir que l'autheur avoit bien leu, et entendu les anciens, toutesfois par une superbe asseurance ne s'est oncques voulu assujettir à eux, ains a tousjours suivi ses propres inventions, fuyant curieusement les imitations,

point de dire tout le contraire de ce que dit Pasquier, car il apporte expressement que Jodelle avoit bien lu et bien entendu les Anciens; toutefois que par une superbe assurance il ne s'etoit jamais voulu assujettir à leur imitation, et qu'il avoit toujours suivy ses inventions propres. Il loüe après cela la proprieté de ses mots, la beauté de ses phrases, l'elegance et la majesté de ses figures, de son style, ses hautes conceptions et la parfaite liaison de tout son discours, jusqu'à dire que quiconque lira Jodelle sera degouté de la lecture des ecrits de tous les autres poëtes. Il ajoute même encore qu'il ne croit pas que jamais aucune nation ait possedé un esprit si prompt et si adroit dans la science des vers, et qu'il a ecrit beaucoup plus que jamais poëte ny grec, ni latin, ni ancien ni moderne, n'a jamais fait (1): bref qu'en une seule nuit il faisoit par gageure cinq cens bons vers latins sur tel sujet qu'on lui put donner; que jamais la plus longue et la plus difficile tragedie ne l'occupa plus de dix matinées à la composer et même

sinon quand expressement il a voulu traduire en quelque tragedie : tellement que si l'on trouvoit aucun trait que l'on peut recognoistre aux anciens, ou autres preced[ant] luy, c'a esté par rencontre, non par imitation, comme il sera aisé à juger en y regardant de près. L'autre, que qui remarquera la propreté des mots bien observée, les phrases et figures bien accomodées, l'elegance et majesté du langage, les subtiles inventions, les hautes conceptions, la parfaite suite et liaison des Discours, et la brave structure et gravité des vers, où il n'y a rien de chevillé : se trouvera si affriandé en ce style d'escrire singulier, et possible encore non accoustumé entre les Francois, que si après il prend les œuvres de plusieurs autres, il s'en degoustera tant qu'il ne voudra plus lire ni estimer autres escrits que de Jodelle... »

(1) Ibid.

que la comedie d'*Eugene* fut faite en quatre traites ou reprises (1). Ce fut peut-être aussi cette grande vivacité d'esprit qui obligea autrefois le docte Joachim du Bellay de lui consacrer ce sonnet d'autant plus dur et plus penible que presque tous les vers y sont des vers rapportés (2) :

De quel torrent vint ta fuyte haultaine ?
De quel ruisseau ton pié leger courant ?
De quel rocher ton sourgeon (3) murmurant ?
O grand' ! ô doulce, ô copieuse veine ?

Soit que ton flot, ton onde, ta fontaine,
Tempeste glisse, ou sourde : le torrent
Le ruisselet, la source *non mourant*
Essourde (4), *arrouse*, abbreuve la plaine.

(1) Ibid. « ... nous ne pouvons celer aux lecteurs une chose quasi incroyable, c'est que tout ce que l'on voit et que l'on verra composé par Jodelle n'a jamais esté faict que promptement, sans estude et sans labeur : et pouvons, avecque plusieurs personnages de ce temps, tesmoigner que la plus longue et difficile Tragedie ou Comedie ne l'a jamais occupé à la composer et escrire plus de dix matinées : mesme la Comedie d'*Eugene* fut faite en quatre traites. Nous luy avons veu en sa premiere adolescence composer et escrire en une seule nuict, par gageure, cinq cens bons vers latins, sur le sujet que promptement on luy bailloit. Tous ses sonnets, mesmes ceux qui sont par rencontres, il les a tous faicts en se promenant, et s'amusant par fois à autres choses, si soudainement que quand il nous les disoit, nous pensions qu'il ne les eut encore commencez... »

(2) *Les Œuvres françoises de Joachim du Bellay, Gentil-homme Angevin et Poëte excellent de ce temps, Revuës et de nouv. augm.*, etc. A Paris, de l'Imprim. de Frederic Morel, 1574, in-8°, f. 336 verso. *A Estienne Jodelle.*

(3) *Surgeon.*

(4) *Essourde.* du verbe *essourder*, rendre sourd.

Tant que bruira d'un cours impetueux,
Tant que fuyra d'un pas non fluctueux,
Tant que sourdra d'une veine immortelle

Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,
Ravisse, coule, et vive le labeur
Du grave, doulx et copieux Jodelle.

Jacques Tahureau (1) qui, dans son livre d'Odes, loüe Jean de la Peruse comme le premier poëte tragique de France, ne laisse pas de desirer de telle sorte à Jodelle, qu'il veut que ce ne soit pas un homme, mais Apollon lui-même en homme transformé, et de fait se jouant sur les lettres de son nom et trouvant sur Estienne Jodelle : *Io le Delien est né*, il accompagna cette heureuse anagramme d'une ode celebre dont le refrain de tous les couplets finit par ces mots : *Io le Delien est né* (2). Voici le premier couplet de l'ode :

(1) Jacques Tahureau, écuyer, sieur de la Chevallerie, fils puîné d'un lieutenant général du Maine, né au Mans en 1527, mort en 1555, à peine âgé de 28 ans. Il avait, a-t-on dit, pour trisaïeule, Anne du Guesclin, sœur du Connétable, laquelle avait épousé un Tahureau. Ce fut un génie précoce. On lui doit, outre des poésies fort gracieuses, *Sonnets, odes et mignardises*, animées d'un souffle délicat, (éd. de 1554, de 1574, de 1602, 1868 et 1870) un recueil de dialogues plaisants et satyriques maintes fois réimprimé. Prosper Blanchemain a réuni en 1870, les Œuvres de ce poète et les a fait précéder d'une intéressante notice. (Paris, Libr. du Bibliophile, 2 vol. in-12).

(2) *Les Poësiés de Jacques Tahureau du Mans, mises toutés ensembles et dediées au Reverendissime Cardinal de Guyse*, Paris, Nicolas Chesneau, 1574, in-12, fol. 38. *A. Estienne Jodelle, se joüant sur son nom retourné.*

Quand tu nasquis en ces bas lieux
Tous les dieux et les demy dieux,
Avec les deesses benines,
Graverent en lettres divines
Dessus ton berceau fortuné :
Io le Delien est né ! (1)

Du Bellay même ne se contentant pas de l'avoir loüé en françois le voulut encore honorer de cette epigramme

(1) Nous croyons devoir réimprimer ici la suite de cette ode :

Tout le Parnassien troupeau
Chantant autour de ton berceau,
Te prevoyant son prestre en France,
Disoyt en l'heur de ta naissance
Sur ton front desjà couronné :
Io, le Delien est né !

Les Nimphes des boys et des eaux,
Faunes, Chevrepiedz, Satyreaux,
Les rocs, les antres, les montagnes,
Les prez, les bosquets, les campagnes
Ont tous ensemble résonné :
Io, le Delien est né !

Dès la fleur de tes jeunes ans,
De nos Poëtes les mieux disans,
Ravis, comme d'un autre Ascrée,
De ta docte bouche sacrée,
Ont tous sur leur lire entonné :
Io, le Delien est né !

Il me semble desja que j'oy
Rire et chanter avecques moy
Toutes nos plus belles fillettes,
Ayans, de gayes violettes,
Leur chef espars environné :
Io le Delien est né !

latine qu'il fit à peu près sur la pensée de Tahureau, ou plutôt sur l'allusion du fameux nom de Jodelle :

Quantus Io tibi sit Phoebœi numinis ardor
Nominis exclamat syllaba prima tui.
Deluis hanc sequitur, Jodeli delius esto,
Quandoquidem Phœbi nomen et omen habes. (1)

Ce grand orateur et poëte latin, Marc Antoine de Muret (2), lui adressa une de ses plus belles epitres lati-

Ne craignez plus, divins espriz,
Que l'ignorant gaigne le pris
Dessus vostre gloyre immortelle :
Io ! vostre divin Jodelle,
Qui vous estoyt predestiné,
Io ! le Delien est né !

Pour comprendre le sel de cette fantaisie, il faut savoir que *Io*, cri qu'on retrouve dans différents ouvrages de la Pléiade (Voyez entre autres *Le Voyage d'Harcueil* de Ronsard et les *Dithyrambes au bouc d'Estienne Jodelle*, d'Antoine de Baïf) s'employait à Rome pour saluer les triomphateurs, et que le *Delien* désigne ici Apollon, ce dieu étant né dans l'île de Délos.

(1) *Joachimi Bellaii andini poetæ clarissimi xenia, seu illustrium quorundam Nominum Allusiones*, etc.. Parisiis, Apud Federicum Morellum, 1569, in-4°, fol. 13 r° : *Steph. Jodelius.* Voici la traduction littérale de cette pièce :

Combien grande est pour toi l'ardeur du dieu Phébus !
La première syllabe de ton nom le crie ;
Après vient Delius : ô Jodelle, sois un délien,
Puisque tu as de Phébus le nom et l'augure !

(2) On trouvera cette « troisième épitre latine » de Muret dans l'édition la plus complète qu'on ait donnée de cet auteur : *M. Antonii Mureti. Opera omnia ex. Mss. aucta et emmendata cum annotatione Davidis Rubnkenii cujus Præfatio praeposita est.* Tomo IV. Lugduni Batavorum. Apud Samuel et Johanem Luctmans. 1789,

nes sur le sujet des differentes inclinations des hommes, que j'ai imité autrefois dans mon livre des *Divertissements,* (1) et pour conclusion il dit que la Muse de Jodelle lui donnera une reputation d'eternelle durée et gravera son nom dans le Ciel.

Scevole de Sainte Marthe, en trois beaux vers latins lui donne toutes les loüanges que l'on peut donner à un savant et excellent poëte ; les voici mot à mot :

Seudulces ad sept. Jodelium modulare modes quis blandor alter ?
Seu rerum causas aperis, quis doctior alter ?
Horrida seu fernis arma moves quis fortior alter ? (2)

Ce poëte allemand, Paul Melisse (3), prenoit à tâche

I, in-8° p. 725. Voyez : *Ad Stephanum Jodellum.* (Il existe une édition des Poésies de Marc Antoine Muret, mises en vers françois par M. P. Moret, controlleur général des Finances de Montauban » publiée à Paris, pour Christophe Journel, en 1682, in-12).

(1) Nous avons cherché en vain cette pièce dans les éditions des *Divertissements* publiées en 1631 et en 1633. Peut-être l'auteur la réservait-il pour une réimpression plus complète de cet ouvrage. Quoi qu'il en soit, il est probable que ce petit poème se trouvait parmi les papiers de Colletet qui furent détruits dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre.

(2) *Scævolæ et Abelii Sammarthonorum patris et filii, opera latine et gallica, etc.* Edition ultima. Lutetiæ, Parisiorum, Apud Jacobum Villory, 1633, gr. in-4°, p. 188. Epigrammatum, Liber I. *Ad Steph. Jodelium.*

(3) Schedius (Paul Melisse) fils de Balthasar Schedius et d'Otilia Melissa, né à Meristad, en Franconie, le 2 décembre 1539. Il fut l'un des premiers poètes de son temps ; son génie lui valut le surnom de Pindare latin. On prétend qu'il mérita, à l'âge de 25 ans, la couronne que les empereurs avaient accoutumé de donner à ceux qui excellaient en poesie. En Angleterre il sut mériter les

de traduire en latin les vers françois de Jodelle et Jean Dorat (1) ne se pouvoit lasser de le loüer, comme on le voit dans ses poësies latines. Ne faut-il pas se rendre au temoignage de tant de grands hommes et croire, en effet, que Jodelle soit ce qu'ils en ont cru. Neanmoins quelque autorité qu'ils aient sur moi, je demeureroi libre dans mes sentiments, et je diroi que de tous les poëtes de cette fameuse pleyade qui du tems de Henri second mit presque la poësie françoise au comble de ses honneurs, il n'y en a point de qui les œuvres me plaisent moins que celles de Jodelle, sans excepter même celles de Baïf, et de Ponthus de Thiart (2).

Je me suis quelquefois contraint à le lire, et j'ai taché de trouver quelque chose d'agreable en ses ecrits pour

bienfaits d'Elisabeth, et l'Italie le fit comte Palatin et citoyen romain. Outre des poésies latines (*Schediasmatum reliquiæ*, 1575 ; *Schediasmata poetica* et *Schediasmata poeticorum*, 1586) on lui doit une traduction en allemand, fort estimée, des pseaumes de Marot et de Teodore de Bèze. Il mourut, en 1602, âgé de 63 ans, à Heidelberg. (Voyez Moreri, au nom, *Schedius*.) Nous n'avons pu retrouver dans les œuvres de Paul Melisse la traduction latine des vers de Jodelle.

(1) Dorat ou Daurat, le régent pour ainsi parler, de la Pleiade (Limoges, vers 1508-1588). Il composa, selon Scaliger, plus de 50,000 vers grecs et latins dont une partie a été publiée sous ce titre : *Joannis Aurati Lemoivicis poeta et interpretis regii Poëmatia (Epigrammatum, Eglogarum et variarum rerum, Lutetiæ Parisior., apud G. Linocerium,* 1586, in-8°).

(2) Pontus de Tyard (Chateau de Bissy, en Bourgogne, 1521-1606). La plus pâle étoile de la Pléiade. Voyez les *Erreurs amoureuses*, 1549 ; *Continuation des Erreurs amoureuses*, 1551 ; *Œuvres poetiques etc.*, 1572. Abel Jandet a publié un curieux ouvrage sur ce poète : *Pontus de Tyard*, etc. Paris, Aug. Aubry, 1860, in-8°.

ne le point tant mepriser, comme je fais, ou du moins n'en avoir pas tant d'aversion, mais comme après l'avoir lu la première fois, je ne l'ai jamais aussi quitté qu'avec plaisir. Et là dessus, il me souvient qu'ayant un jour prêté ses œuvres à ce prince des poëtes latins de notre tems, Nicolas Bourbon (1), qui me les avoit demandées pour les lire, sur la grande reputation qu'avait eu Jodelle de son tems, je fus etonné que cet excellent homme me les renvoya dès le lendemain avec un billet qui, entre les autres choses, contenoit ce mot : *minuit presentia famam ;* car après la lecture de quelques pages, il en fut si mal satisfait qu'il ne put jamais se resoudre de passer plus outre. Sainthe Marthe lui même, quelque estime qu'il en fit, connoissoit bien qu'il y avoit en lui des taches fort remarquables, ce qu'il nous temoigne clairement lorsqu'en parlant de Jean de la Peruse, il dit que « comme ce jeune poëte ecrivoit d'un style plus clair et plus poli que Jodelle, il eut sans doute au jugement des doctes eté le veritable Euripide françois, si la

(1) Nicolas Bourbon, né à Vandœuvre (Aube), fils d'un médecin et petit neveu d'un poète du même nom, célèbre sous le règne de François Ier. On prétend qu'il avait été disciple de Jean Passerat. Après avoir enseigné la rethorique au collège des Grassins, puis en ceux de Calvi et d'Harcourt, il fut nommé, en 1611, par du Perron, professeur royal en langue grecque. Chanoine de Langres (1623) et membre de l'Académie françaisc, il se retira sur la fin de ses jours chez les Oratoriens et mourut, le 7 août 1644, en leur maison de la rue St-Honoré. Ses œuvres latines, qui contiennent quelques pièces grecques ont paru à Paris en 1630. On lui doit encore d'éloquentes pages de prose, des préfaces et des lettres curieuses. (Voyez sur cet auteur les *Memoires-Journaux*, de Pierre de l'Estoile et les *Jugemens des savans*, de Baillet).

mort qui le surprit avant le tems, ne se fut opposée à ses loüables et genereux dessins » (1).

Enfin Pasquier (2), après l'avoir hautement loüé, en venant à faire reflexion sur plusieurs de ses pieces qu'il appelle agreablement des *passevolans* (3) en poësie, conclut qu'il ne sauroit se persuader que la memoire du nom de Jodelle ne se perde en l'air, comme celle de ses poësies, qui sembloient être dès ce tems là deja mortes; mais afin de ne point porter un jugement trop vague d'un homme si celebre, il faut un peu entrer dans le detail de ses œuvres, du moins de celles qui nous restent, car, quant aux autres, ou cinq gros volumes que nous promettoit celui qui en a fait imprimer le premier (4), après la mort de Jodelle, aussi bien que

(1) *Eloge de Garnier*, éd. citée.

(2) Ed. citée, col. 707.

(3) Ibid. « ...Je ne dis pas qu'il n'y ait plusieurs belles pieces, mais aussi y en a-t-il une infinité d'autres, qui comme passevolans ne devoient estre mises sur la monstre. » Pasquier veut désigner ici des pièces de vers médiocres, qui usurpent le nom de poésie. Au sens propre, le passevolant était un faux soldat que les capitaines faisaient parfois figurer aux revues pour compléter leur compagnie et pour en tirer une paye à leur profit. Le Cardinal Palavicini comparait, dit-on, les mots superflus aux passevolans, disant que les lecteurs délicats éprouvent autant de peine à voir une même chose revêtue de paroles différentes, que les commissaires des guerres en ont à voir passer plusieurs fois en revue, sous des habits différents, les mêmes soldats. (Cf. *Dict. de Trévoux.*)

(4) On lit, en effet, dans la préface de Charles de la Mothe, éd. citée : « ...Il a beaucoup escrit en l'une et l'autre langue et plus qu'autre Poëte Grec ou Latin, moderne ou ancien, que nous ayons : car nous esperons faire mettre en lumière encore quatre ou cinq aussi gros volumes que cestuy cy : Et outre cela, plusieurs avec

des six autres dont il vit perdre les manuscrits par la negligence de l'auteur, puisque tous ces ouvrages ne sont point venus à notre connoissance, nous nous contenterons d'en regretter la perte, sans en loüer le merite qui nous est inconnu. Et peut-être n'avons-nous de Jodelle que ce qu'il a fait de plus mal ; et ce qui me le fait croire, d'autant plus, c'est qu'il appelle ce premier volume: *L'adolescence de Jodelle* (1), promettant de nous faire voir ensuite ce qu'il fit en son âge viril ; en quoi il debuta, ce me semble, assez mal, puisqu'il devoit faire voir d'abord son auteur, non pas par ses parties honteuses, mais par ce qu'il avoit de plus noble et de plus precieux.

Voici donc le contenu de ce volume imprimé à Paris, in-4°, chez Chesneau et chez Patisson, l'an 1574 (2), et depuis, in-12, à Lyon, 1597 (3), augmenté de quel-

nous certifieront que nous avons veu perdre de ses œuvres non recueillies, plus que six tels volumes que cestuy cy ne pourroient contenir... »

(1) Ibid. « Car expressement l'on a meslé en ce volume plusieurs pieces faites par l'autheur aux plus tendres ans de sa jeunesse, comme la Tragedie de la *Cleopâtre*, et la Comedie d'*Eugene*, et quelques Chansons, Sonnets et Odes que l'on pourra discerner plus foibles que plusieurs autres faites depuis, afin que l'on cognoisse quel a esté l'autheur en ses escrits, et en son adolescence, et en la suite de son aage plus viril... »

(2) *Les Œuvres et Meslanges poëtiques d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin. Premier volume, etc...*

(3) *Les Œuvres et meslanges poëtiques etc., Revues et augmentées en ceste derniere edition.* Lyon, Benoist, Rigaud, in-12. C'est la troisième edition. Colletet ne parait pas avoir connu la seconde : *Les Œuvres et Meslanges poëtiques*, etc. Paris, Robert Le Fizelier (ou Nicolas Chesneau), 1583, in-12.

ques pieces, recueilli par Charles de la Mothe, conseiller au grand Conseil, secondé de Charles d'Espinay, archevêque de Dol, en Bretagne (1), et de Philippe de Boulainvilliers, comte de Dampmartin (2), grands illustres et obligeans amis de Jodelle, et qui ont fait tout ce qu'ils ont pu de son vivant et après sa mort pour consacrer ses œuvres et sa memoire. Elles contiennent un melange de plusieurs sonnets, odes, chansons, epistres, elegies, epithalames et autres sortes de vers de differentes matieres d'amour, de guerre, de louange et de blâme. Voici le premier sonnet de ses amours et le frontispice de ses poësies :

(1) Charles d'Espinay, abbé de Saint Gildas-des-Bois, en Bretagne, et ensuite evêque de Dol (15 sept. 1565). Il était fils de Gui d'Espinay, III[e] du nom et de Louise de Goulaine, son épouse, de noble famille bretonne. Ses talents, plus encore que sa profession, le firent désigner comme négociateur au Concile de Trente. Son amour des belles-lettres le lia avec la plupart des poètes de son temps. Pierre de Ronsard, Claude de Buttet, Remy Belleau, Jacques Grevin, Guillaume des Autels lui dedièrent quelques uns de leurs poèmes ou bien lui adressèrent de vifs éloges. On lui doit un mince recueil de sonnets accompagnés d'une chanson : *Sonets Amoureux par C. D. B.* A Paris, par Guillaume Barbé, 1559, in-12. Divers biographes le font mourir, en septembre 1595 (Voyez sur cet auteur : Goujet : *Biblioth. poetique,* t. XV ; A. du Verdier : *Biblioth. françoise,* I ; Lucien Pinvert : *Jacques Grevin*, etc...)

(2) Philippe de Boulainvilliers-Dammartin, Comte de Courtenay et de Faucamberge. Jodelle lui adressa une pièce de vers latins (Voy. l'ouvrage suivant : *L'Anatomes totius ære insculpta delineatio, cui est epitome innumeris mendis repurgata, quam de corporis humani fabrica conscripsit clariis* (sic) *Vesalius,* etc. Paris, André Wechel, 1564, in-8°.)

Madame, c'est à vous à qui premierement
J'ay voüé mon esprit, et ma voix et mon âme,
A qui j'offre ces vers, que d'une saincte flamme
Amour mesme inspira à maint et maint amant :

Vous lirez sous le nom de quelque autre comment
L'amour de vos beaux yeux la poictrine m'enflamme;
Vous verrez sous le nom d'une autre belle dame
De vos rares beautez le plus riche ornement.

Que si mon amour n'est par eux bien peint encore,
Que si vostre beauté assez ne s'y decore,
Excusez : car Amour n'a peu si ardemment

Qu'à moy, ardre leur cœur d'un sujet si loüable :
Il ne fut oncques Dame, il ne fut oncq' Amant,
A vous de la beauté, d'amour à moy semblable (1).

Quoique la conduite et les pensées de ce sonnet ne soient pas mauvaises, si est-ce que l'elocution qui compose sans doute la plus noble partie de notre poësie en est si basse et si rude que je ne m'etonne pas si ces vers ne forcent pas les siecles ; ce n'est pas qu'il y en ait d'autres qui ne valent mieux que celui-ci et qui n'aient une elocution plus hardie et plus pompeuse, mais après tout, il y a toujours du Jodelle, je veux dire de la negligence et de la dureté prosaïque.

La chanson qu'il fit pour repondre à celle de Ronsard qui commence :

Quand j'estois libre, (2) etc.

(1) Ed. de 1574, fol. 1.

(2) Cf. *Le Second Livre des Amours de Pierre de Ronsard*, etc. On trouvera cette pièce telle qu'elle est rapportée par Pasquier, ainsi que la réponse de Jodelle (*Sans estre esclave, et sans toutesfois estre*, etc...) dans le présent volume.

a je ne sais quoi de noble et de genereux dans ses pensées ; mais pour ce que Pasquier dans ses *Recherches de la France* en a porté son jugement, les opposant l'une à l'autre, et disant que c'étoit à bien attaqué bien défendu (1), je n'en diroi rien davantage, sinon que je trouve des graces dans celle de Ronsard, que j'ai cherché vainement dans celle de Jodelle ; je conseille à nos curieux de les conferer ensemble, et en continuant je leur conseille de voir encore celle par laquelle il repond à une autre de Ronsard qui commence :

Je suis Amour, le grand maistre des dieux, etc., (2)

et ils verront avec plaisir auquel de ces deux poëtes on doit adjuger la couronne de victoire.

Comme il etoit d'un esprit fort sourcilleux, voyant que les autres poëtes s'adonnerent [à] celebrer hautement la beauté de leurs maistresses, lui, par un privilege special, voulut faire un livre qu'il intitula *Contr' Amours*, en haine d'une Dame qu'il avoit autrefois passionnement aimée, et dont le premier sonnet, dit Pasquier (3), fait honte à la plupart de ceux qui se meloient de poësie, de son tems, tant il est hardy.

(1) « Cela s'appelle à bien assaillir, bien deffendre. » Voy. Pasquier, éd. citée, col. 707.

(2) *Les Mascarades, Combats et Cartels faits à Paris et au Carnaval de Fontaine-Bleau.* Paris, G. Buon, 1565, in-4°. Voyez la pièce intitulée : *Le Trophée d'Amour, à la Comedie de Fontaine-bleau.* On trouvera, au cours de la présente réimpression, la réponse de Jodelle. Elle commence par ce vers :

Amour n'est point ce gran Dieu qui sous soy.

(3) Ed. citée, col. 707. Colletet suit ici la phrase de Pasquier, mais ne la reproduit pas textuellement. C'est assez d'ailleurs sa manière de citer.

Voici comme Pasquier nous le donne :

Vous, qui à vous presque égalé m'avez
Dieux immortels de la naissance mienne,
Et vous, amants, qui souz la Cyprienne,
Souvent, par morts amoureuses vivez ;

Vous que la mort n'a point d'Amour privez,
Et qui, au frais de l'umbre Elysienne
En rechantant vostre amour ancienne
De vos moitiez les umbres resuivez.

Si quelquefois ces vers au ciel arrivent,
Si quelquefois ces vers en terre vivent,
Et que l'Enfer entende ma fureur ;

Apprehendez combien juste est ma haine,
Et faites tant que de mon inhumaine
Le Ciel, la Terre et l'Enfer aient horreur (1).

Il faut avouer que si tous ces sonnets etoient de la force de celui-ci, je ne lui aurois pas donné le dernier rang dans cette fameuse pleyade. J'ai dit expressement que c'etoit ainsi que Pasquier nous le donnoit, car je le trouve dans les œuvres de Jodelle, conçu en d'autres termes, voir même d'une autre mesure ; celui-ci n'est qu'un vers de dix syllabes et l'autre, dans Jodelle, est en vers Alexandrin ou de douze syllabes (2). En voici le premier quatrain qui fera juger du reste :

Vous, ô Dieux, qui à vous presque egalé m'avez,
Et qu'on feint comme moy serfs de la Cyprienne :
Et vous, doctes amans, qui d'ardeur Delienne
Vivans par mille morts vos ardeurs ecrivez...

(1) Ed. citée, col. 707.

(2) Voyez dans la présente édition, le sonnet I des *Contr' Amours*.

Je ne sais d'où vient cette difference notable si ce n'est qu'après que Jodelle l'eut de la sorte recité à Pasquier, il se fut avisé depuis de le changer et que l'on ait imprimé selon l'ordre de son dernier manuscrit ; après tout, je le trouve beaucoup mieux dans Pasquier que dans Jodelle. Le même Pasquier ajoute qu'il lui en recita par cœur une vingtaine d'autres qui secondoient de bien près celui là (1), mais dans ses œuvres, il ne s'en trouve que six ou sept, c'est assez dire sous ce titre de *Contr' Amours*, qui ne marchent pas encore de l'air du premier.

Son *Discours de Jules Cesar, avant le passage d* [*u*] *Rubicon* qui contient environ deux mille vers, et qui, selon le temoignage de Charles de la Mothe se devoit monter à dix mille vers pour le moins, est bien une des plus ennuyeuses pieces qui se soient jamais lues. S'il est vrai que quelqu'un, après en avoir lu les deux premiers feuillets ait jamais pris la patience de la lire entiere, pour moi, qui me suis autrefois piqué d'avoir lu tout ce qu'ont ecrit nos poëtes francois et latins, je confesse ingenuement que je l'ai lu veritablement en ma jeunesse, non pas tout d'une haleine, mais à plusieurs reprises ; et tout jeune que j'etois, et peu experimenté dans cet art où j'ai vieilli depuis, je la trouvai, à mon goût, si fade et si rude, que je n'ai pu me resoudre à la relire.

Le reste du livre contient une comedie nommée *Eugene* dont le style plat, les termes transposés et les longues trainées de vers tantôt tous feminins, tantôt

(1) Ed. citée, col. 707

tous masculins, n'ont pas ces agremens ni ces naïvetés que demande le poëme comique; aussi cet ouvrage n'etoit [-il] considerable que dans sa nouveauté. Il contient encore deux tragedies dont l'une est cette fameuse *Cleopâtre* dont j'ai déjà parlé, et l'autre est la *Didon* qui vaut beaucoup mieux, soit qu'il l'eut faite en un âge plus mur et plus avancé, soit que le sujet lui en eût plu davantage ou qu'il eut employé plus de tems à la mieux traiter. De dire si ces trois pieces de theâtre sont dans toutes les regles du poëme dramatique, c'est de quoi je pourroi bien parler un jour si je fais un *Art poëtique françois* (1), comme je me le suis proposé, cet examen etant de trop haute et de trop longue speculation pour ce lieu.

Son poëme *Contre l'Arriere-Venus* est, à mon avis, un des plus supportables de ses poëmes; il y a de beaux endroits et de beaux vers même et particulierement où il dit:

> Mesme ayant commencé par tant de feus divers,
> Je veux que de feu mesme apparoissent mes vers...

Et le reste qui va, peu s'en faut, d'un même air.

Charles de la Mothe (2) et la Croix du Maine (3), après lui, disent qu'il a ecrit aussi plusieurs oraisons françoises qui n'ont point été imprimées. En effet je

(1) Cet ouvrage parut en 1658, mais nous y avons cherché en vain ce chapitre promis par Colletet.

(2) Voyez la préface aux œuvres de Jodelle, maintes fois citée.

(3) *Les Bibliothèques francoises de la Croix du Maine et de du Verdier,* nouv. éd. revue, corrigée et augm. Paris, Saillant, Nyon et Michel Lambert, 1772, I, p. 183.

trouve que Jodelle n'etoit pas seulement poëte mais qu'il etoit encore orateur, temoin ce qu'il dit dans une de ses odes en parlant de lui même :

> Bien que je sente en moy la Gloire
> Et Poëtique et Oratoire :
> Bien que le Ciel m'ait destiné
> Pour plus haute philosophie,
> Et bien que brave je me fie
> D'estre au monde heureusement né... (1)

voir même j'apprens qu'il excelloit presque dans tous les autres arts, qu'il etoit grand, architecte, très docte en la peinture et en la sculpture, très eloquent en son parler et finalement fort vaillant et fort adroit aux armes, desquelles il faisoit profession, et de tout cela il parloit fort pertinemment et en homme qui s'etoit acquis toutes les connoissances. Avec toutes ces bonnes qualités qui le rendoient fort considerable parmi les gens d'esprit, il meprisoit en philosophe les grandeurs du monde et les avantages de la fortune, si bien qu'il ne fut jamais ni connu ni recherché des grands que presque malgré lui (2). Le Roi Henri II et le roi Charles IX

(1) *Ode à Claude Colet, sur le IX d'Amadis* (Ed. de 1574, fol. 131, v°).

(2) « ...Et certainement Jodelle n'excelloit pas seulement en l'art de la Poësie, mais quasi en tous les autres : Il estoit grand architecte, très docte en la Peinture et Sculpture, tres eloquent en son parler, et de tout il discouroit avec tel jugement, comme s'il eust esté accompli de toutes cognoissances. Il estoit vaillant et adextre aux armes, dont il faisoit profession. Et si en ses mœurs particulieres il se fust autant aimé, comme il faisoit en tous ces exercices de son esprit, sa memoire eust esté plus celebre pendant sa vie, et il eust plus vescu pour son païs, et pour ses amis qu'il

l'aimerent et l'estimerent beaucoup (1). Marguerite, duchesse de Savoie, et le duc de Nemours le favoriserent comme à l'envi et tout cela n'empêcha pas qu'il ne mourut dans la misere ou du moins dans une tres grande incommodité (2) ; les derniers vers qu'il recita à

n'a fait : Mais mesprisant philosophiquement toutes choses externes, ne fut cogneu, recherché, ny aimé que maugré luy : et se fia trop en sa disposition et en sa jeunesse... » (Charles de la Mothe : *Préface,* etc.).

(1) Bien qu'on ait peu de détails sur sa vie de courtisan, il est hors de doute qu'il rechercha la faveur des grands. Aussi, son attitude lui valut elle d'être diffamé par ses ennemis. L'auteur anonyme des *Memoires de l'Estat de France sous Charles neufiesme,* sec. éd. (A. Meidelbourg, par Henri Wolf, 1578, I fol. 63 r. v., et 278 v.) protestant zêlé et vindicatif, le malmène d'autant plus qu'il le regarde comme un apostat. Après avoir flétri plusieurs poètes qui avaient approuvé le massacre de la Saint Barthelemy, il s'exprime ainsi : « Estienne Jodelle Parisien, aussi Poëte François (qui a autresfois demeüré à Genève, faisant profession de la Religion, où il fit eu une nuict entre autres, cent vers latins, esquels il deschiroit la messe, avec des brocards convenables) publia trente six sonnets contre les Ministres, ausquels il impute la cause de tous les maux. On dit que pour ces sonnets il eut bonne somme d'escus. »

(2) L'Estoile, assez méprisant pour sa mémoire, rapporte ainsi ses derniers moments :

« Le proverbe qui dit : telle vie, telle fin, fut verifié dans Estienne Jodelle, poëte parisien, qui mourut ceste année [1573], à Paris, comme il avoit vescu, duquel la vie ayant esté sans Dieu, la fin fut aussy sans luy, c'est à dire très miserable et espouvantable, car il mourut sans donner aucun signe de recognoistre Dieu, et en sa maladie, comme il fut pressé de grandes douleurs, estant exhorté d'avoir recours à Dieu, il respondoit que c'estoit un chaux Dieu, et qu'il n'avoit garde de le prier ni recognoistre jamais tant qu'il luy feroit tant de mal, et mourut de ceste façon despitant et maugreant son créateur avec blasphême et hurlemens épouvantables.

« A la Saint-Barthelemy, il fut corrompu par argent pour escrire

ses amis, d'une voix basse, en mourant, et qui commencent ainsi :

> Alors qu'un Roy Pericle Athènes gouverna,
> Il ayma fort le sage et docte Anaxagore, etc.

justifient cette verité ; il s'y plaint fort du tems, et du roi même en finissant par ce vers :

> Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met. (1)

contre le feu admiral et ceux de la religion : en quoy il se comporta en homme qui n'en avoit point, deschirant la memoire de ces poures morts de toutes sortes d'injures et menteries. Finablement, il fut employé par le feu roy Charles, comme le poëte le plus vilain et lascif de tous, a escrire l'arriere hilme que le feu Roy appeloit la Sodomie de son prevost de Nantouillet, et mourut sur ce beau fait qu'il a laissé imparfait. »

« Pour le regard de ses œuvres, ajoute le même commentateur, Ronsard a dit souvent qu'il eut désiré, pour la memoire de Jodelle, qu'elles eussent esté données au feu au lieu d'estre mises sur la presse, n'ayant rien de si bien fait en sa vie que ce qu'il a voulu supprimer, estant d'un esprit si prompt et inventif, mais paillard, yvrongne et sans aucune crainte de Dieu, auquel il ne croyoit que par benefice d'inventaire. »

(1) Cette pièce a été publiée dans la préface de Charles de la Mothe. On nous saura gré, sans doute, de la trouver ici en entier :

> Alors qu'un Roy Pericle Athenes gouverna,
> Il aima fort le sage et docte Anaxagore,
> A qui (comme un grand cœur soy mesme se devore)
> La liberalité l'indigence amena.
>
> Le Sort, non la grandeur, ce cœur abandonna,
> Qui pressé se haussa, cherchant ce qui honore
> La vie, non la vie, et repressé encore
> Plustost qu'à s'abaisser, à mourir s'obstina.

Il mourut à Paris, au mois de juillet, l'an 1573, âgé de quarante un an (1). Outre tous les auteurs qui ont

Voulant finir par faim, voila son chef funeste :
Pericle oyant ceci accourt, crie, et deteste
Son long oubli, qu'en tout reparer il promet.

L'autre tout resolu luy dit (ce qu'à toy, SIRE,
Delaissé, demi-mort, presque je puis bien dire)
Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met.

Le ton de ce sonnet est singulier, si l'on tient compte que quelques mois avant de le prononcer Jodelle, avait connu les effets de la munificence de Charles IX. En voici la preuve tirée des *Registres de l'Epargne du Roi Charles IX,* de l'année 1572. (L'original de cette pièce qui se trouve aux Archives Nationales, KK. 133, fol. 2549 r. et v. a été publié déja dans les *Archives Curieuses de l'Hist. de France* et dans le *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire de Jal*) :

A Estienne Jaudelle (*sic*) sieur de Limodyn l'ung des poettes dud. seig[r] la somme de 500 L. dont Sa Majesté luy a faict don, en consideration des services qu'il luy a ci-devant et de longtemps faits en son dict estat, et mesme pour luy donner moyen de se faire penser (*sic*) et guarir d'une maladie de laquelle il est à present detenu et supporter les frais et despens qu'il est contraint faire ou autre occasion, et ce oultre et par dessus les autres dons et bienffaitz qu'il a cy devant eus dudict seign[r].

(1) C'est du moins l'opinion de son ami Charles de la Mothe et de l'Abbé Lebeuf. Au renseignement fourni par le premier, on peut ajouter ces lignes du second, (*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris,* Paris, Féchoz et Letouzey, 1883-1893, t. I p. 33) : « Le Poëte Jodelle, mort en 1573, avoit sa maison sur [la] paroisse de Saint Germain l'Auxerrois, rue Champ-fleury. » Nous avons cherché la confirmation de ce fait, mais sans aucun succès, les registres de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois ayant été détruits, avec la plupart des Archives de la Ville, dans l'incendie de 1871. Tout au plus, avons-nous découvert aux Archives Nationales une pièce tirée de la Censive de l'Archevêché (S. 1070) qui justifie

parlé de lui, du Verdier dedans sa *Prosopographie* (1), Draude dans sa bibliotheque classique (2) et le president

en partie l'opinion de l'Abbé Lebeuf. On y lit à la date du 4 janvier 1570, qu' « une maison appartenant a Louise Legrand, veuve de Martin Le Camus, et sise rue Champ-fleury, tenait à une autre maison appartenant à la fabrique de Saint Eustache et aux heritiers de feu Jodelle. » La description des lieux signalés par ce document, jointe à la consultation de l'ouvrage de Berty sur la *Topographie de Paris*, permet d'établir que la maison du poëte n'était autre que celle dite de *la Belle Image*, et qu'elle était située contre le Jeu de Paulme de la rue Saint Honoré. On sait que la rue Champ-fleury, dont le nom avait été changé en celui de rue de la Bibliothèque, en 1806, commençait (avant le percement de la rue de Rivoli, 1812), rue de Beauvais, pour aboutir rue St-Honoré. Elle fut supprimée par décret du 3 mai 1854 ; sur son emplacement, s'élève aujourd'hui le Grand hôtel du Louvre. La réputation de cette rue, affectée, depuis Saint Louis aux filles de joie, laisse supposer que le logis d'Estienne Jodelle était, d'apparence fort modeste.

(1) *Prosopographie ou Description des personnes illustres tant chrestiennes que prophanes*, etc., Lyon, Paul Frelon, 1605, in-fol. Nous n'avons rien trouvé dans cette édition ni dans celle de 1604 et de 1606, qui se rapportât à Jodelle. Peut-être Colletet a-t-il confondu cet ouvrage avec la *Bibliotheque françoise* du même auteur. En effet on trouve dans cette dernière quelques particularités sur notre poète. L'une d'entre elles mérite d'être citée, bien qu'elle n'appartienne, en propre ni à du Verdier ni à aucun de ses annotateurs. La voici telle qu'on peut la lire déjà dans le *Pithoeana* d'où elle est tirée. « Jodelle, en mourant, dit : Qu'on ouvre ces fenêtres, que je voye encore une fois ce beau Soleil. Il étoit un peu philosophe naturel. » Parole digne des anciens et que des critiques, ignorants de l'inspiration païenne de Jodelle, confondirent avec le fameux mot de Goethe : « De la lumière ! »

(2) Voy. : Georgio Draudio : *Bibliotheca classica, sive, Cataloguus officinalis in quo singuli singularum facultatum ac professionum libri qui in quavis fere lingua extant*, etc. Francofurti, Nicolaum Hoffmannum Impensis Petri Kopffii, 1611, in-4°.

de Thou (1), dans sa docte histoire, en ont fait mention. Estienne Tabourot, dans son chapitre des vers rapportés allegue Jodelle avec honneur, et cite un distique françois de sa façon dont l'Hexametre et le Penthametre [sont] scandé[s] à la maniere des latins (2). Le voici tel que le rapporte cet auteur, et tel qu'il est encore dans les œuvres de Jodelle :

Phoëbus, Amour, Cypris, veut sauver, nourir et orner
Ton vers, cœur et chef, d'ombre, de flame, de fleurs (3).

Pasquier (4) dit même que ce sont là les premiers

(1) Il y a vraisemblablement ici une nouvelle erreur de mémoire de Colletet. Les éditions françaises ou latines de J. A. de Thou ne contiennent pas, que nous sachions, la mention du nom de Jodelle.

(2) Cf. *Les Bigarrures du Seigneur des Accords, de la derniere main de l'auteur*. A Paris, chez Jean Richer, 1586, in-12, L. I, ch. XIII. J'y trouve non seulement le passage cité, mais encore ce qui suit : « Je ne veux point nier que je n'aye esté adverty par une epistre du sçavant Pasquier, que le premier qui a fait des vers rapportez en France, a esté du Bellay, en ce sonnet 19 de son Olive, qui commence :

Face le Ciel, quand il voudra, revivre...

Qu'il traduit toutefois d'un Italien, et le rendit fort fidelement en nostre langue. Depuis, Jodelle s'est rendu fort admirable en ce genre d'escrire, comme on pourra voir par ses œuvres ; et doute si c'est point lui qui y a donné la première atteinte en ce quatrain, qu'il fit sur la mort de Clément Marot, y a fort longtemps imprimé :

Quercy, la cour, le Piedmont, l'Univers
Me fit, me tint, m'enterra, me cogneut,
Quercy mon los, la cour, tout mon temps eut,
Piedmont mës os, et l'Univers mes vers. »

(3) Voyez encore sur ce distique ce qu'a écrit Colletet dans son *Art poëtique* (Paris, A. Sommaville et Louis Chamhoudry, 1658, in-12). *Discours du Sonnet*, p. 80.

(4) Ed. citée, col. 745 ; voy. aussi col. 746.

vers rapportés et mesurés que l'on a vus en notre langue, et il les estime tant qu'il appelle ce petit coup d'essai un veritable petit chef d'œuvre. Jodelle le fit en l'an 1553, sur les œuvres poëtiques d'Olivier de Magny où nous le voyons pareillement [imprimé], avec une ode du même auteur (1) ; d'autres ont fait depuis des vers mesurés qui, dans cette severe contrainte ont un peu meilleure grace.

Celui qui a ramassé l'histoire chronologique des hommes illustres le met au rang de nos excellens poëtes et en a fait graver curieusement le portrait (2). D'Aubigné même, qui se sert de son autorité dans l'epitre liminaire de ses pieces tragiques, et qui ne l'avoit sans

(1) Cf. *Les Amours d'Olivier de Magny, quercinois et quelques odes de luy, ensemble un recueil d'aucunes œuvres de Monsieur Salel, abbé de Saint-Cheron,* etc. A Paris, par Estienne Groulleau, 1553, in-12. La seconde pièce à laquelle Colletet fait allusion est une ode de 10 strophes de six vers qui précède le distique, et commence par ces vers :

Les poëtes favorables
Amys de la Deité,
Sont les peintres pardurables
De son immortalité.

On la trouvera, parmi les poésies diverses, dans la présente édition.

(2) Gabriel Michel de la Roche Maillet. Voyez : *Portraits de plusieurs hommes illustres qui ont flory en France depuis l'an 1500 jusques à present, avec briefs eloges des hommes illustres, desquels les pourtraicts sont icy representez, par Gabriel Michel Angevin, advocat au Parlement.* S. l. n. d., in-fol. Le portrait signalé ici a été gravé par Léonard Gaultier. Nous l'avons reproduit en tête de la présente édition.

doute jamais connu que par ses œuvres, voulut consacrer ces quatre gentils vers à la memoire de Jodelle :

Les corps qui sont nés de terre
S'eternizent par la pierre,
Mais les Celestes espritz
S'eternizent par Escritz. (1)

Je diroi encore à la gloire de Jodelle, que j'ai connu autrefois un docte et ancien avocat qui etoit de telle sorte son partisan et l'adorateur de ses ecrits que voyant que je n'en parlois pas avec toute l'estime que je faisois des autres, m'envoya des vers où il le preferoit à tous les poëtes tant anciens que modernes.

Je ne diroi rien ici de ses vers latins dont on peut voir quelques uns dans ses propres ouvrages, et en quelques autres, dans le second volume des poëtes françois qui ont ecrit en latin, recueillis par Janus Gruterus sous le nom de Gherus. (2)

(1) Cf. *Vers funèbres de Th. A. d'Aubigné gentil-homme Xaintongois sur la mort d'Estienne Jodelle Parisien, Prince des Poëtes Tragiques.* A Paris, par Lucas Breyer, 1574, in-8° C'est le quatrain qui termine l'opuscule où Agrippa d'Aubigné a consacré une ode et cinq sonnets des plus éloquents à la mémoire de notre poète. Ces vers se trouvent réimprimés dans les éditions de Jodelle de 1583 et de 1597. Cet hommage est d'autant plus haut que Jodelle était, au moment de sa mort, loin de partager les idées de l'auteur des *Tragiques*.

(2) *Delitiæ C. poetarum Gallorum, Huius superiorisque ævi illustrium pars altera Collectore Ranutio Ghero. Prostant in officina Jonæ Rosæ*, [1609], tome III, pp. 376-383, in-12.



BIBLIOGRAPHIE

— LE || RECVEIL DES INSCRIPTIONS, FI— || GURES, DEVISES, ET MASQUA || — rades, ordonnees en l'hostel || de Ville à Paris le Ieudi 17. || de Fevrier. 1558. || Autres Inscriptions en Vers Heroïques Latins, || pour les images des Princes de la Chrestienté || PAR ESTIENNE JODELLE parisien. || A Paris. || chez André Wechel, à l'enseigne du Cheval Volant, || rue S. Jean de Beauvais. || 1558. || Avec privilege du Roy. ||, in-4°.

— LES ŒUVRES || & MESLANGES POETIQUES || D'ESTIENNE JODELLE || SIEUR DU LYMODIN. || *Premier volume.* || A Paris, || chez Nicolas Chesneau, rue Sainct Jacques || à l'enseigne du Chesne Verd : || et || Mamert Patisson, rue sainct Iean de Beauvais, || devant les Escholes de Decret. || MDLXXIIII (1574). || Avec privilege du Roy, in-4°, 308, ff. plus, 8 ff., non chiffrés, au commencement, pour le titre, la notice de Charles de la Mothe et le privilège; et 2 ff. non chiffrés, à la fin, pour l'Errata et la Table « de ce qui est contenu en ce premier volume des œuvres d'E. Jodelle. »

— LES ŒVVRES || ET MESLANGES || PŒTIQUES D'E — || STIENNE JODELLE, || SIEUR DU LYMODIN. || REVEUES AUGMENTEES EN CESTE || DERNIERE EDITION || A Paris, || chez Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, etc. || MDLXXXIII || avec privilège du Roy, in-12,-12 ff. prel. n. chiffrés, et 298 ff. (chiflrés par erreur, 294).

Jolie édition renfermant, de plus que la précédente, une ode (au Comte d'Alcinois), deux sonnets (l'un du même et l'autre *Sur les Pescheries, Bergeries et Eglogues de Chasse de Claude Binet*), une Elegie latine et les *Vers funebres de Th. A. d'Aubigné*, etc., *sur la mort d'Estienne Jodelle, Parisien, Prince des Poëtes Tragiques*. (Il existe selon Brunet (*Manuel du Libraire*) des exemplaires avec la marque de *Robert Le Fizelier*).

— LES || ŒUVRES ET || MESLANGES || POETIQUES D'ES || TIENNE JODELLE, || sieur du Lymodin || *Reveuës et augmentées en ceste* || *dernière edition.* || A. Lyon, || par Benoist Rigaud. || 1597 || 1 vol. in-12, 12 ff. prel. non chiffrés et 298 ff.

— LES ŒUVRES || ET MESLANGES POETIQUES || D'ESTIENNE JODELLE || SIEUR DU LYMODIN || *avec une Notice biographique et des Notes* || par Ch. Marty-Laveaux || Paris Alphonse Lemerre, éditeur, || MDCCCLX (1870), 2 vol. in-8o.

Edition plus complète que les précèdentes, contenant des pièces inédites ou recueillies par les précédents éditeurs du poète. Elle est ornée (tome I) d'un portrait de Jodelle gravé d'après Rabel.

ODE || DE || LA CHASSE || PAR ESTIENNE IODELLE || Paris, Alphonse Lemerre, MDCCCLXXII (1872), in-8° (Extrait de *Œuvres et Meslanges poetiques*, etc., avec des Notes par Ch. Marty-Laveaux).



Selon Du Verdier (*Bibliothèque françoise,* I. p. 504), il existe, en outre, de Jodelle une *Ode à la Noblesse* « imprimée à part et hors de ses œuvres » à Poitiers par Aymé Mesnier, 1577, in-8o. Nous n'avons trouvé dans aucune collection publique ou privée, cet ouvrage d'origine douteuse.

AD. B.



LES OEVVRES
& Meſlanges Poetiques
D'ESTIENNE IODELLE
SIEVR DV LYMODIN.

Premier Volume.



A PARIS,
Chez Nicolas Cheſneau, rue ſainct Iacques à l'enſeigne du Cheſne verd:
ET
Mamert Patiſſon, rue ſainct Iean de Beauuais, deuant les Eſcholes de Decret
M. D. LXXIIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LES AMOURS
D'ESTIENNE JODELLE



SONNETS (1)

I

MADAME, c'est à vous à qui premierement
J'ay voüé mon esprit, et ma voix, et mon ame,
A qui j'offre ces vers, que d'une saincte flamme
Amour mesme inspira à maint et maint amant :

(1) « A qui ces quarante-sept sonnets des *Amours* sont-il adressés ? » Telle est la question que se pose Marty Laveaux, dans son édition des *Œuvres et Meslanges poëtiques* de Jodelle. Si l'on en croit les hypothèses de cet éditeur, « l'objet des amours du poète est une jeune veuve (sonnet IV) mère d'une fille, *tendrelette* à la vérité, et qui *tette encor* (sonnet XLVII). » Selon nous, ce n'est point à une seule, mais à deux femmes que Jodelle prodigua les ardeurs de sa flamme poétique. En effet, quand l'on réunit les divers renseignements épars dans ses vers, on constate que cette jeune veuve ne saurait être la même femme que celle dont il laisse échapper le prénom au sonnet XXXVIII. L'une et l'autre furent les épouses d'un homme qui eut, grâce à ses origines, quelque célébrité en son temps. Il se nommait Jean, baron d'Annebaut, de Retz et de la Hunaudaye. Fils de Claude, l'amiral, qui avait

Vous lirez sous le nom de quelque autre comment
L'amour de vos beaux yeux la poictrine m'enflamme :
Vous verrez sous le nom d'une autre belle dame
De vos rares beautez le plus riche ornement.

Que si mon amour n'est par eux bien peint encore,
Que si vostre beauté assez ne s'y decore,
Excusez : car Amour n'a peu si ardemment

été fait prisonnier à Pavie, c'était aussi un homme de guerre. Sa carrière fut courte mais bien remplie : il mourut des blessures reçues devant Dreux, en 1562. Il avait épousé Antoinette de la Baume-Montrevel, dame de Chateauvillain, fille de Joachim de la Baume et de Jeanne de Moy, puis, après la mort de celle-ci, Claude-Catherine de Clermont, fille unique de Claude de Clermont seigneur de Dampierre, et de Jeanne de Vivonne, « l'une des dames, dit un historien, les plus spirituelles et accomplies de son temps. » Ce dernier mariage avait eu lieu le 28 avril 1558. Veuve en 1562, Catherine de Clermont contractait union, le 4 septembre 1565, avec Albert de Gondi, le futur maréchal de France. Elle apportait en dot, la baronnie de Retz, qui devait être, par distinction royale, érigée en duché-pairie. Elevée, grâce à la faveur grandissante de son nouvel époux, à la charge de dame l'honneur de Catherine de Médecine, elle mourait, louangée par la plupart de ses contemporains, le 24 février 1603.

Les vers de Jodelle d'une galanterie de bon ton en, ce qui concerne Antoinette de la Baume, prennent le caractère d'aveux transparents dès qu'il s'agit de la duchesse. Qu'il rende hommage à la beauté de celle-ci ou bien encore célèbre à satiété le « *feu* » et le « *nœu* » (devise de la dame) et glorifie le « *retz* » qui le lace, Jodelle ne cesse d'exprimer là les élans d'une passion sincère mais qui ne fut peut-être point partagée. Ce ne sont d'ailleurs pas, ajoutons-le, les seules pièces où il confia indiscrètement son secret : On trouvera à la fin du présent volume une série de poèmes inédits qui suffiraient à fixer notre opinion si celle-ci déjà n'avait désigné clairement l'objet des amours du poète.

Qu'à moy, ardre leur cœur d'un sujet si loüable :
Il ne fut oncques Dame, il ne fut oncq' Amant
A vous de la beauté, d'amour à moy semblable.

II

Des astres, des forests et d'Acheron l'honneur,
Diane, au Monde hault, moyen et bas preside,
Et ses chevaulx, ses chiens, ses Eumenides guide,
Pour esclairer, chasser, donner mort et horreur.

Tel est le lustre grand, la chasse, et la frayeur
Qu'on sent sous ta beauté claire, prompte, homicide,
Que le haut Jupiter, Phebus et Pluton cuide (1)
Son foudre moins pouvoir, son arc et sa terreur.

Ta beauté par ses rais, par son rets (2), par la craincte
Rend l'ame esprise, prise, et au martyre estreinte :
Luy moy, pren[s] moy, tien moy, mais helas ne me pers

Des flambans forts et griefs, feux, filez, et encombres,
Lune, Diane, Hecate, aux cieux, terre, et enfers
Ornant, questant, génant, nos Dieux, nous, et nos ombres.

III

De quel soleil, Diane, empruntes-tu tes traicts,
La flamme, la clarté de ta face divine ?
Le haut Amour, grand feu du monde, où il domine,
Luit sur toy, puis sur nous luire ainsi tu te fais :

(1) Du mot *cuider* qui signifiait *penser*.
(2) Allusion à la duchesse de Retz. Voir la note de la p. XX.

Pour toy les beaux pensers, les parolles, les faicts
Il cree en nous par toy, ny jamais trop voisine
Ne voile son beau feu, qui sans fin enlumine
Nos cœurs, faisant passer par tes yeux ses beaux rais.

Sans cesse il te fait donc autour de luy tourner,
Pour oblique te luire, et t'armer et t'orner
Changeant ses rais en trais, pour meurtir ce qui t'aime :

Tu fais prendre sans prendre en toy son aspre ardeur,
Avec l'ardeur aussi j'en pren[s] l'aspre froideur :
Car l'une vient de luy, l'autre vient de toy mesme.

IV

ENCOR que toy, Diane, à Diane tu sois
Pareille en traicts, en grace, en majesté celeste,
En cœur, et hault, et chaste, et presqu'en tout le reste
Fors qu'en l'austerite des virginales loix :

La riche et rare fleur, qu'en tout ton corps tu vois,
Ton en-bon-point, ta grace, et ta vigueur atteste,
Que puis qu'un autre Hymen a desnoué ton ceste
Virginal, en veuvage envieillir tu ne dois (1).

Que donc l'an nouveau t'offre un espous qui contente
De tes valeurs la France, et d'amours ton attente :
D'un tel vœu je t'estrene et si ton nom si bien

(1) Ce sonnet adressé, sans nul doute, à Claude Catherine de Clermont, dut être écrit après la mort de son premier époux le baron d'Annebaut.

Ne te convient alors, toy qui n'es pas moins belle
Que Venus, pren son nom, et le meslant au tien
Fay que Dione (1) ensemble et Diane on t'appelle.

V

Si quand tu es en terre, ô Diane, ta face
De ta face qui luit dans le ciel presqu'esteint
L'argentine blancheur, si sur ce blanc ton teint
Plein de roses l'Aurore au teint rozin efface :

Si deux flambeaux du ciel les plus vifs ont pris place
Dessous ton front, s'il fault que quand le soleil ceint
De rais ses cheveux blons, et que les çieux il peint
De son or le plus beau, ton poil honte luy face :

Si Diane et Dione en l'air de toutes pars
Une odeur d'ambrosie, et nectar tu espars (2),
Si tu as tout ce qu'ont les deesses supremes :

Si ton esprit ressemble un Dieu logé dans toy,
Je croy tous nos esprits, t'apprehendans en soy,
Dans la terre jouir de tout l'heur des cieux mesmes.

(1) Déesse du Paganisme. On dit qu'elle fut mère de Venus et qu'elle eut celle-ci de Jupiter. Voyez Hesiode : *Theogonie*, v. 17.

(2) pour : *tu repands.*

VI

QUAND ton nom je veux faire aux effects rencontrer
De la sœur de Phœbus, qui chaste, et chasseresse,
Est tant au ciel qu'en terre et aux enfers Deesse,
Elle fort dissemblable à toy se vient monstrer.

Diane les chiens mene, et aux pans fait entrer
Ses cerfs : tu peux mener les grans Heros en lesse,
Ains les prendre en tes rets : son arc le seul corps blesse,
Tes traicts peuvent au fond des ames penetrer.

De son frere elle emprunte en son ciel la lumiere :
Dedans tes yeux flambans et rayonneux son frere
Prendroit ce qui croistroit sa lumiere et ses feux.

Aux enfers elle n'a que sur les morts puissance :
Sur nous, ains sur les Dieux par rigueur et clemence
Faire en la terre un ciel, ou un enfer tu peux.

VII

QUELQUE lieu, quelque amour, quelque loy qui t'absente,
Et ta deïté tasche oster de devant moy,
Quelque oubli qui contraint de lieu, d'amour, de loy,
Face qu'en tout absent de ton cœur je me sente :

Tu m'es, tu me seras sans fin pourtant presente
Par le nom, par l'effect fatal qui est en toy,
Par tout tu es Diane, en tout rien je ne voy,
Qui mon œil, qui mon cœur de ta presence exemte.

En la terre, et non pas seulement aux forests
De moy vivant l'object continuel tu es,
Estant Diane : et puis si le ciel me rappelle,

O lune, ton bel œil mon heur mal'heurera :
Si je tombe aux enfers, mon seul tourment sera
De souffrir sans fin l'œil d'une Hecate tant belle.

VIII

Si quelqu'un veut sçavoir qui me lie et enflame,
Qui esclave a rendu ma franche liberté,
Et qui m'a asservi, c'est l'exquise beauté
D'une que jour et nuict j'invoque et je rcclame :

C'est le Feu, c'est le Nœu (1), qui lie ainsi mon ame,
Qui embrase mon cœur, et le tient garotté
D'un lien si serré de ferme loyauté,
Qu'il ne sçauroit aimer ny servir autre Dame.

Voilà le Feu, le Nœu, qui me brusle et estraint :
Voilà ce qui si fort à aimer me contraint
Celle, à qui j'ay voüé amitié eternelle :

Telle que ny le temps ny la mort ne sçauroit
Consommer ny dissoudre un lien si estroit
De la saincte union de mon amour fidelle.

(1) Devise de Claude-Catherine de Clermont. On lit en marge, dans l'édition de 1574 : « *Le feu, le noeu, devise de sa Dame.* » (Voyez la note en tête des Sonnets.)

IX

Amour vomit sur moy sa fureur et sa rage,
Ayant un jour du front son bandeau delié,
Voyant que ne m'estois sous luy humilié,
Et que ne luy avois encores fait hommage :

Il me saisit au corps et en cest avantage
M'a les pieds et les mains garroté et lié :
De l'or de vos cheveux plus qu'or fin delié,
Il s'est voulu servir pour faire son cordage.

Puis donc que vos cheveux ont esté mon lien,
Madame, faites moy, je vous pry, tant de bien,
Si ne voulez souffrir que maintenant je meure,

Que j'aye pour faveur un brasselet de vous
Qui puisse tesmoigner d'oresnavant à tous,
Qu'a perpetuité vostre esclave demeure.

X

Ou soit que la clairté du soleil radieux
Reluise dessus nous, ou soit que la nuict sombre
Luy efface son jour, et de son obscur ombre
Renoircisse le rond de la voulte des cieux :

Ou soit que le dormir s'escoule dans mes yeux,
Soit que de mes malheurs je recherche le nombre,
Je ne puis eviter à ce mortel encombre,
Ny arrester le cours de mon mal ennuyeux.

D'un malheureux destin la fortune cruelle
Sans cesse me poursuit, et tousjours me martelle :
Ainsi journellement renaissent tous mes maux.

Mais si ces passions qui m'ont l'ame asservie,
Ne soulagent un peu ma miserable vie,
Vienne, vienne la mort pour finir mes travaux.

XI

PASSANT dernierement des Alpes au travers
(J'entens ces Alpes haults, dont les roches cornues
Paroissent en hauteur outrepasser les nues)
Lors qu'ils estoient encor' de neige tous couvers,

J'apperçeus deux effects estrangement divers,
Et choses que je croy jamais n'estre avenues
Ailleurs : car par le feu les neiges sont fondues,
Le chaud chasse le froit par tout cet univers.

Autre preuve j'en fis que je n'eusse peu croire,
La neige dans le feu son element contraire,
Et moy dedans le froit de la neige brusler,

Sans que la neige en fust nullement consommee :
Puis tout en un instant cette flamme allumée
M'environnoit de feu et me faisoit geler.

XII

MADAME, j'ay regret de quoy je n'ay cet heur
De trouver le moyen de vous faire congnoistre
De quelle affection je desire vous estre
Perpetuellement fidele serviteur.

Ma grand' affection est au comble et hauteur
De sa perfection, elle ne peut plus croistre :
Raison en fut la mere, et d'elle, elle fit naistre
Ce desir que je porte enclos dedans le cœur.

L'amour qui engendra ce desir-là, Madame,
Se f[a]it maistre de moy, se saisit de mon ame :
Dès lors que vos beautez, que l'on doit admirer,

Furent sans y penser de mes yeux apperceuës,
Soudain que par les yeux le cœur les eut receuës,
Il n'a depuis rien fait sinon les adorer.

XIII

PLUS tost la mort me vienne devorer,
Et engloutir dans l'abysme profonde
Du gouffre obscur de l'obliuieuse (1) onde,
Qu'autre que toy l'on me voye adorer.

(1) Il faut lire : *oublieuse.*

Mon brasselet, je te veux honorer
Comme mon plus precieux en ce monde :
Aussi viens tu d'une perruque blonde,
Qui pourroit l'or le plus beau redorer.

Mon brasselet, mon cher mignon, je t'aime
Plus que mes yeux, que mon cœur, ny moy-mesme,
Et me seras à jamais aussi cher

Que de mes yeux m'est chere la prunelle :
Si que le temps ny autre amour nouvelle
Ne te feront de mon bras delascher (1).

XIV

J'AIME le verd laurier, dont l'hyver ny la glace
N'effacent la verdeur, en tout victorieuse,
Monstrant l'eternité à jamais bien heureuse,
Que le temps, ny la mort ne change ny efface.

J'aime du hous aussi la tousjours verte face,
Les poignans eguillons de sa fueille espineuse :
J'aime le lierre aussi, et sa branche amoureuse
Qui le chesne ou le mur estroitement embrasse.

J'aime bien tous ces trois, qui tousjours verds ressemblent
Aux pensers immortels, qui dedans moy s'assemblent,
De toy que nuict et jour, idolâtre, j'adore :

(1) *delascher*, lacher.

Mais ma playe, et poincture, et le Nœu qui me serre,
Est plus verte, et poignante, et plus estroit encore
Que n'est le verd laurier, ny le hous, ny le lierre.

XV

Jusqu'aux autels je n'iray seulement
Me presenter victime au sacrifice,
Plus outre encor pour vous faire service
J'iray, Madame, affectionnément.

Je suis à vous dedié tellement,
Que je ne crains gesne, mort, ou supplice :
Ce m'est assez, mais qu'en mourant je puisse
Vous apporter quelque contentement.

Long temps y a que je porte, Madame,
(Vous le sçavez) ce desir en mon ame,
A tout le moins vous le devez sçavoir.

Je suis tousjours en ceste mesme envie,
Et si ne puis autre vouloir avoir
Que d'employer en vous servant ma vie.

XVI

Que n'ay-je mes esprits un peu plus endormis,
Mon cerveau plus pesant, et l'ame plus grossiere,
Pour ne sentir si fort une douleur meurtriere,
Qui fait que sans repos languissant je gemis.

Mes sens, sensibles trop, ce sont mes ennemis,
Qui, espoincts (1) jusqu'au vif d'une douceur trop fiere,
Ont perdu le repos, la liberté premiere,
Pour trop sentir le mal qu'en eux ils ont permis

Si je n'eusse à clair veu ta grace et ton merite,
Mon mal seroit legier, et ma peine petite :
Mais pour voir, pour cognoistre, et sentir jusqu'au fons

Ta grace, ta valeur, ta rigueur ennemie,
Mes yeux, esprits et sens, trop clairs, trop vifs, trop prompts
Sont meurtriers, sont tyrans, sont bourreaux de ma vie.

XVII

MAUDIRAY-JE Madame, ou le sort envers moy
Cruel et inhumain, ou ma triste aventure,
Qui fait que de tout temps miserable j'endure
Mille et mille tourmens sous l'amoureuse loy ?

Maudiray-je l'amour, maudiray-je de toy
La grace ou la rigueur et trop douce et trop dure ?
Maudiray-je de moy une encline (2) nature
A suivre et recevoir le mal que je reçoy ?

Ha non ! je ne sçaurois autre chose maudire
Que ce mesme qu'en moy de plus rare j'admire,
C'est mon affection, ma constance, et ma foy.

(1) du verbe *espoindre*, epoindre, piquer, élancer.

(2) du verbe *encliner*, montrer une disposition naturelle à faire quelque chose. On dit de nos jours, *incliner*.

Car tout aussi soudain qu'une maistresse j'aime
D'une ferme constance, et d'un amour extreme,
Soudain le sort cruel la retire de moy.

XVIII

Avec ton cher pourtraict, qui dans mon ame esprise
Et mieux peint qu'il n'est peint dans ton present si che
Tu fis sur le dehors tailler un dur rocher,
Devise que la foy constante a tousjours prise.

Le flot, le vent, le foudre, un dur rocher ne brise :
Ta foy du temps faucheur fait l'acier reboucher (1) :
Mais lors il me fallut d'autres marques chercher
Pour ma foy, que l'acier du mesme temps mesprise.

Avec mon pourtraict mesme en basse taille doncq'
Des figures tu vis qui ne furent adoncq'
Selon mon vray projet par vers bien decouvertes.

Pour renfort des premiers, ces vers cy que tu lis,
Puissent rendre envers toy ces choses que tu vis,
Avec ma foy, mon ame, et mon cœur, plus ouvertes.

XIX

Afin qu'en cet ouvrage, aux faces de dehors
Selon l'art l'une à l'autre accordante se treuve
Dans deux temples divers se fait la double espreuve
De deux effects d'aimer, plus estroits et plus forts.

(1) *reboucher*, émousser.

De Pylade et d'Oreste un debat sur leurs morts,
Dans le temple Taurique un' extreme foy preuve
Dans le temple Troyen d'un Chorebe s'espreuve
L'amour, qui fait son cœur n'avoir soin de son corps.

Ouvrant l'ouvrage, on voit une foy plus esteinte,
Qui à toy par Diane en l'un des costez peinte,
Sur un autel de Foy quand mesme il se feroit

Pour elle autel de mort, jusqu'à tout est jurée :
Et qui là sur toute autre amour fort asseurée,
De mort, et de toute autre amour triompheroit.

XX

Des trois sortes d'aimer la premiere exprimée
En ceci c'est l'instinct, qui peut le plus mouvoir
L'homme envers l'homme, alors que d'un hautain devoir
La propre vie est moins qu'une autre vie aimée.

L'autre moindre, et plus fort toutesfois enflammée
C'est l'amour que peut plus l'homme à la femme avoir.
La tierce c'est la nostre, ayant d'un tel pouvoir
De la femme la foy, vers la femme animée.

Que des deux hommes donc taillez icy, les nœus
Tant forts cedent à nous. Que sur tes ardens feus
(O amour) cet amour entier, soit encor maistre.

L'autel mesme de mort feroit foy de ceci,
Que l'autel de Foy monstre. A jamais donc ainsi
Diane en Anne (1), et Anne en Diane (2) puisse estre.

XXI

Je vivois, mais je meurs, et mon cœur gouverneur
De ces membres, se loge autre part : je te prie
Si tu veux que j'acheve en ce monde ma vie,
Ren[s] le moy, ou me ren[s] au lieu de luy ton cœur.

Ainsi tu me rendras à moy-mesme, et tel heur
Te rendra mesme à toy : ainsi l'amour qui lie
Le seul amant, li[e]ra et l'amant et l'amie :
Autrement ta rigueur feroit double malheur.

Car tu perdras tous deux, moy premier qui trop t'aime,
Et toy qui n'aimant rien voudras haïr toy mesme :
Mais, las ! si l'on reproche à l'un et l'autre un jour

Et l'une et l'autre faute : à moy qui trop t'estime,
A toy qui trop me hais, plus grand sera ton crime,
D'autant plus que la haine est pire que l'amour.

(1) Jodelle veut désigner ici Jean d'Annebaut.
(2) Allusion à Claude-Catherine de Clermont.

XXII

Quel humeur, mais quel crime alors qu'on se dispence
D'eventer les faveurs qu'on reçoit en amour :
Qu'on ouvre au bruit la voye, et que d'un heureux tour
Moins que du bruit de l'heur estre heureux on se pense :

Qu'on ravit sacrilege, à l'amour le silence,
Qui le garde et l'escorte, épiant tout autour :
L'odeur qu'au jour on met se perd de jour en jour :
Le descouvert thresor, souvent son maistre offence.

Par cet heur, par cet art de celer et tacher
Que tel bien puisse mesme à Phebus se cacher
Qui voit, comme il vit Mars et Venus, toute chose,

On bannit hors d'amour tout mal qui luy fait tort,
Dol, blasme, change, envie, effroy, remors et mort,
Et des deux parts, Maistresse, on double l'ardeur close,

XXIII

Quel heur Anchise, à toy, quand Venus sur les bords
Du Simoente vint son cœur à ton cœur joindre !
Quel heur à toy, Paris, quand Oenone un peu moindre
Que l'autre, en toy berger chercha pareils accords !

Heureux te fit la Lune, Endymion, alors
Que tant de nuicts sa bouche à toy se vint rejoindre :
Tu fus, Cephale heureux quand l'amour vint époindre
L'Aurore sur ton veuf, et palle, et triste corps.

Ces quatre estans mortels des Deesses se veirent
Aimez : mais leurs amours assez ne se couvrirent.
Au silence est mon bien : par luy, Maistresse, à toy

Dans mon cœur pl[e]in, content et couvert je n'égale
Venus, Oenone, Lune, Aurore : ny à moy
Leur Anchise, Paris, Endymion, Cephale.

XXIV

Je te ren[s] grace, Amour, et quiconques des Dieux
Favorise aux amans, non de la Dame acquise
Par moy, qui de vous Dieux devoit estre conquise,
Tant sa grace et beauté se rend digne des cieux :

Non pour l'espoir que j'ay qu'elle, qui par ses yeux
Pleins de rays et de feux mon cœur sans cesse attise,
Pourra mieux appaiser la flamme en l'ame esprise,
Pour mesme en l'appaisant l'attiser encor mieux.

Tels biensfaits envers vous estreignent mon service,
O Dieux, ô cher Amour : mais plus grand benefice,
Ce m'est que vous couvrez ma flamme aux yeux de tous.

Mon heur estre celeste et divin je proteste :
Si donc à tous mortels vous cachez l'heur celeste,
A tous mortels cachez l'heur qui m'egale à vous.

XXV

La Roche du Caucase, où du vieil Promethée
L'aigle vengeur san fin va le cœur bequetant,
Et la Roche ou Sisyphe en vain va remontant
Lachant tousjours en haut sa pierre en vain portée,

Vont à plusieurs amans, dont l'ame est tourmentée,
Ou bien se feint de l'estre, un sujet apportant,
Monstrant qu'ils vont encor la peine surmontant,
Qui aux deux roches fut à ces deux arrestée.

Moy, qui ne veux point feindre un tel mal, pour objet
De mes yeux, pour seul but de mon cœur, pour sujet
De mes vers j'ay la roche, où d'une ardeur extrême

Je preten[s] tout ainsi qu'on feroit au sommet
Du rocher espineux, où la vertu lon met :
Aussi si j'y attein[s], j'attein[s] la vertu mesme.

XXVI

Des maux qu'un desespoir, ou qu'un espoir contraire
Coup sur coup dedans moy l'un de l'autre naissans,
M'enflammans de desirs, et de peurs me glaçans,
Par frissons, par braziers continus m'ont peu faire :

Des maux que j'ay souffers, pour voir maint adversaire
S'opposer à mon but ; et des maux plus puissans
Dont tes beaux traits san fin dans mon cœur repassans,
Semblent en luy ma vie et defaire et refaire :

De mes ennuis, chagrins, regrets, fureurs, douleurs,
Langueurs, pleurs et sanglots, enfans de mes malheurs,
Ny du cruel delay, s'il faut encor attendre,

Je ne me plains, pourveu qu'un Ouy, qu'un Nenni
Me face heureuse vie, ou mort heureuse prendre,
Mort qui de vie egale à cent morts m'ait banni.

XXVII

En ce jour que le bois, le champ, le pré verdoye,
Et qu'en signe d'un verd tant desirable et gay,
Avec maint ardent vœu l'amant plante son may,
Pour marque que l'amour reverdissant flamboye :

Le ciel au lieu de moy dedans ton cœur envoye
Pour may un bon vouloir, et verdoyant et vray,
Ayant vraye racine, et qui sans long delay
Porte à tous d'eux un fruit d'heur, d'amour et de joye :

En un Printemps d'amour l'egard trop froidureux
Des biens, ne face naistre un hyver malheureux,
Aux riches nonchalans on voit les biens decroistres,

Au cœur et noble et vray par peine le bien croist :
Si par l'egard des biens le cœur des tiens decroist,
Par tel may fay leur cœur et mon esprit recroistre.

XXVIII

Et quoy ? tu fuis Amour ? dis-tu pas : et pourquoy ?
Et n'est-ce pas celui qui regne et qui domine
Bravement par dessus ce[t]te ronde machine
Et qui tient tout le monde esclave sous sa loy ?

Est-il Prince qui vive, Empereur, ny grand Roy
Qui dessous son pouvoir humblement ne s'encline ? (1)
Et tu dis que ton cœur obstiné determine
De fuir cet amour, le chassant loing de toy.

Contre toy, contre amour, feras-tu la rebelle ?
Tu n'es mesme qu'amour, et l'amour je t'appelle :
Il se campe, il se sied dedans toy ce vainqueur.

Helas ! je le sçay bien, je l'ay veu en ta face
Decocher mille traicts de tes yeux en mon cœur :
Et quoy le voudrois-tu deloger de sa place ?

XXIX

Celle qui est au vif de quelque amour atteinte,
Quel Dieu, ou quel Argus empescher la pourroit
D'accomplir un amour mutuel qu'elle auroit ?
Amour donne tousjours moyen à la contrainte.

(1) pour s'*incline*. Voyez p. 71, note 2.

Mais qui a la vertu dans son cœur bien empreinte,
Et qui ne veut aimer fors que ce qu'elle doit.
Quel Dieu, quel Jupiter rallumer luy feroit
D'un autre amour le feu de sa poictrine saincte ?

Qui sert donques le guet, ou Argus aux cent yeux ?
Le fort de la vertu immuable vaut mieux.
Argus s'aveugla bien par le sainct caducée.

Doncques je ne croy pas que la plus forte tour
N'y une pluie d'or au giron amassée
Puisse contraindre, ou vaincre un vouloir en amour.

XXX

Comme un qui s'est perdu dans la forest profonde
Loing de chemin, d'orée et d'adresse, et de gens :
Comme un qui en la mer grosse d'horribles vens,
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde :

Comme un qui erre aux champs, lors que la nuict au monde
Ravit toute clarté, j'avois perdu long temps
Voye, route, et lumiere, et presque avec le sens,
Perdu long temps l'object, où plus mon heur se fonde.

Mais quand on voit (ayans ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien present plus grand que son mal on vient croire.

Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
J'oublie, en revoyant vostre heureuse clarté,
Forest, tourmente, et nuict, longue, orageuse, et noire.

XXXI

En mon cœur, en mon chef (l'un source de la vie,
L'autre siege de l'ame) un amour haut et sainct
Vostre sacré pourtraict a si vivement peint,
Que par mort ne sera sa peinture ravie.

Car l'une n'estant point à la mort asservie,
Ce qui est peint au vif dedans elle, et empreint
Au cœur dans le desir (qui ne peut estre esteint
Sans l'ame) en l'ame vit, bien que le corps devie.

Mais, las ! l'œil de mon corps, qui ne se peut passer
De voir incessamment ce que voit son penser,
Fait qu'avec telle ardeur je vous requiers tel gage.

Vostre image, de grace, au corps ne refusez,
Ou bien tost par langueur si de refus usez
Il verra l'ame en ciel emporter vostre image.



XXXII

Allez mes vers, enfans d'un dueil tant ennuyeux,
Que mon pleur plus que l'ancre amortist ceste carte,
Las ! allez, puis qu'il faut que mon soleil s'escarte,
Accompagnez la nüe espesse de mes yeux.

Allez, mes pleurs sourdans (1) d'un cœur tant curieux
De ces beaux rais, qu'il faut qu'avecques eux il parte :
Allez doncques, mon cœur : l'ame feroit la quarte,
Mais dans moy ce soleil veut s'en servir bien mieux.

Or puis qu'il faut que vif, en mourant, je demeure,
De peur que le renom d'un si beau feu ne meure,
Allez tous trois, au moins dire jusqu'en ce lieu,

Dont le vers, l'œil, le cœur, et l'ame attend sa force,
Le triste mot, helas! vous ne pouvez qu'on force
Ce qui nuit, dites donc, adieu, mon dieu, adieu.

XXXIII

Il faut que pour ton may, quiconques soit celuy,
Madame, qui plus digne en son esprit t'adore,
D'un verd et grand laurier à ta porte il honore
Ton beau nom, tes beautez, tes vertus aujourd'huy.

Si mon double laurier seiche presque d'ennuy,
Dont ce temps, dont mon sort, dont mon aigreur devore
Sa verdeur et grandeur, si croy-je faire encore
Qu'Apollon et Mars mesme auront honneur en luy.

Mais il faut que cet autre en plantant ce may brave
Ces vers ci pris de moy dedans l'escorce il grave
Au nom qui pour l'honneur des Françoises fut tel,

(1) du verbe *sourdre*, jaillir. Se dit des sources, des fontaines, des rivières, etc.

Aux beautez, aux verus, de nostre temps la gloire,
Pour trois couronnes faire à la triple victoire,
Voüé, sacré, planté fut cet arbre immortel.

XXXIV

RECHERCHE qui voudra cet amour qui domine,
Comme l'on dit, les Dieux, les hommes, les esprits,
Qu'on feint le premier né des Dieux, et qui a pris
Eternellement soing de ceste grand' machine :

Dont l'arc, le traict, la trousse, et la torche divine
N'a rien que la vertu pour son but et son pris,
Sans passions, douleurs, remords, larmes et cris :
Quant à moy je croiray que tel on l'imagine,

Et qu'au monde il n'est point : quant aux faulces amorces.
De l'autre aveugle amour j'en depite les forces.
Mais je croy si Amour aucun nous vient des Cieux.

C'est lors que deux moitiez par mariage unies,
Quittent pour l'amour vray dont se paissent leurs vies,
Tout amour fantastique, et tout amour sans yeux.

XXXV

POURROI-JE voir l'heureuse et fatale journée,
Ou deux ames, deux cœurs et deux corps enlacez
Dans le beau ret d'amour se verront caressez
Egalement tous deux du doux bien d'Hymenée :

Lors qu'estant avec Anne, Antoinet[t]e (1) enchainée
Tous nos esprits seront l'un de l'autre embrassez,
Et meslez l'un dans l'autre, et sans estre lassez
De cognoistre l'autre ame estre pour l'autre nee ?

Plus tost que ce doux bien m'eschape hors des mains,
Et qu'Amour et les Dieux me soient tant inhumains,
Je desire, ô Amour, que tu changes ta fleche

A celle de la Mort, à fin de m'en tuer:
Mais, si tu fais ce bien, que pour perpetuer
Ton fait, jamais la Mort n'y puisse faire breche.

XXXVI

Tout cet hiver par l'aspre et l'aigre vehemence
De longue maladie, a sur moy tempesté
Plus que sur un vaisseau dans la mer to[u]rmenté,
N'eust fait son orageuse et froide violence.

Mais de mes maux, le pire estoit la dure absence
De mon soleil, sans qui je hairois la clarté
De l'autre, qui m'ayant son Printemps presenté,
De ma Dame me rend quand et quand la presence.

Mais comme de l'hiver la queuë on voit durer,
Le Printemps fait mon corps aussi bien endurer
Que l'hiver, et le ciel de mes maux ne se lasse,

(1) Le poète fait ici allusion au baron d'Annebaut et à sa première femme, Antoinette de la Baume-Montrevel. Voir notre note de la p. 60.

Or si ma faute, helas! faite en mon long sejour,
De ne voir mon soleil le rend trouble au retour,
Mon malheur du Printemps mes maux de l'hiver passe.

XXXVII

Sans pleurer (car je hay la coustumiere feinte
De nos amans, qui n'ont que leurs pleurs pour sujet
D'un cœur ardent, dolent, devot, soumis, abjet,
Je me jette aux saincts piez de toy, maistresse saincte.

La feinte n'a mon ame a tel acte contraincte,
Tel esprit ne peut estre à la feinte sujet :
Mais ja (1) depuis cinq mois j'ay tousjours pour objet
Ma faute, qui s'est mesme à telle amende estreinte.

Pardonne donc, Deesse, accuse mon malheur,
Non pas moy, dont le ciel jaloux empesche l'heur :
Si tu dis mes malheurs chasses ta bien-veillance,

Veu qu'on ne doit l'amant si malheureux aimer,
Vien[s] son cœur pour mon bien contre mon mal armer :
J'auray du bien le comble, et du mal la vengeance.

XXXVIII

Quand ton nom je veux feindre, ô Françoise divine,
Des Françoises l'honneur, je puis bien te nommer
Venus pour tes beautez, mais ta façon d'aimer
Ne convient point au nom de Venus la marine :

(1) déjà.

De l'attique Pallas ta voi[x] et ta doctrine
Merite encore le nom, mais tu ne veux t'armer,
Fort des rais de tes yeux dont tu viens enflammer
Dans mon cerveau mon sens, mon cœur dans ma poitrine :

Diane Delienne (1) un presque pareil port
Te peut faire appeller, mais l'aigre ou le doux fort
Dessous le joug d'Hymen des long temps te rend serve.

Je veux (laissant aux Grecs, dont ces noms sont venus,
Leurs Deesses) te dire et Françoise Venus,
Et Françoise Diane, et Françoise Minerve.

XXXIX

ADMIRANT ta blancheur, beauté, majesté, gloire,
Qui sur ton front placée, orgueillit tout ton port,
Et ce qui de l'esprit comme un oracle sort,
Car c'est un Dieu renclos qui meut ce corps d'ivoire.

Digne de te servir je ne me sçaurois croire,
Eussé-je un cœur plus haut et tout un autre sort,
Et mon corps logeast-il pour te venger de mort,
Quelque grand Muse, fille et mere de Memoire.

Comme de te servir indigne je me sens,
Je sens pour te louër incapables mes sens,
Si faut-il que je t'aime et faut que je te chante.

(1) Pour entendre le sens de ces mots il faut se rappeler que Diane naquit dans l'île de Delos.

Ta faveur, qui fera mon humblesse hausser,
Ta deité qui fait mon esprit renforcer,
Rend mon service digne, et ma Muse puissante.

XL

De moy mesme je suis devotieux, Madame,
C'est d'où me vient vers toy telle adoration :
Mais ce sainct jour requiert autre devotion,
Si mon amour pour toy n'occupoit toute l'ame,

Ce prompt D[e]mon qui voit que mon zele j'enflame,
Baisant la croix, oyant la saincte passion,
De sa flamme jaloux, vient par tentation
Mon esprit retirer de l'autre saincte flame.

Il m'offre, helas ! la croix qu'il me faudroit porter,
Si tu me viens ta grace et ta presence oster,
Me faisant de ton ciel redescendre en la terre.

Ja la peur, mon tyran, crucifier me veult
Et ma croix enserrer dans un enfer me peult,
Au lieu que l'autre croix hors d'enfer nous desserre.

XLI

Sapphon (1) la docte Grecque, à qui Phaon vint plaire
Chantant ses feu[x], de Muse acquesta (2) le surnom :
Corinne vraye ou faulse aux vers a pris renom,
Dont le Romain Ovide a voulu la pourtraire.

(1) Lire : *Sappho.*
(2) du verbe *acquester*, *acqueter*, acquerir.

Petrarque Italien, pour un Phebus se faire,
De l'immortel laurier alla choisir le nom :
Nostre Ronsard François ne tasche aussi sinon
Par l'amour de Cassandre un Phebus contrefaire.

Si tu daignes m'aimer, Delie (1), si tu veux
Chanter ta flamme ainsi que docte tu le peux,
Si je chante Delie, un pri[x] nous pourrons prendre,

En hautesse d'amour, en ardeur et en art,
Sur Sapphon, sur Ovide, et Petrarque, et Ronsard
Sur Phaon, et Corinne, et sur Laure, et Cassandre.

XLII

Je me trouve et me pers, je m'asseure et m'effroye
En ma mort je revi[s] je voi[s] sans penser voir,
Car tu as d'eclairer et d'obscurcir pouvoir,
Mais tout orage noir de rouge eclair flamboye.

Mon front qui cache et monstre avec tristesse, joye,
Le silence parlant, l'ignorance au sçavoir,
Tesmoignent mon hautain et mon humble devoir,
Tel est tout cœur, qu'espoir et desespoir guerroye.

Fier en ma honte et plein de frisson chal[e]ureux,
Blasmant, louant, fuyant, cherchant l'art amoureux,
Demi-brut, demi-dieu, je fuis devant ta face,

(1) Est-ce une allusion à la *Delie* de Maurice Sceve ?

Quand d'un œil favorable et rigoureux, je croy,
Au retour tu me vois, moy las! qui ne suis moy :
O clair-voyant aveugle — ô amour, flamme et glace !

XLIII

Je ne suis de ceux-là que tu m'as dit se plaindre,
Que leur Dame jamais ne leur donna martel :
Veu l'ame vehemente, un dur martel m'est tel,
Qu'il peut plus à la mort qu'à l'amour me contraindre.

S'il peut doncques l'amour avec ma vie esteindre,
En tout amour je chasse un poison si mortel :
Puis ayant mon sujet haut, celeste, immortel,
Humble et petit, pourrois-je en moy tel mal empraindre?

Mais las! d'avoir peur d'estre en ton cœur effacé,
Craindre qu'un Delta double en chiffre entrelacé, (1)
Ne soit plus pour mon nom, craindre qu'en ton absence

Tu ne me faces plus tes lettres recevoir,
Ce n'est pas un martel, c'est d'amour le devoir
Qui monstre en froide peur l'ardente reverence.

(1) Allusion — quant à la forme des lettres — au chiffre de Claude Catherine de Clermont : un A (Annebaut) et un V (Vivonne) entrelacés. (On sait que celle-ci tenait par sa mère à l'illustre maison de Vivonne). Ce chiffre se retrouve sur un manuscrit lui ayant appartenu et dont nous donnons plus loin la description. (Voir p. 239).

XLIV

Aux communes douleurs qui poindre en ce jour viennent
Tous cœurs chrestiens, Petrarque alla chanter qu'il print
De ses douleurs la source, et par là nous aprint (1)
Que les ruzes d'amour depourveus nous surprennent.

En ce jour où les cieux, la mort, les pleurs retiennent
Nos cœurs ardents, quel lieu reste au feu qui l'eprint ? (2)
Il ne se gardois pas du lacs (3) qui le surprint,
Non plus que moy des rets qui plus forts me reprennent.

Bien qu'amour sçache assez qu'il est en moy trop fort,
Pour croistre du tourment, non du desir l'effort,
Il arme la peur froide, et l'aigre defiance.

Petrarque à l'heure eust peu perdre sans grand douleur
L'heur incogneu : ma perte auroit las ! ce malheur,
D'avoir de l'heur perdu si haute cognoissance.

XLV

Par quel sort, par quel art, pourrois à ton cœur rendre
Au moins s'il peut vers moy s'engourdir de froideur,
Ceste vive, gentille, et vertueuse ardeur
Qui vint pour moy soudain, de soy-mesme s'eprendre.

(1) pour : *nous apprit.*
(2) du verbe *epreindre,* presser.
(3) Le texte porte : *laqs.*

Et quoy ? la pourrois-tu comme auparavant prendre
Pour fatale rencontre, et parlant en rondeur
D'esprit, comme je croy, la juger pour grand heur,
Qui plus à ton esprit contentement engendre.

Tel que je m'en sentois, indigne je m'en sens,
Mais de ta foy ma foy, s'accroist avec le tems.
Quel moyen donc ? si c'est par grandeurs, je le quitte :

Si par armes et gloire, au haut cœur nos malheurs
S'opposent : si par vers, tu as des vers meilleurs ;
Ton hault jugement peut sauver seul mon merite,

XVLI

CHAQUE temple en ce jour donne argument fort ample
De joye, refaisant son haut f[aî]te (1) sonner,
Et d'un chant gay son cœur et sa nef resonner,
Où chaque image à nu decouverte on contemple.

En l'eglise je pren[s] de l'eglise l'exemple,
Je veux le dueil, la peur, la peine abandonner,
Et en blancheur soudain telle noirceur tourner,
Si je te puis sans robe adorer dans ton temple.

Le grand jour de demain disposé d'estre beau,
Peut avec un Printemps me tirer du tombeau
Si de vaincre ma mort tu prens soudaine envie ;

(1) Le texte des trois éditions donne ce mot incorrect : *feste.*

Je diray, sans vouloir rien à Dieu comparer,
Que s'il peut revivant nos vies reparer,
Revivant pas toy mesme, à toy je rendray vie

XLVII

En tous maux que peut faire un amoureux orage
Pleuvoir dessus ma teste, il me plaist d'asseurer
Et serener (1) mon front, et sans deuil mesurer
De l'ame l'allegresse à celle du visage.

Ta fille tendrelette, admirable en cet age
Où elle tette encor, vient tes coups endurer
Sur ses petites mains, sans crier, sans pleurer,
Sans frayeur, sans aigrir visage ny courage.

Pour te baiser son col alonger tu luy vois
A chaque coup de bust qu'elle sent sur ses dois,
Quand mauvaise tu fais un jeu de luy mal faire.

De geste tout pareil, quand tu viendras user
De rudesse envers moy, je veux tes mains baiser
Si un baiser meilleur au moins ne te vient plaire.

(1) rendre serein.

CHAPITRES D'AMOUR (1)

I

Je croy lors que nostre ame est du joug asservie
D'une beaute farouche et superbe, et rebelle.
Qu'amour de mille morts tourmente nostre vie.
Je croy celuy-la serf d'une peine eternelle,
Qui serf d'une maistresse inconstante et vollage,
Ne peut ny la lier ny se deslier d'elle.
Je croy qu'amour, fait naistre encores plus grand'rage
Dans l'esprit, qui jaloux d'une beauté conquise,
Fait au milieu du port luy mesmes son naufrage.
Je croy le mal que sent l'une et l'autre ame esprise,
Quand on ne peut trouver l'occasion fuyante,
Qui tant plus est suivie et moins peut estre prise.
Je croy le mal que sent toute ame violente,
Lors que de sa moitié par force se retire
Se repaissant de pleurs, et de songe et d'attente.
Mais je croy mieux encor que c'est plus grand martyre
D'aimer, et de penser l'amitié mutuelle,
Sans que les deux amans osent se l'entredire.

(1) *Les Œuvres et meslanges poëtiques* d'Estienne Jodelle contiennent trois « chapitres d'amour ». Nous avons supprimé la première de ces pièces, trop faible à notre sens pour figurer dans cette nouvelle édition.

Je croy certainement ceste ardeur estre telle,
Que le feu qui sans air se cache sous l'escorce,
Consommant presque l'arbre avant qu'il estincelle :
Ou bien comme la glace, alors que plus s'efforce
L'hiver de retenir le cours d'une riviere,
Fait perdre au fil de l'eau son apport et sa force,
Celuy-là qui gla[ç]ant sa liberté premiere,
Et qui craintif dans soy son desir emprisonne,
Perd avec son espoir sa force coustumière,
Tous ces deux sont en moy : l'amour le feu me donne,
La peur tous mes esprits engourdit de sa glace,
Et sens aux ennemis regner en ma personne.
L'un grave en moi ton nom, l'autre ton nom efface :
L'un me sert d'esperon, l'autre me sert de bride :
L'un me volte dans l'air, et l'autre me terrasse,
L'un me dit que l'amour, ainsi que moy, te guide ;
L'autre me dit que non, et tous deux entretiennent
Bien qu'ils soient ennemis, l'espoir mon homicide.
Par l'un le plus souvent les parolles me viennent
Jusqu'au bord de la langue, et par l'autre, au contraire,
Mon bon heur et ma voi[x] prisonniers se retiennent.
O malheureuse peur, qui seule peux distraire
Le cœur des bas humains des entreprises hautes,
Monstrant que l'homme seul rien de bon ne peut faire.
C'est toy qui vas guidant nos desirs et nos fautes,
Qui poursuivant l'orgueil d'une immortelle guerre,
Et le vouloir ensemble, et le pouvoir nous ostes :
C'est toy qui fais sentir que nous sommes de terre
C'est toy dont le brandon, le fleau et la tenaille,
L'ame des criminels brusle, assomme et enserre.
C'est toy dont le venin court d'entraille en entraille,

Et qui de peur qu'on entre en lumière et mémoire,
Nous sers incessamment d'une horrible muraille.
Mais hélas ! si tu veux rabaisser toute gloire,
Pourquoy est-ce que tant à l'amour tu t'at[t]aches,
Veu que l'humilité des amans t'est notoire ?
Il faut que seulement tes fureurs tu delasches (1)
Sur le vice, et non pas sur la saincte puissance
D'amour, qui n'entra onc au cœur des hommes lasches ?
Amour est vertueux, divine est son essence,
Essence qui se fait de toute essence mere :
Car amour est de tout l'eternelle alliance.
Amour de ce grand Tout se peut dire le pere,
L'Ame, le Grand, l'appuy, l'entretien et la vie,
Qui tout par la Discorde accordante tempere.
Amour tous ses effects diversement allie.
Amour est le plaisir de ses causes secondes,
Soit que l'on aime bien, soit qu'on aime en folie.
Amour darde ses traicts jusqu'au plus creu[x] des ondes,
Il balance son vol dessus le vol des nuës,
Et se fait mesme craindre aux abysmes profondes.
Si donc mes volontez ne sont de nul cogneuës,
Si les affections que maintenant j'embrasse,
Me sont plus tost pour bien que pour un mal venues,
Que fera celuy-la qui prendra ceste audace
De m'accuser d'aimer, et pourquoy la peur mesme
Me renversera elle au milieu de la place ?
Arriere, arriere, peur, furie maigre et blesme
Destourne-toy de moy, laisse-moy l'amour suivre,
Puis qu'amour, mon objet, est de tous bien l'extreme.

(1) du verbe *delascher*, lacher.

Je veux aimer ma Dame, en elle je veux vivre,
Et luy ouvre mon cœur avecques ma parole :
Tel amour ne peut-il de crime estre delivre? (1)
Je veux que ceste voix jusques vers elle vole,
La peur s'en est fuye, et si veux qu'elle sente
Qu'un amour vertueux folastrement m'affole.
Et si quelque hargneux, après s'en mescontente,
Disant, que si l'amour estoit honneste et bonne,
Que la peur si long temps ne m'eus esté presente,
Il fault que seulement responce je luy donne,
Qu'on voit le plus souvent telle langue et envuie
En chemin vertueux destourner la personne.
Et toy, Dame, je croy paravant asservie
A la peur, comme moy, suy telle hardiesse,
Comme tu peux long temps ma peur avoir suivie.
Car je croy qu'en aimant une telle maistresse,
Faudra qu'envuie cede à ses vertus tres sainctes,
Comme a faict à l'amour la peur enchanteresse.
Et lors qu'en nous seront ces flammes bien empreintes,
Nous nous rirons d'eux qui en diverse mine
Portent leurs passions sur leurs visages peintes :
Et sur le havre assis aux flots de la marine,
Nous verrons le reffus, le tort, la jalouzie,
L'attente, les regrets dedaigneux de leur vie,
Bayer après le bien de ceste amour divine.

(1) pour *delivré.*

II

QUAND en espoir et peur par les vers que je chante,
Par ma parole encore envers toy plus hardie,
Et par l'âme en toy seule et vivante et mourante,
Par tous tesmoins de l'ame, ardente et engourdie,
A qui l'espoir douteux sert de flamme et de glace,
Et par service autant long et cher que ma vie,
J'auray monstré l'amour qui, peint dessus la face,
Si grave au cœur, s'epand dans les os, dans les veines,
Et repos et raison hors de mes esprits chasse :
Si alors toy, peut estre, impiteuse à mes peines,
(Ce que le ciel ne vueille) accusois de folie
Et d'audace mes feu[x] et mes attentes vaines :
Si sans avoir egard que l'amour souvent lie,
Brusle et navre les cœurs, sans que le nœu, la flame,
Et la sagette puisse estre de nous fuyre,
Et sans egard encor qu'en aveuglant nostre ame,
Ainsi qu'aveugle il est, selon qu'il luy peut plaire,
Non selon qu'il nous plaist, il nouë, ard et entame,
Sans egard qu'un desir, encor qu'il fust contraire
Aux loix, à la raison et loix, et raison force,
S'il est tel qu'on ne peut qu'en mourant s'en distraire,
Tu voulois nonobstant, te moquant de la force
Dont tu pourrois un jour à ton dam faire preuve,
Te rire du doux mal qui de ma mort m'amorce :
Si tu trouvois mauvais que sans que rien n'emeuve,
Fors qu'un desir estrange à rechercher la grace,
A rechercher cet œil qu'on mon grand mal je treuve,

Je ne puisse pourtant ni l'ame jamais lasse,
Ni l'œil de mon esprit, ni ma voix, ni ma plume
Detourner de l'objet, qui tout seul par eux passe :
Si tu trouvois mauvais que contre la coustume,
Homicide d'amour, et aux beautez cruelle,
Après estre ja pris un nouveau feu m'allume :
Et qu'estant ja lié par liaison nouvelle,
Bien qu'amoureuse, et vraye, et loyale, et contente,
Non sans danger, peut estre, a tel bien je t'appelle,
Il ne faut point qu'excuse a tes yeux je presente,
Ou deffense : ta grace et tes beautez regarde,
Cela seul m'est excuse et deffense presente.
Car si te contemplant a cela tu prens garde,
Que la beauté se fait de nos raisons maistresse,
Comment las ! penses tu que la mienne se garde ?
Peu que soit ce bel or de l'une et l'autre tresse,
Soit ce teint blanc-vermeil qui fait honte à l'aurore,
Soit ce front qui te monstre en majeste deesse :
Soit ces sourcils, deux arcs du Dieu que plus j'honore,
Dont il tue les traits pris dedans l'œil folastre,
Ains plus tost les rayons des soleils que j'adore :
Soit la bouche rosine, ou soit le col d'albastre,
Soit la taille, le port, où ces beautez encloses,
Qu'en moy je voy sans voir, et ravi j'idolatre :
Soit la langue déserte, et dessus toutes choses
Cet esprit vif, gaillard, admirable, et celeste,
Digne du vaisseau riche, où ses graces sont closes :
Soit, brief, ce qui de toy peut estre manifeste,
Soit ce que plus je pense, imagine, et desire,
De qui l'heur incroyable est tesmoigné du reste,
Tout cela tel en toy vrayement se peut dire;

Qu'ainsi que mon amour tout autre amour efface,
Nulle beauté ne peut devant ta beauté luire :
Si doncques ta beauté qui toutes beautez passe,
Peut dessus les raisons prendre tant de jouissance,
Et mon amour sur moy tant de force et d'audace,
Comment penserois-tu qu'à telle violence
De ces deux, qui n'a point au monde de pareille,
Ma raison, ny la loy face la resistance ?
Que doncques de ces deux la forçante merveille
Te force comme moy, pour un grand bien extreme
De donner a mes vers et l'excuse et l'oreille.
Amour qui est de tout le seul ouvrier suprême,
A d'eternelles loix les choses perdurables (1)
Estreintes, s'exemptant de toutes loix soy-mesme :
Mais les choses qui sont mortelles et muables
Amour les affranchist des loix de la constance :
Constance seroit elle en subjets variables ?
Le desir, qui dans nous incessamment elance
Nos raisons, pour courir vers toute chose belle,
De l'ame des humains ne fait jamais absence :
Aussi le desir est la tierce part d'icelle,
Qui dedans elle ouvrant d'action continue,
Sans cesse nous epr[e]nd d'affection nouvelle.
Car nostre desir meurt en la chose obtenue,
Lors qu'il se soulle, et noye, en jouissance pleine :
Et où le desir meurt amour ne continue.
Au moins si le danger, la peur, l'heure loingtaine,
L'espoir secret ne donne au desir nourriture,
Le desir a l'amour, et a la foy certaine.

(1) *perdurable*, qui doit toujours durer.

Tant qu'en cela, qui n'est que demi-nostre, dure
L'amour par le desir, qui d'autant renouvelle
La force, que luy fait l'empeschement d'injure.
Ainsi doncques l'amour se fait perpetuelle,
Qui est penible et libre, et non pl[e]ine et contrainte :
Car tousjours nouveauté se fait compaigne d'elle.
Mais aux amours bridez lors que l'on sent esteinte
Avec le temps la soif, cela qu'on y peut prendre
N'est pas plaisir, mais bien acquit de l'ame estreinte.
Outre l'amour qui vient doucement nous esprendre,
Lans tels liens de fer, n'a point maint et maint trouble,
Par qui les feux d'Hymen se reduisent en cendre :
Comme est le dur souci, qui de jour en jour double
Debats, controublemens, hargnes (1), et jalousies,
Dont telle amour contraint se regesne et retrouble :
Puis les deux ames sont d'humeurs divers saisies
Souvent : car l'Androgyne est tousjours separée,
Et de nous nos moitiez sont peu souvent choisies.
La moitie quelquesfois autre part egarée
De son autre moitie sans y penser se treuve,
Et lors l'une est de l'autre ardemment desirée.
Que donc est malheureuse, ainsi comme je preuve,
L'humaine loy par l'homme aveuglement forgée,
Qui de soy adversaire et bourrelle, s'espreuve :
Voulant non seulement rendre l'ame rangée,
A un seul joug, souvent sans desir ne sans flame,
Ains dedans mesme fosse a tout jamais plongée,
Cruelle nous armant contre chacune Dame,
Des esprits, Nouveauté, Beauté, Grace, Plaisance,

(1) du verbe *hargner*, quereller, gronder.

Et dans l'ame tuant ce qui plus nourrit l'ame :
Voulant forcer des cieux toute gaye influance,
Et de tous yeux plus beaux la force plus celeste,
Et de ce Dieu puissant sur les Dieux la puissance :
Forçant nature a qui le temps rend tout moleste,
Si la diversité tousjours ne la soulage,
Mesme un grand bien qui soit seul et long, se deteste :
Forçant mesme le temps dont le change volage
Force tout à changer et voulant (ô sotie !) (1)
Commander par nos loix aux fortes loix de l'âge :
Rendant vaine du tout la faveur departie
Des Dieux, des cieux, de l'art, de nature, et fortune,
Et des sens plus aigus la puissance amortie :
Imaginant à tort que chacun pour chacune
A esté fait de Dieu, bien qu'on voye le nombre
Confus, et la mesure en rien n'estre toute une :
Donnant l'espouventail d'un beau mot, et d'un ombre
De reigle et de police, à fin que la personne
Prenne pour amour haine, et pour jour la nuict sombre.
Car tel est tout esprit qui si fort s'emprisonne,
Que sans aimer il sert chassant tout gay service,
Et voyant n'ose voir tout bien qui l'eguillonne :
Tachant que l'impossible ainsi se convertisse
En possible, et que l'homme en qui sans fin domine
Tout divers mouvement, sans mouvoir s'elourdisse :
Ordonnant qu'un chacun en cela s'imagine
Trouver sa moitié vraye, et juste et sortissable,
Bien que rien de pareil le sort ne luy assine : (2)
Mais qui plus est, voulant à l'amour indomtable,

(1) Sottise. Vieux mot.
(2) pour *assigne*.

Et seul domteur de tout, donner loix et enfraindre
Sa loy, qu'il rend tousjours dessus toutes loix stable :
Qui est, comme j'ay dit, qu'Amour ne peut s'estraindre
D'aucune loy, mais bien son vol leger l'eslongne (1)
De nous, tout aussi tost qu'il s'est senti contraindre.
Non pas que ce qui fait à nature vergongne,
Ne le doive aussi faire à l'Amour : car nature
Par l'Amour, et l'Amour par nature besongne.
Tant que tout ce qui est de nature l'injure,
Ainsi que tout inceste et toute flame enorme,
Amour doit l'exempter de sa liberté pure.
Mais quand on veut gesner la nature par forme
Et coustume, l'Amour doit tout rompre, et deffendre
Nature, et sa franchise à nature conforme.
C'est là la vraye loy, eternelle, et qui rendre
Peut seule entre les loix l'homme mortel capable
De la garder, sans elle et sans soy-mesme offendre. (2)
Car toute loy n'estant de nul homme observable
En tout, et en tout temps, où se fait force en toute,
Et ceste naturelle en tout se rend gardable :
Or toute loy se fonde, ainsi que nul ne doute,
Sur raison, ceste-ci naturelle, eternelle,
Et faite d'un tel Dieu, la raison ne deboute.
Mesme toute raison est juste, vraye, et telle
Qu'elle doit dessous soy toutes raisons abbattre,
Quand elle suit la loy plus haute et naturelle,
On ne peut doncques plus encontre moy debatre,
Qu'en ce fait ci les loix et la raison je fausse,
Car Amour pour ces deux me fait deuëment combatre.

(1) *eslongne*, du verbe *eslongner*, éloigner.
(2) Offenser.

Arriere donc la loy qui est vulgaire et fausse,
Pour le peuple grossier lourdement inventée,
L'autre raison et loy sur toute autre se hausse.
L'ayant donc avec moy, pour cela rejettée
Ne peut estre ma voix, que la raison je blesse,
Et la loy, si ma voix est par ces deux portée :
Voire bien mieux encor que quand je prins adresse,
Pour brider mes amours, voulant la loy vulgaire
Par vulgaires raisons rendre l'amour maistresse,
Promettant faussement ce qui ne se peut faire,
Qui monstre la loy fausse et la raison peu vraye,
Puis qu'elle trouve Amour et Nature contraire.
Tant s'en faut que besoin doncques envers toy j'aye,
De m'excuser, ou bien qu'au lieu de moy ta grace
Et ta beaute forçante à m'excuser s'essaye,
Qu'il ne faut point d'excuse en ce que je pourchasse,
Ayant pour moy la loy des loix victorieuse,
Prise de deïté, qui tout autre surpasse.
Comme celle d'Amour et de Nature heureuse,
Mere et guide de tout : car toute chose cede
A la loy de ces deux, durable et amoureuse.
Et dont l'eternité toutesfois ne procede
Que de leur changement : car par le divers change
Ces deux ont de leur fin trouvé le seul remede.
Au lieu donc de donner à mon feu qui, estrange,
Semble du premier coup, une excuse inutile,
Vien[s] donner ta raison à la loy qui me range :
A ma mort une vie, à ta flamme gentile
Le plaisir, au plaisir, longue perseverance,
Tant qu'un desir faussant ailleurs nostre constance,
Sans fin maugré l'encombre avec nos ans se file.

CHANSONS

I

POUR LE SEIGNEUR DE BRUNEL (1)

L'ESPRIT auquel les Dieux et la Nature
L'astre benin, la sage nourriture,
L'art et l'experience
Ont fait tant d'heur, que son desir suprême
Recherche en tout la perfection mesme,
De qui tient son essence :

Bien qu'en son choix tantost il se propose
Pour objet l'une, et tantost l'autre chose,
Variable en son change,
(Comme de tout le cours est variable)
Il est pourtant en son but immuable,
Et jamais ne s'y change.

C'est son seul but que d'aimer et de suivre
L'objet parfait, et en luy tousjours vivre,
Tant que parfait il dure :
Mais quand l'objet se change avecques l'age,
De changer lors ce n'est de luy l'outrage,
Mais c'est du temps l'injure.

(1) Dans les éditions de 1574, de 1583 et de 1597, cette chanson se trouve placée entre les 2e et 3e Chapitres d'amour. « Simon Brunel, écrit du Verdier dans sa *Bibliothèque Françoise* (éd. citée, III p. 472) a traduit du Latin, *Defense pour le Roi très-Chrestien Francois I du nom, à l'encontre des injures et detractions de Jacques Omphalius ;* imprimé à Paris, in-4° pour Robert Estienne, 1546. »

Je ne veux point prendre tant d'arrogance,
Que de vouloir que parfait on me pense :
Mais il faut que je die,
Que rien ne peut, fors la chose parfaite,
Ny me ravir, ny rendre au joug sujette
Ma raison et ma vie.

Celui qui sçait l'architecture antique,
Corinthienne, Ionique, Dorique,
Aussi tost qu'il decœuvre
Quelque Palais où l'ordre et où la grace
Est offencée, aussi tost il se lasse
Du regard d'un tel œuvre :

Et quand le temps ravisseur qui devore
Tout œuvre beau, nous laisse voir encore
Dedans quelque ruine
La beauté grande, et l'art d'un edifice,
Qui par les traits de quelque frontispice
Tout entier se devine :

On juge bien pour lors que chose telle
Durant son temps fut parfaitement belle :
Mais quant à la demeure
Nul en ce lieu ne peut choisir son aise,
Et n'y a nul à qui tout ce lieu plaise,
Si ce n'est pour une heure.

Celuy qui sçait l'architecture vraye
De cest amour, que ma loy veut que j'aye,
Du defaut se retire :

Et quand il voit des choses les mieux nées
Par tant de temps de graces ruinées,
Sans aimer il admire.

Il sçait fort bien recognoistre une Dame,
Soit quant au corps, soit mesme quant à l'âme,
Quelle les Dieux l'ont faite :
Je sçay encor les fautes mieux cognoistre,
J'en ay l'Idee et scay ce qu'il faut estre
Avant qu'estre parfaite.

Vivant tousjours en la constance vraye
De n'aimer rien, que paravant je n'aye
Des perfections preuve,
Je sçay choisir, ou bien rejetter celle,
Qui est parfaite, ou vulgairement belle,
Sans que pris je me treuve.

Ayant choisi moy-mesme me viens rendre,
Et en prenant moy-mesme me sens prendre
Si fort, que l'ame mienne,
Ayant trouvé le bien qu'elle desire,
Ayant atteint le but où elle tire
Le fait serve à la sienne.

Tout autant vit l'affection extreme
Dans moy, que vit la perfection mesme
Mais avec la ruine
Tant des beautez , qui tout le corps decorent.
Que des beautez, qui tout l'esprit honorent,
L'affection decline

Je ne fay plus que remarquer les traces,
Où j'avoy veu paravant tant de graces,
Et louant tout l'ouvrage,
Je suis marri que nostre grand'ouvriere
Ne fait durer la beauté journaliere
Contre l'effort de l'age.

J'accuse encor la celeste ordonnance,
D'avoir comblé d'une telle abondance
Et ce corps, et ceste ame,
Pour tout soudain ses biens faits en retraire
Et leur laisser seulement au contraire
Le regret et le blasme.

Lors en gardant ma constance premiere,
Je sors de là pour jetter ma lumiere
Sur quelque autre excellence :
Car de vouloir tant seulement pour une
Garder en moy la constance commune,
Ce seroit inconstance.

Lors que premier de moy tu fus choisie,
Tu enflambais le ciel de jalousie,
Tant tu estois parfaite :
Alors tu fus digne objet de mon ame,
Puis que le ciel ne veut qu'elle s'enflame
D'une chose imparfaite.

Mais maintenant que l'on voit inconstante
Ceste beauté et, qu'on voit permanente
Dans moy la brave chasse,

Dont y poursui[s] tousjours un bien supreme,
Charge avec moy en accusant toy mesme,
Le cœur comme la face.

Tel sans raison le plus souvent accuse,
Qi a beaucoup plus de besoin d'excuse :
M'accusant de la sorte
Tu dois penser puis que mon ardeur vive
S'etend, qu'il faut que mon mal qui arrive
De toy, non de moy sorte.

S'il sort de toy, tu es seule coulpable,
Et moy je reste encore plus louable
D'avoir telle constance,
Que mon amour qui fut vers toy si grande,
Sur l'autre amour, qui sans fin me commande,
N'a point eu de puissance.

Toy donc au lieu de souffrir quelque peine,
Soit du regret de ceste beaute vaine,
Soit de moy qui se change
Rejouy-toi d'avoir esté servie
D'amy parfait, puis que toute sa vie
Au seul parfait se range.

En t'enrolant au nombre des parfaites,
Moque-toy lors de tes beautez defaites
Ainsi que de fumées :
Et croy que Dieu toutes beautez volages
Eust fait durer, s'il vouloit qu'en tous ages
Nous nous eussions aimées.

Car quoy qu'on die, il faut que l'on confesse,
Que quand on met l'amour en sa maistresse,
La beauté le fait faire :
Si la beaute de son sujet s'estrange,
Il faut qu'amour avec l'objet se change,
C'est chose necessaire.

Et quand quelqu'un de sa maistresse agée,
Ne veult en soy voir la flamme changée
Jusqu'à la sepulture,
Il n'en faut pas une constance faire :
C'est s'obstiner, et se rendre contraire
Aux lois de la Nature,

Et si tu dis que je t'aimois à l'heure
Pour le seul corps, et que l'amour meilleure
Ne se voit si legere,
Je le veux bien : Mais s'il faut que je t'aime
D'esprit, encor je t'aimeray de mesme
Que j'aimeroy ma mere.

Mesme encor (qui est-ce qui l'ignore ?)
Leur age vieil, qui les femmes dedore
Tout ainsi qu'une image,
Leur oste aussi de l'esprit l'allegresse :
Appelle donc l'amour vers la vieillesse,
Aveuglement, et rage.

Si tu me dis que tout ce discours monstre,
Que je fay cas de la seule rencontre
Sans en aimer pas une,

Vin que jamais on ne vit en ce monde
Rien de parfait, et veu que là je fonde
Ceste amour non commune ;

J'enten[s] d'autant que l'homme on peut cognoistre,
Jenten[s] d'autant que parfaite peut estre
Nostre essence mortelle,
Autant qu'estoit parfaite en tout la tienne,
Et autant qu'est parfaite encor la mienne,
Aimant d'une amour telle.

II

L'aspre et l'estrange flame
Qu'amour me fait sentir,
De tout cela s'enflamme,
Qui devroit l'amortir.

Ma trop longue souffrance,
Ma trop vaine esperance
Font que ma raison s'arme
Encontre ma poison :
Mais mon feu charmé charme
L'effort de ma raison,
L'aspre...

Mon esprit se propose
Sans cesse toute chose,
Que moindre puisse faire
L'injuste affection :
Mais par l'objet contraire
Croit l'apprehension.
L'aspre...

Tel qu'il est j'imagine
L'amour qui me domine,
Et si ne puis pas estre
Aveugle en ses effects :
Mais cet aveugle maistre
M'aveugle en tous mes faits,
L'aspre...

Discourant la naissance
D'amour, et sa puissance,
Bien que je ne l'approuve
Ny Dieu, ny fils des cieux,
Dessus moy je le trouve,
Plus fort que nul des Dieux.
L'aspre...

Comme sa geniture
Je congnoy sa posture :
Nostre esprit seul l'engendre,
Seul le paist nostre cœur,
Qui seul force fait prendre
A son propre vaincueur.
L'aspre...

Mes vrais discours le peignent
Autre que ne le feignent
Les vers, ou la peinture,
Ou les discours des Dieux :
Mais les maux j'en endure,
Qui se feignent par eux.
L'aspre...

Il n'est enfant volage :
Car dedans mon courage
Il s'obstine sans cesse :
Aux [ai]sles et au vol
Ne convient sa paresse,
Ny l'enfance à son dol.
L'aspre...

S'il estoit Dieu, la bande
Des Dieux qui nous commande,
Ne lairrait (1) ses outrages
Si long temps triomphans
Sur les esprits plus sages,
Qui sont leurs vrais enfans.
L'aspre...

Ou bien s'il estoit mesme
Des Dieux le Dieu suprême,
Qui tout ce monde accorde,
Qui rompit le Chaos,
Il romproit ma discorde
L'eschangeant en repos.
L'aspre...

Mesmes aux Dieux la malice,
La rage et l'injustice.
Et cet ardeur de faire
Outrage aux innocens,
Ne peut plaire, mais plaire
A luy seul je les sens.

(1) Pour : *ne laisseroit.*

III

POUR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD QUI COMMENCE :

Quand j'estois libre... (1)

SANS estre esclave et, sans toutes fois estre
Seul de mon bien, seul de mon cœur le maistre,
Je me plais à servir :
Car celle là que j'aime, et sers, et prise,
Plus que tout bien, plus que toute franchise,
Me peut a soy ravir.

(1) Cette chanson, l'une des plus agréables de Ronsard, se trouve au second livre des *Amours*. La voici telle qu'on la trouve dans l'édition collective de ce poète, donnée à Paris par G. Buon en 1560 :

Quand j'estois libre, ains que l'amour cruelle
Ne fut éprise encore en ma mouelle,
Je vivois bien heureux ;
Comme à l'envy, les plus accortes filles
Se travailloient, par leurs flames gentilles,
De me rendre amoureux !

Mais tout ainsi qu'un beau poulain farouche
Qui n'a masché le frein dedans la bouche,
Va seulet écarté,
N'ayant soucy sinon d'un pied superbe
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,
Vivant en liberté ;

Ores il court le long d'un beau rivage,
Ores il erre en quelque bois sauvage
Ou sur quelque mont haut ;
De toutes parts les poutres hennissantes
Lui font l'amour, pour néant blandissantes,
A luy, qui ne s'en chaut ;

La liberte si chere se doit rendre,
Que pour tout or ne se doit jamais vendre :
        Mais la mienne je vens,
D'un plus cher pris, qui n'est toute richesse :
Car ta beauté, qui mesme en est maistresse,
        Est le pri[x] que j'attens.

C'est peu de cas qu'un tant aisé service,
Pour meriter par ta faveur propice,
        De ta beauté le pris :
Ce pri[x] si grand ne peut pas estre mesme
Pri[x] de service, ains c'est un don extreme
        Qu'un service auroit pris.

Sous un tel joug, j'accours de franc courage,
Ma liberté se trouve en mon servage :
        Et quand mon cœur voudroit
Sans tel lien vivre en la servitude
De l'amour faux, un joug cent fois plus rude
        Endurer lui faudroit.

Ainsi, j'allois desdaignant les pucelles
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
        Sans respondre à leur vueil,
Lors je vivois amoureux de moy-mesme,
Content et gay, sans porter couleur blesme,
        Ny les larmes à l'œil.

J'avois escrite au plus haut de la face,
Avec l'honneur, une agreable audace
        Pleine d'un franc desir :
Avec le pied marchoit ma fantaisie.
Où je voulois, sans peur ne jalousie,
        Seigneur de mon desir.

L'ardeur, le soin, la pipeuse esperance,
Les chers presens, l'aigreur, la repentance,
Et la honte, et la peur,
Le martel aspre, et le volage change.
Le vain plaisir : c'est le joug ou nous range
Tout tel amour trompeur.

Tousjours l'amour dans nostre ame s'enflame,
Car le desir (tierce part de nostre ame)
Est pere des amours :
Mais celuy-là sage et heureux me semble,
Qui en lieu seur tant son desir rassemble,
Sans l'écarter tousjours.

Celuy, je croy, qui est né pour poursuivre
Plusieurs amours, semblable n'a pu vivre
Aux farouches poulains,
En dédaignant les beautez et caresses,
Veu que nos cœurs sont mesme en nos jeunesses
De tel desir tous pleins.

Moy maintenant (combien que passe j'aye
Des premiers ans la saison la plus gaye)
En mes ans les plus forts
Non au poulain semblable je veux estre,
Mais au cheval, qui brave sert son maistre,
Et se plaist en son mords :

Ayant henni de joye après sa bride,
Cognoist la main qui adroite le guide :
Le peuple à l'environ

L'orgueil premier de son marcher admire,
Et plus encor quand on le volte et vire
Au gré de l'esperon :

Laissant ce peuple en un moment derriere,
Comme un vent vole au bout de sa carriere.
Les courbetes, les bonds,
La bouche fresche, et l'haleine à toute heure
Vont témoignant qu'en œuvre encor meilleure
Il est bon sur les bons

Doulx au monter, et plus doulx à l'estable,
Au maniment et craintif et traitable,
Aux combats furieux,
Sans cesse il semble aspirer aux victoires,
Presque jugeant que du maistre les gloires
Le rendront glorieux.

Je ne suis pas presumptueux, de sorte,
Que tout ceci, je vueille qu'on rapporte,
D'un tel cheval, à moy :
Mais je diray que l'Amour qui commande
A mon esprit, autant comme il demande
Le sent prompt à sa loy.

Tel frein luy plaist, tel esperon l'excite,
Il s'orgueillit sous l'Amour, du merite
De son gentil vouloir.
Pourtant l'amour, sa charge il ne dédaigne,
Ains volontaire en sa sueur se baigne,
S'en faisant plus valoir.

Il brave, il vole, et dans moy bondit d'aise,
De ce qu'amour a fait qu'il te complaise,
Toy qui es son seul but.
Bien qu'il soit doux, l'amour à la victoire
Va l'animant, compagnon de sa gloire
Come autheur il en fut.

Si beau sujet luy double son courage,
Le cœur doublé luy fait dans le visage
Plus d'audace porter.
La raison marche avecques son attente
D'un mesme pas, puis qu'il croit que contente
Tu veux le contenter.

Alors du tout sur luy tes deux beaux astres
Luiront sans cesse, écartans tous desastres :
Et perdre il se viendra
(O perte heureuse !) en tes lis, en tes roses :
Car pour tousjours l'heur de si rares choses
Plus captif le rendra.

J'ay fait assez à ma franchise apprendre
Par meur discours que c'est d'ainsi se rendre
Aux beaux rets que je voy :
Mais j'aime mieux estre encor ton esclave,
Que de ce monde avoir le Roy plus brave
Esclave dessous moy.

Or adieu donc tout faulx Amour, qui menes
Aux ceps, aux fers, aux gesnes, aux cadenes (1)
Trop impiteux vaincueur :

(1) *Cadene,* chaîne à laquelle étaient attachés les galériens.

Mon ame n'est forcere ou prisonniere.
Ma Dame n'est corsaire ni geoliere,
Mais garde de mon cœur.

Elle voudra, je croy, sur mon chef mettre
Le Myrte heureux, qu'amour me veut promettre,
Non le pié rude et fier.
Peut estre encor elle qui éguillonne
Dans moy l'honneur, et l'audace me donne,
Y mettra le laurier.

Si donc pour toy je méprise et abhorre
Toute autre amour, qu'en moy je puis enclorre :
Si j'ay les yeux tousjours
Sur ton pourtrait, que mieux que dans une onde
Je voy dans moy, fay que ton cœur réponde
Du tout à mes amours.

Fay qu'en mon sort je ne rende vangée
Toute autre amour, par moy tant estrangée,
Comme Narcisse fit :
Mais qu'à Pelée on me nomme sans cesse
Semblable en heur, dont Thétis la Deesse
Ne dédaigna le lit.

Aux nopces soit present et favorable
Chacun des Dieux : mais de si saincte table
La Discorde soit loin.
Comme Thetis, ton ventre après fertile
Dês l'an premier porte un petit Achile,
Ton plaisir et ton soin.

IV (1)

Ma passion, qui a peur,
Qu'on la juge feinte
Veut se couvrir dans le cœur,
Sans s'ouvrir par plainte.

Si mes vrais maux vous sçavez,
Vous qui causez les avez
Vray Amour, vraye Venus.
De ma foy constante,
Rendez les travaux cognus
Sans que je les chante.
Ma passion...

Ouvrez à l'œil, et au cœur,
Qui du mien s'est fait vainqueur,
Ma plainte, qui vaudra mieux
Par vous bien ouverte,
Que par moy mesme à tous yeux
En vain découverte.
Ma passion...

L'esprit haut inspirez en
De celle pour qui je sen

(1) Dans les éditions de Jodelle cette chanson est divisée en trois branles. On ne trouvera ici que le premier, notre cadre ne nous permettant pas d'insérer les deux autres.

Mon esprit serf de vos loix,
Qui pour recompense
Requiert que vous faciez sans voix
Penser ce qu'il pense
Ma passion...

Puis pour faire à tous chercher
Le mal, qui se veut cacher
De tous bons jeux attisez
De l'amour plus vraye,
Chaque beau trait éguisez
Pour sonder ma playe.
Ma passion...

Cet œil tout divin s'il veut
Et l'œil des autres s'il peult
Verront ce mal qui se taist,
Non pas pour se faire
Plus grand : mais souvent on est
Plus creu pour se taire.
Ma passion...

Mon amour n'est pas tant haut,
Tant subtil, estrange, et chaud
Que pourtraire il ne se peust :
Mais pour bien se peindre,
Il n'est pas tel qu'on le creust
S'estre peint sans feindre.
Ma passion...

Il fault en ces hauts discours
De tous nos chanteurs d'amours,

Et aux amours qui naïfs
Par nous se pratiquent,
Chercher les traits vrais et vifs :
Sont ceux qui me piquent.
Ma passion...

Or suppleans en cela
Ma voi[x] ailleurs tournez la,
Vous deux qui dans moy l'émoy
Attachez de sorte
Qu'il faut qu'il se tienne en moy
Renclos sans qu'il sorte.
Ma passion...

Aidez nous avec ces deux,
Vous les trois compagnes d'eux,
Graces, qui m'avez appris
Si bien vos cadences
Qu'oster je vous puis le pris
De vos propres dances.
Ma passion...

Vous donc qui si bien parlez,
Sonnez, ballez, carollez (1),
Entendez chanter, parler,
Dancer sur les peines
Des amours perdus dans l'air,
Par leurs chansons vaines.
Ma passion...

(1) De *carolle*, danse.

Des forts amours les mieux faits
Vous cognoissez les effects,
Car l'amour seul vous hantez :
Jugez donc, de grâce,
Si par tant d'amours chantez
Mon amour s'efface.
Ma passion...

Dançans en rond avec moy,
D'une gaye et docte loy
Arondir vous me verrez
Par mainte maniere
De branles que vous orrez (1)
Ma Carolle entiere.
Ma passion...

Qu'en ces gais branles nouveau[x]
Les Jeu[x], les Cupidineau[x],
Et les Ris viennent aussi,
Non pas pour y estre.
Folastres, mais pour ici
Leurs vrais faits cognoistre.
Ma passion...

Tous les chants des amans sont
Pleins d'un mal que point ils n'ont,
Pleins de tourmens, et de pleurs,
De glaces, et flames :
Mais feintes sont leurs douleurs,
Ainsi que leurs ames.
Ma passion...

(1) Il faut lire : *que vous ouyrez*.

Si ces amans enduroyent
Tant de maux, et s'ils pleuroyent
Vrayment du cœur et de l'œil,
    Non par plainte fole,
On leur verrait plus de dueil,
    Et moins de parole.
      Ma passion...

S'ils pouvoyent de peur geler,
Ou bien de desir bruler,
L'un engourdissant seroit
    La voix lente et morte :
L'autre étoufant boucheroit
    Aux pensers la porte.
      Ma passion...

Mais au rebours leurs propos
Sont enflez de tous gros mots,
Que l'on voit plustost sortir
    Pour monstre et bravade,
Que non pas vrayment sentir
    Leur ame malade.
      Ma passion...

Je ne di[s] pas que d'entre eux,
Mille beaux traits amoureux
Ne puissent souvent couler.
    Mais c'est aventure :
Car des blessures parler
    On peut sans blessure.
      Ma passion...

Aussi leurs Dames ornant,
Tous mesmes ornement donnant,
Tachant faire un tableau faux
Des beautez et graces,
Comme des pleurs, et des maux,
Des feux et des glaces.
Ma passion...

Tous en leurs pareils sujets,
Prenans semblables objets,
Usans de mesmes couleurs,
Dorent, albastrinent.
Ornent de perles et fleurs,
Teignent, coralinent.
Ma passion...

De mesme les emmiellans,
De mesme les enfiellans,
Leurs bourrelles ils en font,
Basilics, tygresses,
Mots qui doux et facheux sont
Aux vrayes maistresses.
Ma passion...

Combien que la femme soit
Piquée, s'elle se voit
De tels mots injurier,
S'on la dit cruelle
Elle s'en fait plus prier,
Et s'en plaist dans elle.
Ma passion...

Si l'amour simple estoit d'eux
Bien cogneu, ces mots hideux
Ils fuiroyent, desquels l'horreur
    Nuit beaucoup, et monstre
Que des plumes, non du cœur,
    Le mal se rencontre.
      Ma passion...

Les noms d'elles inventez.
Les traits sans fin rempruntez,
Ces mots, Deesse, moitié :
Brief, ceste amour fole
    N'est qu'un autel dedié
    A l'ombreux idole.
      Ma passion...

La cruelle ayant pouvoir
De faire leurs yeux pl[e]uvoir,
Quand vivante elle feroit
    Pour leur pluye toute
De leurs yeux ne tireroit,
    Peut estre, une goute.
      Ma passion...

Telle peut les uns bruler
Gesner, meurtrir, bourreler,
Qui n'auroit rien de leur sang,
    Fust pour sa querelle,
Ny mesme d'un cœur bien franc
    La moindre estincelle.
      Ma passion...

Tous leurs souspirs et sanglots,
Plus grands que les vens renclos
Q'Ulysse avoit en sa nef,
Sont veus de leurs dames
De beaux vents sortis du chef,
Non du creux des ames.
Ma passion...

Ces dames pour qui souffrir
Ils sont forcez, et offrir
Leur vie et leur sang, n'auroyent
Souvent de leurs bourses
Ce, dont (peut estre), ils pourroyent
Les voir moins rebourses.
Ma passion...

Or si leurs dames ainsi
De leurs dons n'avoyent souci,
Il les faudroit ravir mieux
Que d'une furie,
Qui toute une, presque en eux
Paroist singerie.
Ma passion...

Vous donc qui les tours avez
De ce mien branle achevez.
Jugez qu'ils se monstrent pleins
D'ardeurs furieuses
Pour neant, sans estre attaints
D'ardeurs amoureuses.

V

CHANSON DIVISÉE EN TROIS AIRS ET CHACUN AIR EN SIX STANCES

AIR PREMIER

Maistresse que sans fin je doüe (1)
De tout mon cœur, que je te voüe
D'un vœu qui est et stable et saint :
N'atten[s] point que ma chanson suive
Quelque amant, qui sa flame écrive
Trop disertement, plus atteint
D'une ardeur que sa chanson vive,
Que de toute autre ardeur qu'il feint.

Car outre encor qu'à la feintise
Ne fut oncq ma nature aprise :
L'ardente et vraye affection
Etreignant sans fin mon service
A ta faveur, qui m'est propice
Sort de plus saincte intention
Que tout amour naissant de vice,
Et s'apâtant de fiction.

Tels amans d'estranges louanges,
De peines, et plaintes estranges,
Font retenir presque tous lieux :
En tachant de rendre immortelles

(1) *doüe* du verbe douer, recevoir des dons. On comprend le sens que le poète attache ici à ce mot.

Leurs Dames, qu'ils peignent tant belles,
Que toutes Deesses des Cieux
Devroyent quiter, ce semble, à elles,
Ce que Nature a fait de mieux.

Comme aussi, par tout où ils feignent
L'horrible mal dont ils se pleignent,
L'amour ils déguisent, l'armans :
Et tout de mesme armans leurs Dames,
De mortelles fleches, et flames,
Qui entamans, qui consumans,
Voire et empoisonnans les ames,
Retuent sans fin ces amans.

Ainsi ce grand Dieu, qui suprême
Fait faire joug aux grands dieux mesme,
Par son arc divin surmontez,
Ne se voit pas seulement faire
Boute-feu, meurtrier ordinaire,
Traistre, et bourreau des cœurs dontez :
Mais leur Dame se voit pourtraire,
Vraye Furie en cruautez.

Lors qu'ils l'admirent et l'adorent,
Aveuglez, ils la deshonorent
Indignement de ce nom là.
Car sans que bailler il luy faille,
Serpent, brandon, foüet, et tenaille,
Les gesnes, les chaisnes, qu'elle a,
Et tous faits cruels qu'on luy baille
Sont plus encor que n'est cela.

AIR SECOND

Mais d'où nous viennent tant de feintes
Des rares beautez, tant de plaintes
Des tourmens que feignent ceux-ci ?
Le premier vient de flaterie,
Et d'indiscrete singerie :
De ce vice dernier aussi,
Vient le mal, la forcenerie
Que leurs chants contrefont ainsi.

Ou si tant soit peu veritables
Sont leur maux : C'est qu'ils sont coupables
Dans soy mesme d'un lache tour :
En tâchant leurs Dames seduire,
Et trop plus que la mort leur nuire,
Par un leger et faux amour
Qui veult leur cher honneur destruire,
Pour au triomphe en rire un jour.

Ceux dont la constance naïfve
Foit que sans cesse se poursuive
La course qu'ils veulent courir :
Soit qu'au mariage ils pretendent,
Ou à ce que les loix deffendent
Seurs et secrets jusqu'au mourir,
Sans monstrer tant de rage, attendent
De jouir, mourir ou guerir.

Mais pour tout autre, qui forcene
En sa courte et volage peine,

L'amour ce celeste vainqueur
(Sçachant bien son ame estre telle)
Dans luy, hors des enfers, appelle
Megere, ou l'une ou l'autre sœur :
Qui, pour le temps perdu, bourrelle
D'heure en heure ce lache cœur.

Car voyant delayer la gloire
De l'inique et faulse victoire,
Et toutesfois s'y obstinant
Creve de voir perdre toute heure
Propre à quelque queste plus seure,
Sans fin se rongeant et gesnant :
Mais tousjours l'amour la meilleure,
Sans telle peine va peinant.

Car encores que malheureuse,
Fut telle poursuite amoureuse,
Qui n'a pour son but que l'honneur :
L'esprit frustré de son attente,
En souffrant beaucoup, se contente
A la fin d'avoir ce bon heur,
Que de sa poursuite s'absente
Et tout crime, et tout deshonneur.

AIR TROISIEME

Or quant aux louanges, Maistresse,
Que pour toy mesme à tous j'addresse,
D'un chant diversement chanté,
Sur tes beautez qui m'on sçeu prendre :

Et quant aux plaintes que peut rendre
Mon cœur pris de telle beauté :
De moy tu ne peux rien entendre,
Qui hors du vray soit inventé.

Car puis que l'heureuse journée
En qui j'espère, qu'Hymenée
Nous joindra d'un sacré lien,
Est le seul but de ma poursuite :
Il faut que ma chanson conduite
Soit du tout selon le cœur mien,
Qui toute feinte a interdite
De l'ardeur qu'il a d'estre tien.

Si est-ce pourtant que sans feindre,
Sans trop louer, sans trop me plaindre,
Pour la louange, je diray,
Que l'air, et les traits de ta face,
Ton port, ton esprit, et ta grace
Que sans cesse j'admireray,
Par amour dans mon cœur efface
Tout ce que jamais j'admiray.

Qu'ay-je, pour tes beaux yeux pourtraire,
Des rayons du Soleil affaire ?
Ou qu'ay-je affaire de chercher
L'albastre, le corail, la rose
L'or, les perles, pour telle chose
Aux autres beautez attacher :
Si ce qu'en toy je me propose
M'est plus excellent et plus cher ?

Diray-je après la peine dure
Qu'estant absent de toy j'endure
En l'attente de mon seul bien ?
Lequel si par quelque inclemence
Du Ciel, n'est tout tel que je pense,
Ma vie pour morte je tien.
Or ta grand' grace en ton absence,
Tourne souvent ma peine en rien.

Ainsi qu'en rien je tourne encores
La plainte que j'en ferois ores
Contre l'aspre longueur du tems.
Que doncques le ciel equitable,
En ta beauté tant souhaitable
Rende tous mes travaux contens :
Faisant honte par l'amour stable,
Aux amours faux, ou inconstans.

VI

CHANSON POUR RESPONDRE A CELLE DE RONSARD, QUI COMMENCE :

Je suis Amour le grand Maistre des Dieux (1)

Amour n'est point ce grand Dieu qui sous soy
Tient l'univers gouverné par sa loy :

(1) Cette chanson est de 1565. Sous ce titre : Le *Trophée d'Amour, la Comedie à Fontaine-Bleau*, elle fait partie du recueil de *Mascarades, Combats et Cartels*, etc., publié à Paris, par G. Buon, 1565. La voici telle qu'on la peut lire dans cet ouvrage :

Et qui enfant, anime, agite, enflame,
Ainsi qu'un corps, tout le ciel qui nous luit,
Que par accords discordans il conduit :
Un corps si grand n'auroit si petite ame.

Ce n'est cèluy qui premier-né, rendit
Ordre et lumiere au chaos qu'il fendit :
Et qui depuis hommes et Dieux maistrise.
Un autre Dieu ce grand œuvre a basti,
Et à son vueil a seul assujeti
Toute ame au ciel et en terre comprise.

Je suis Amour, le grand maistre des dieux,
Je suis celuy qui fait mouvoir les cieux,
Je suis celuy qui gouverne le monde,
Qui, le premier hors de la masse esclos,
Donnay lumiere et fendi[s] le chaos
Dont fut basti ceste machine ronde.

Rien ne sauroit à mon arc resister,
Rien ne pourroit mes fleches éviter,
Et enfant nu je fais tousjours la guerre ;
Tout m'obéit : les oiseaux esmaillez,
Et de la mer les poissons escaillez,
Et les mortels heritiers sur la terre.

La paix, la treve et la guerre me plaist ;
Du sang humain mon appetit se paist,
Et volontiers je m'abreuve de larmes ;
Les plus hautains sont pris à mon lien,
Le corselet au soldat ne sert rien,
Et le harnois ne defend les gendarmes.

Je tourne et change et renverse et desfais
Ce que je veux, et puis je le refais,
Et de mon feu toute ame est échaufée ;
Je suis de tout le seigneur et le roi ;
Rois et seigneurs vont captifs devant moi,
Et de leurs cœurs je bastis mon trophée.

Premier ce Dieu (puis qu'il fait tout parfait)
L'obscur Chaos et confus n'auroit fait,
Pour en tirer et l'ordre et la lumiere :
S'il pouvoit tout de ses formes orner,
Il peut à tout les matieres donner,
Estant des deux seule cause premiere.

Pour tel ouvrage, il luy falloit avoir
Non l'amour seul, mais l'infini sçavoir,

De Jupiter le sceptre j'ay donté.
Jusqu'aux enfers j'ay Pluton surmonté,
Et de Neptune ay blessé la poitrine.
De rien ne sert aux ondes la froideur,
Que les tritons ne sentent mon ardeur,
Et que mon feu n'embrase la marine.

La volupté, la jeunesse me suit ;
L'oisiveté en pompe me conduit ;
Je suis aveugle et ay si bonne veue ;
Je suis enfant, et suis pere des dieux,
Foible et puissant, superbe et gracieux,
Et sans viser je frappe à l'impourveue.

L'homme est de plomb, de rocher et de bois,
Qui n'a senti les traits de mon carquois ;
Seul je le fais et courtois et adestre ;
Les cœurs sans moi languissent refroidis,
Je les rends chauds, animez et hardis,
Et bref je suis de toute chose maistre.

Qui ne me void au monde ne void rien ;
Je suis du monde et le mal et le bien,
Je suis le doux et l'amer tout ensemble,
Je n'ay patron ny exemple que moy,
Je suis mon tout, ma puissance et ma loy,
Et seulement à moi seul je ressemble.

La pourvoyance, et puissance infinie,
De tout l'idée, et aussi prompt l'effet
Que la voix mesme : Amour donc en ce fait
N'est qu'un seul nœu de si grande harmonie.

Encores c'est le premier improprement
Pour l'accordance et sans commencement :
J'aimerois mieux faire eternel le monde,
Que faire un Dieu d'un seul effet divin,
Tant qu'un principe et suprême et sans fin
On establist d'une cause seconde.

Amour pourroit (si c'estoit quelque Dieu
Naissant en nous, prenant au cœur son lieu,
Et de nos sens tirant sa nourriture)
Estre un archer, dont nous n'eviterions
Le plaisant trait, et ne resisterions
Au feu, qui prend de nostre vueil pasture.

Doncques tout nu ses guerres il feroit,
Car sans nos sens force aucune il n'auroit :
Encor nous seuls ses dignes sujets sommes :
Tous animaux qu'on voit voler en l'air,
Marcher sur terre, et nager dans la mer,
Ne sentant point cet amour propre aux hommes.

Si nos desirs, dont sortent nos amours,
Sont tousjours joints aux sens et aux discours,
Ce naturel qu'on voit aux bestes estre,
Ne peut (encor qu'il les vienne enflammer)
Ce mesme amour encontre elles armer,
Qui par raisons de nos raisons est maistre.

Sa paix, sa guerre, et sa treve se sent,
Selon qu'il est, et selon qu'on consent,
Ou qu'on résiste à ses forces couvertes.
Son feu caché dedans le fond du cœur,
Faisant monter au cerveau sa vapeur,
Tient de nos pleurs les fontaines ouvertes.

Il semble bien sans la vie épargner,
Dans nostre sang ses deux aisles baigner :
Mais c'est souvent la Haine son contraire,
Qui s'acouplant à ce mutin petit,
Soule de sang son meurdrier appetit.
Sil est donc Dieu, Deesse il la faut faire.

Par le dehors on ne pare les coups
De ce guerrier, qui combat dedans nous :
Que servirait ou rondache ou cuirace ?
Nostre ennemi de nos armes armans,
Flatans la playe, et mesme nous charmans,
Enflons encor de la honte l'audace.

Bien que ce mal ait fait diversement
Mainte ruine, et maint grand changement,
Il ne faut pas en faire un Roy supreme
Les Roys n'iroyent dessous son joug captifs,
Au moins gesnez, palles, transis, chetifs,
S'ils se pourvoyent faire Roys de soy mesme.

On pourroit bien un trophée dresser,
De l'arc, des traits, dont il vient nous blesser,

Et de la trousse et de la torche sienne :
Mais il ne faut que luy seul de nos cœurs,
(Qui pour luy sont de soy mesmes vainqueurs)
Approprier le trophée il se vienne.

Outre que c'est une fable, des Dieux
Qu'on feint en mer, et en terre, et aux cieux
Et jusqu'au fond de l'enfer implacable :
Quand ils seroyent, leurs amours seroyent saincts,
Tres-hauts, trespurs, de nul effort contraints :
Tout Dieu se rend tousjours à soy semblable.

Laisson Iupin, Pluton, Neptune aussi,
Mars et Phebus : comme cet Amour-ci
N'a pas le vol si hautain et si roide,
Qu'il aille au ciel, il ne descend en mer,
Pour les Tritons et poissons faire aimer :
Telle amour est trop stupide et trop froide.

Et plus stupide encor l'homme seroit,
Vray bois, vray roc, qui point ne sentiroit
Cet amour propre à sa haute nature,
Qui seulement comme aux bestes ne naist
Du sens au corps, mais qui dedans nous est
De nostre esprit la propre geniture.

Bien que l'esprit de sa flame alumé
En soit courtois, hardi, prompt, animé
Il ne faut pas si grand maistre le feindre :
Car plus souvent que nostre esprit ne doit
Par nostre esprit maistriser on le voit,
Mesme avec luy l'honnesteté s'éteindre.

VII

FAUT-IL, Chanson, que je desemprisonne
Mon mal dans moy prisonnier si long temps ?
Faut-il, chanson, qu'ores par toy je donne
L'air à ce feu, bourreau de tous mes sens ?
Faut-il restreindre aujourd'huy par mes plaintes
La crainte, helas ! qui les tenoit estreintes ?

Faut-il encore, ô, Chanson, que je pense
Que tu peux bien porter si loing mon dueil,
En jouissant pour moy de la presence
De celle, helas ! dont j'ay banni mon œil ?
Te vantes-tu qu'en pouvant voir sa face,
Tu pourras voir d'elle sur moy la grace ?

Ainsi qu'on voit dessous les nuits plus sombres
Les voyageurs endurer mille ennuis :
Ainsi qu'on voit souffrir là bas les ombres
Des pauvres morts aux infernales nuicts.
Et comme au cul des fosses plus obscures
Les prisonniers souffrent cent peines dures.

Depuis le temps que j'ay senti retraire
De moy les rais d'un flambeau nompareil :
Depuis le temps que j'ay laissé ma CLAIRE,
Dont la clarté sert d'un second Soleil,
Je sen[s] tel dueil, je sen[s] telles tenebres,
Que mes beaux jours ne sont que nuicts funebres.

Encor ceux là, qui sous la nuict fourvoyent,
Vont esperant de l'aube le retour :
Encor ceux là, qui aux fosses larmoyent,
Esperent voir de jour en jour le jour :
Mais, las! mon ame errante et prisonniere
N'ose esperer liberté nè lumière.

Ainsi des trois qui sont tous miserables,
Estans errans, ou captifs, ou damnez,
Les deux ne sont du tout à moy semblables,
N'estans du tout d'espoir abandonnez :
Reste le tiers qui me semble de mesme,
Puis que l'amour est un enfer extreme.

Helas! bons Dieux, faut-il que je condamne
A tout jamais mon œil d'estre privé
De son objet! faut-il que je le damne
Avant qu'avoir tout moyen éprouvé!
Si mon forfait sans fin d'elle m'exile
J'arracheray mon œil comme mutile. (1)

Car sans voir Claire, un plaisir desirable
A tout jamais luy seroit déplaisir,
Et me santant estre tant miserable
Des deux enfers j'aimerois mieux choisir
L'enfer dernier où la mort nous engoufre,
Que mon enfer, qui sous l'amour je souffre,

(1) *mutile*, pour *mutilé*, *estropié*. N'aimerait-on pas mieux *inutile*, si ce dernier mot n'offrait une syllabe de plus.

Si donc, ô Claire, ains o Clarté divine,
Le mien forfait n'est fait pour t'offenser,
Et si le temps, qui tout amour termine,
Ne peut le mien tant seulement blesser :
Si j'aime mieux mes deux enfers ensemble,
Que faire rien qui déplaisir te semble :

Appaise-toy et te monstrant Deesse,
Ainsi qu'on voit le grand Soleil des cieux
Enluminer ta tourbe pecheresse,
Tout aussi bien que les moins vicieux,
Fay qu'en m'armant et luisant sur ma face
De tel enfer un paradis se face.

C'est fait, c'est fait, ô bien-heureux augure,
Je voy à gauche un pigeon blanc voler,
Signe d'amour : pendant qu'encor j'endure
Un peu, chanson, pousse toy dedans l'air,
Ton vol me soit et ton retour prospere,
Autant qu'au vol de ce pigeon j'espere.

VIII

POUR LA DEFFENSE DE L'AMOUR (1)

Les vers des amans
(O Amour) s'armans

(1) Cette pièce étant fragmentaire dans les diverses éditions du poète, nous nous sommes cru autorisé à n'en publier qu'une partie, soit vingt strophes sur vingt-cinq que contient la version originale.

Contre toy de cris,
De revolte, et d'ire,
Ne nous font que rire,
Comme d'eux tu ris.

Un qui sous ton nom
Enroulé, tient bon,
Soldat vieil et fin,
Fui toutes parolles
De revoltes folles,
Et en craint la fin,

Tel encor captif,
Malade, ou chetif,
Feint sa liberté.
Et par son langage
Dement son visage,
Ou sa pauvreté :

Qui dedans tremblant,
En ce faux semblant,
Sa vie sent bien
Peu franche, peu saine,
Peu riche, qui traine
Son plus fort lien.

Un vaincu, trainé,
Enferré, gesné,
Soit dans la prison,
Soit dans la galere,
Captif, ou forcere.
Perd crainte et raison :

Ne pouvant tenir
Son dur souvenir
S'attaque au geolier,
L'argousin irrite,
Et en vain depite
Et chaine et colier :

Mais se repentant
Soudain, et sentant
Moquer par ces deux
Sa colere éprise,
Mal à propos prise,
Contre l'excez d'eux :

Sans rien proffiter,
Fors que d'augmenter
L'apprehension,
Accroist par batûres,
Outrages, navrûres,
Son affliction.

Par les sangliers vieus
Destrenchons épieus
La pointe se voit
Souvent dedaignée
Bien qu'en la seignée
Entrée elle soit.

Mais de quoy leur sert
Ce gros cœur, qui perd

Force avec le sang ?
Leur double deffence,
Ne peut par nuisance
Garentir leur flanc.

Plus vont s'allumant,
Plus vont écumant,
Voire tant plus fort
Ils vont par secousse
Poussans, plus je pousse
Dans leur corps la mort.

Tes traits defferrez,
Amour sont ferrez,
Ainsi que souloyent (1)
Les fleches Angloises,
Qui sur les Françoises,
Compagnes grêloyent.

Lors avec soudain
Mépris, et dédain,
Qui sert d'arracher
La fleche sur l'heure,
Si le fer demeure
Dans l'os, dans la chair ?

Tel souvent médit,
Deteste, et maudit

(1) Du vieux mot *souloir*, avoir coutume.

Un, dont il depend,
Qui mesme en l'outrage,
Dedans son courage
A merci se rend.

Tel veult s'affronter,
Charger, surmonter,
Comme brave il feint
Quelqu'un trop plus roide :
Mais une peur froide
Au seul nom l'atteint.

Toy Amour, de nous
Pren[s] les vains courrous,
Et soudains mépris,
En mépris extreme,
Sur nous par nous mesme,
Regaignant ton pris.

Et puis que des cueurs
Des plus forts vainqueurs,
Vainqueur tu te rends,
De nos forces vaines
(Sans que tu te peines)
Plus grand'force prens.

Souvent on te suit,
D'autant plus qu'on fuit :
Et souvent tu fais,
Sur ceux qui s'ennuyent
De ton joug, qu'ils fuyent,
Redoubler ton fais.

Que craindre il te faut,
Pour tout aspre assaut
Naissant des desirs !
Qu'aimé tu dois estre,
Pour l'heur que font naistre
Tes divers plaisirs !

Ainsi nostre cœur
A l'amour, et peur,
Est estreint par toy :
Quel haut pouvoir doncques
Sur nos faits peut oncques
Avoir plus de loy ?...

IX

J'AY sans nulle occasion
De chanter affection,
Je veux me plaire et ne puis
Voir autour de moy qu'ennuis :
Mon cœur tachant d'enchanter,
L'ennuy me force à chanter :
Mais l'ennuy se rend vainqueur
De mon chant et de mon cœur.

Je sen[s] de mes maux le cours
Egal au cours de mes jours,
Triste et seul je souffre émoy,
Pour un qui m'est plus que moy,

Qui non plus que moy jamais
N'eut de repos ni de pais,
Duquel pourtant l'heur et bien
Peut tout seul faire le mien.

Mesmement le temps se voit
Extremement triste et froid :
Et qui pis est, de ce tems
Les miseres que je sens,
Viennent par indignitez
Soties, meschancetez,
Plus que tous mes maux divers,
Aigrir mon fiel et mes vers.

Si n'est-ce pas la façon
D'une gaillarde chanson,
Propre à chanter, à sonner,
A baller, et à donner
Relache à nos durs travaux,
Que s'emplir de tous ces maux,
Qui l'ennuy n'esteindroyent pas,
Ains luy serviroyent d'appas.

Si ne voy-je proprement
De mes chants autre argument,
Qui s'abhorre toutesfois
De mon cœur et de ma vois :
Quelque part que mon penser
Diverti s'aille adresser,
Rien ne voit qui propre soit
A ce que chanter il doit.

S'il pense à l'œuvre, à l'honneur
Des Dieux, de Christ, du Seigneur,
Il trouve que c'est tout l'art,
La couverture et le fard
Dont ce temps seditieux
Masque son trouble odieux :
Du bien on se divertit,
Qui en mal se convertit.

D'avantage il n'est celuy
Qui n'en remplisse aujourd'huy,
Jusques aux plus vils faquins,
Leurs chants, et lourds, et mutins :
Sans fin l'aureille on m'en ront :
A ceux qui degoustez sont,
Comme moy, jamais ne plaist
Ce qui trop commun nous est.

Si je veux chanter des Rois,
Des meurs, des vertus, des lois,
Le malheur nous remet là
D'estre aujourd'huy sans cela :
Voulant chanter nos debats,
Nos troubles et nos combats,
Ce seroit me plaire au sang
Coulant de mon propre flanc.

Si je chante les grandeurs,
Puis qu'elles ne sont qu'aux cœurs
Vertueux, et grands, et francs
Non pas aux biens, ny aux rangs,

Veu ce que sont nos François :
En ce temps pervers ma vois
Ne plairoit, ains au rebours,
Je ne chanterois qu'aux sourds.

Puis c'est un dur souvenir,
Que voir ce qu'on doit tenir
Tout le plus cher entre nous,
Se laisser presque de tous :
Quant à chanter les grands biens,
Les rangs, faveurs, et moyens
Des grands, soit tel argument
Propre aux flateurs seulement.

Tout autant m'est n'avoir rien
Qu'user comme ils font du bien,
En leurs hauts rangs je les voy
Estre trop plus bas que moy :
Je dédaigne tous les heurs,
Tous les moyens, et faveurs
Naissans du hazard, et non
Du merite et du renom,

Si des vertus, qui aux Cours
Ont maintenant plus de cours :
Comme de tout ignorer,
Et nonobstant s'asseurer
A donner effrontément
De tout un lourd jugement :
Ou bien par mine vouloir
Faire un silence valoir :

De mesme façon morguer,
Et de mesme haranguer,
Par tout en tout n'ayans qu'un
Geste et jargon pour chacun,
Selon que differemment
S'offre à leur courtisement
Masqué, apparoistre accords,
D'habit, de cœur et de corps :

Jaqueter, et bouffonner,
Sur autruy se patronner,
Singes en dits, et en faits,
Jusques au gestes mauvais
De ceux qui ont vogue et bruit,
Car ses deux tous seuls on suit :
Estre à tous serf, toutesfois
Se morguer en petits rois :

Avancer le nez, souffler
Les plumes, sa voix enfler
Et puis soudain, s'il le faut,
La rabaisser de bien haut,
La radoucissant d'un ris
Qu'on a tout exprez appris,
Qui souvent entre eux s'émeut
Sans sçavoir qui les y meut.

Car ce qui plaist, à l'envi
Est à tout propos suivi.
La Cour est sans juste chois,
Juste raison, juste pois,

Qui pis est, sans amitié,
Sans droit, sans foy, sans pitié,
Chacun à son proffit tend,
Faisant trafique du vent.

Le vent est souvent loyer
De celuy qui employer
A voulu ses ans entiers
A tels indignes mestiers.
Si est-ce que vivre ainsi
Ce leur semble, c'est d'ici
La vertu seule, l'honneur,
L'accortesse, et le bonheur.

Toute leur vie et façon
N'est point propre à ma chanson,
Soit pour flater les prisant,
Ou soit en leur deplaisant,
Me déplaire en mon discours,
En me les peignant si lour[d]s,
Tant loing de toute valeur,
En n'estimant que la leur.

Quant à chanter des secrets
Que les Romains et les Grecs,
Ou mes discours plus gaillards,
En tant et tant de beaux arts
M'ont peu sans cesse enseigner,
Ils seroyent a dedaigner
Estans envers tous sans bruit,
Estans envers moy sans fruit :

N'estoit que mon esprit tend
De s'y rendre seul content... (1)

X

O bel œil, ô blanc tetin,
Teint albastrin,
Rouge bouchette.
Ja l'Aurore au teint vermeil
Dans sa rosine charrette,
Sortoit avant le Soleil,
Pour chasser la nuict fréchette.
O bel œil...

Le verdoyant mois de May
Plus propre à toute amourette,
Rendoit tout esprit plus gay
De ce que plus il appette.
O bel œil...

Le temps estoit frais et beau :
Car lors le Soleil nous jette
De sa maison du Toreau,
Une ardeur freche et doucette.
O bel œil...

(1) Cette pièce est incomplète dans les diverses éditions de notre auteur.

Les bois, les champs et les prez
Couverts de verte herbelette,
Estoyent par tout diaprez
De mainte et mainte fleurette.
O bel œil...

L'amour à l'occasion
De l'heure aux amans secrette,
En mon assignation
Me chassa hors ma chambrette.
O bel œil...

Tout le ciel sembloit semé
De mainte rose clairette
Tout l'air estoit embasmé,
Toute voye verdelette.
O bel œil...

Des jeu[x] et des gais amours
La bande gaye et saffrette
Avait ja fini les tours
De sa dance sur l'herbette.
O bel œil...

Tout autour de moy, je croy,
Chacun d'eux tourne et volette,
Tournant et menant dans moy
Mon ame a leur loy sujette.
O bel œil...

Mon chemin estre plus court
Cent et cent fois je souhaitte,
Tant en ma memoire court
Le plaisir que je projette.
O bel œil...

Près du jardin suis venu,
Où ma Deesse est seulete,
Et l'huis desja bien cogneu
Sans faire bruit je crochete.
O bel œil...

Elle deslors m'attendant,
Escoutoit la chansonnette
Du Rossignol, accordant
Ses amours de sa gorgette.
O bel œil...

Dans un cabinet bien verd,
Que ja par mainte branchette
Le Jasmin avoit couvert
De sa petite fueillette :
O bel œil...

Je trouve cet objet beau,
Qui sur sa chair grasselette,
N'avoit sous un long manteau
Qu'un crespe pour chemisette.
O bel œil...

Son aise et sa crainte font
Qu'un teint plus rosin se jette
Sur ses jouës, sur son front,
Lustre de blancheur si nette.
O bel œil...

Mais, ô Dieu, quel doux recueil
Sa voix tremblante et foiblette
M'a fait avec son doux œil,
Forçant mon ame pauvrette.
O bel œil...

Dérober, las, je me sens
D'une force doucelette,
Ma plus grand'force et mes sens,
Et rendre ma voix muette.
O bel œil...

Mon œil ravi s'éblouit
En richesse si parfaite,
S'éblouit et s'éjouit
D'un œil qui si bien le traitte.
O bel œil...

Mon cœur mon sang est saisi,
Et mon ame toute attraite
Par l'ame d'elle, quasi
N'en peult faire sa retraitte.
O bel œil...

Voyant ne pouvoir user
De mon ame, la recepte
C'est de me mettre au baiser,
Qui mon ame en fin rachepte.
O bel œil...

Pressant et repressant fort
Ceste levre tendrelette,
Avecques mon ame en sort
Son ame mignardelette.
O bel œil...

Seulement ne m'a repeu
Sa levre chaude et molette
Mais tout cela que j'ay sçeu
Baiser sur sa chair doucette.
O bel œil ..

J'ay cent fois baisé ce teint,
Ceste bouche vermeillette,
Cet œil qui tout astre esteint,
Et l'une et l'autre pommette.
O bel œil...

Que de rayons précieux,
Mais que de coups de sagette
Entrent en baisant ses yeux
Dans ma poitrine tendrette.
O bel œil...

Que d'autre riche thresor
J'ay sur sa gorge grassette
Amassé, mais plus encor
Sus sa double montagnette.
O bel œil...

Que de roses, que de lis,
De ma bouche trop folette
Ay-je sur son teint cueillis,
En sa blancheur rougelette.
O bel œil...

Quel musc, et quel ambre gris,
Ay-je entre mainte perlette
Dedans ses deux levres pris,
Entr'ouvrant sa bouchelette.
O bel œil...

Du reste je me tairay :
Le Rossignol, la logette,
Les jeu[x] et les amours j'ay,
Pour témoins d'amour bien faite.
O bel œil, ô blanc tetin,
Teint albastrin,
Rouge bouchette.

ELEGIES

I (1)

Je suis parmi le trouble et le soing, et l'apprest
Dont un juste devoir rend ici chacun prest
A repousser l'erreur, qui renouvelle
De nous, sur nous une guerre cruelle,
Mais je pourrois plustost, au moins si au besoin
Se pouvoit écarter de moy si juste soin
Mettre en oubli tout tel devoir de guerre,
Pris pour mon Dieu, pour mon Prince, et sa terre,
Que le devoir extreme auquel l'amour vainqueur
A tellement pour toy soumis mon libre cœur,
Qu'il faut durant tous les soucis d'ici,
Que toy sans fin sois son plus grand souci.
Car combien qu'au premier mon Païs et mon Roy,
Et mon Dieu mesme étreigne et requiers ma foy :
Elle n'est point à ces trois plus astreinte
Que je la sen[s] s'estre à ton joug étreinte.
Car pour semblable cause et par pareilles lois
Tu as pris dessus moy tel pouvoir que ces trois,
En te faisant de mon ame sans cesse
Le seul sejour, la royne et la Deesse.
Doncques non seulement de toy se resouvient
Mais bien en mon absence en toy mesme se tient :
Elle te sert comme royne, et encore
Comme Deesse après son Dieu t'adore.

(1) Dans les diverses éditions des *Œuvres et meslanges poetiques*, cette pièce est intitulée *Chanson*.

Mais, las ! dans toy logée et sujette sans toy,
Mesme envers toi devote, il faut pourtant qu'en soy
Durant la guerre une guerre elle voye,
Dont pour loyer ta beauté la guerroye.
Et ne faut point qu'Amour luy preste pour cela
L'arc, la trousse, les traits ny le flambeau qu'il a :
Car contre moy d'incessables alarmes
Elle me fait combatre de mes armes.
De l'œil, le sens subtil qui le premier reçeut
Dans soy telle beauté que pour objet il eut ;
Est celuy-là qui dedans l'ame mienne
Assault ses sens avec la raison sienne.
Le soudain jugement que mon œil tout épris
F[a]it prendre à mon esprit, dans tes nœus deja pris,
Qui est pour vray, que grace et beauté telle
Passoit en tout grace et beauté mortelle.
Est un fort champion, qui sans fin retournant
En l'assault, et dedans sans cesse redonnant,
Force cela, qu'en si roide rencontre
Peut la raison opposer à l'encontre.
Puis l'apprehension qui par tel jugement
Imagina dans soy l'objet si vivement,
Qu'elle engrava dans mon cœur, dans mon ame,
Pour son trophée une eternelle flame,
Est celle qui encor par un droit bien acquis,
Veult sans cesse r'avoir le fort qu'elle a conquis,
Si tant soit peu mon ame et mon cœur ose
Apprehender quelque contraire chose :
Si tant soi peu le loisir l'engourdit,
Si tant soit peu la peur le refroidit,
Ou si quelque autre égard, plaisir, affaire.
Le vient de trop par revolte distraire.

II

MADAME, si jamais ma douce liberté
Dessous ta dure main esclave n'eust été,
Si t'aimant seulement d'une faulce apparance
Je n'eusse esté captif ou vray sous ta puissance.
Estant en ton endroit feint et de double cœur,
Plus tost que vray amy et loyal serviteur :
Et si sans me piquer et sans jamais me prendre,
J'eusse voulu tacher amoureuse te rendre,
Toujours feignant beaucoup et n'aimant que fort peu,
Bruler dedans la glace, et glacer dans le feu,
Ha ! je serais encor bien-heureux en ta grace
Comme j'estois avant que si fort je t'aimasse !
Ou ne serois à toy si fort assubjeti (1),
Que je ne puisse prendre ailleurs autre parti :
Ains demeurant tousjours mon cœur en sa franchise,
Sans que j'eusse esté pris, je te tiendrois éprise,
Mais d'autant que j'ay mis sans far[d], sans fiction,
En toy seule mon cœur et mon affection :
D'autant que je me suis d'un cœur trop volontaire
Rendu à toy captif plus que n'est le forsaire,
Et que tu as cogneu que je n'avois en moy
Autre espoir, autre amour, autre desir qu'en toy.
Tu as soudain de moy destourné ton courage,
Et ce qui te devoit encore davantage
Esmouvoir à l'amour et ton cœur enflammer,
Cela t'a fait du tout delaisser à m'aimer.

(1) Lire *assubjetti.*

En toy, qui par avant m'estois si favorable,
J'ay veu un changement si bizarre et muable,
Que de ton feu premier je n'ay point apperçeu
Rien que la cendre morte en la place du feu :
Et ce qui t'a ainsi legerement changée,
Ce dont tu t'es sentie estre plus outragée,
Et ce qu'à mon amour m'a fait un plus grand tort,
Mest sinon mon amour trop ardent et trop fort.
Si je t'eusse porté l'amitié froide et lente,
La tienne en eust esté beaucoup plus violente,
Si bien que sans aimer j'eusse aisément acquis
Ton amour, qu'en aimant acquerir je ne puis :
Et si j'eusse voulu dissimuler et feindre
D'un cœur traistre et meschant, et d'un parler non moindre,
Je n'eusse esté de toy aimé tant seulement,
Mais je t'eusse trompée aussi bien aisément.
Je sçay ce que l'on dit, je scay ce qu'il faut faire
Pour pouvoir laschement les courages attraire :
Je sçay la sotte ruse, le langage commun,
Et les traits decevans desquels use un chacun :
Qu'il ne faut que jamais l'amant se passionne,
Et que pour estre aimé il ne s'affectionne.
Je croy bien que cela peut entrer dans le cœur
D'un lasche, d'un meschant, d'un traistre et d'un trompeur ;
Mais moy, qui ne suis né avec si meschante ame
Qui te voulois aimer et non tromper, ma Dame,
Je pensois conserver ton amour pour amour,
Et non pour te brasser et faire un meschant tour,
Et croyois, en suivant la loy de la nature,
Que l'amour de l'amour receust sa nourriture.
Mais quoy ? je ne te fu[s] jamais si odieux
Qu'en ce temps (ô bon Dieu !) que je t'aimais le mieux.

Je sçay que rien en moy ne t'a peu tant deplaire,
Que tout ce que l'amour me contraignoit à faire :
La peur, la jalousie et les mortels soupçons,
Que tu nommois en toy si mauvaises façons,
Qui te deplaisoyent tant, n'estoit-ce l'amour mesmes,
Qui causoit en mon cœur ses furies extremes ?
Et si je n'eusse esté d'amour espoinçonné,
J'en avois bien raison : car desja toy legere
Commençois à changer ta volonté premiere,
Et si mal satisfaire à l'amour mutuel,
Que tu n'avois plaisir qu'à me donner martel.
Et si lors j'eusse esté quelque trompeur ou traistre,
J'eusse bien fait semblant de rien n'y recognoistre :
Mais me sentant ainsi moquer et outrager
J'eusse espié le temps propre pour m'en vanger :
Je ne l'ay pas voulu, et pour toute vengeance
Je ne t'ay rien caché ny passé sous silence :
Et t'ayant decouvert mon amour librement,
La crainte et le soupçon d'où venoit mon tourment,
Je n'ay veu que l'amour et mon libre langage
Que t'ayent hors de moy diverti le courage
Et si c'estoit amour qui sans dissimuler
Conduisoit mes façons, et me faisoit parler,
Alors que ma façon t'a esté deplaisante,
Mon amour t'a despleu sans far[d] trop violente :
Car ma voi[x] et mon geste estoient tant seulement
D'une si grand'amour l'organe et l'instrument.
  Donques pour bien aimer je suis hors de ta grace ?
Et donques mon amour de ton amour me chasse ?
O destin malheureux ! ô dure cruauté !
Malheureux fut le jour que je vey ta beauté,

Malheureux fut le lieu de nostre cognoissance,
  Et moi plus malheureux d'estre sous ta puissance.
Car je ne puis, Madame, ores me délier,
Je ne te puis laisser, je ne puis t'oublier,
Et maugré tes rigueurs cruelles et estranges,
Je ne te puis changer, encor que tu me changes :
Il ne peut dans mon cueur entrer autre que toy.
Et tousjours solitaire à part je ramentoy (1)
Tes gracieux propos, et le privé langage
Que tu tenois avant que changer de courage.
Il me souvient encor du bien et du bon heur
Que j'avois tous les jours recevant ta faveur,
Quand ta main me serrant d'une estroite caresse,
Me faisoit les sermens d'une saincte promesse :
Ou alors que ton bras, en gage de ta foy,
Tant amoureusement s'étendois dessus moy :
Ou quand ton ris, ton œil, et tes levres vermeilles
Doucement me baisant me promettoyent merveilles :
Ou bien en ce tems là que je chassois d'autour
De toy ceux qui venoyent pour te faire l'amour.
  Ha ! que ne suis-je mort en ce tems là, Madame,
Que nous estions tous deux espris de mesme flame,
N'estant pas moins aimé que j'estois amoureux.
Ha ! que je fusse mort content et bien-heureux !
  Je n'aurois veu au tems de ma grand'esperance,
De ton plus grand amour et plus grand'asseurance,
Ou plus je devois estre en ta foy asseuré,
Un autre ami à moy si soudain preferé,
Ny je ne t'auroy veu d'un cueur parjure et traistre,
A moy ton serviteur telle faute commettre :

(1) Du verbe *ramentevoir*, se souvenir.

O qui seroit celuy qui de ce souvenir
De point ne larmoyer se pourroit contenir ?
Je dépite le ciel, la fortune cruelle,
Le destin, et le sort, qui pour estre fidelle
M'ordonnent maintenant d'endurer plus grand mal,
Que si j'avois esté parjure et desloyal.
Je dépite l'enfer, car il n'est pas possible
De me faire souffrir un tourment plus horrible,
Pour le juste loyer d'un damnable forfait,
Que celuy que je sens, pour avoir satisfait
Au devoir, à l'amour, et à ceste promesse
Que je dois, que je porte, et garde à ma maistresse :
Il faut sans trouver foy en elle ny amour
Que je luy sois fidele et l'aime sans sejour :
Et que sans nul espoir de recouvrer sa grace,
En ce cruel enfer ma jeunesse se passe,
Sans pouvoir relier ma disjointe moitié,
Ny sans pouvoir ailleurs chercher d'autre amitié.

ODE

SUR LA DEVISE DE NŒU ET DE FEU (1)

QUAND ce grand Macedon laissa son Emathie
Pour ranger sous sa main l'une et l'autre partie
De ce grand univers,
Et borner les confins de sa terre natale,
En tous lieux où Titan sa sommité détale
Aux deux poles divers :

Animé du desir des victoires futures,
Et d'en estre asseuré par la voix des augures
Et oracles des Dieux :
Veit le temple d'Hammon sur les chaudes arenes
De l'Egypte brûlante, outrepassant les plaines
Des plus estranges lieux.

Il veit de Gordian la royale charrette,
Qui estoit de son heur la fatale prophete,
Et le nœu merveilleux :
Nœu tellement fée (2) qu'il promettoit le sceptre
De l'opulente Asie à qui seroit le maistre
De son tour cauteleux.

(1) Allusion à la devise de Claude Catherine de Clermont (veuve du baron d'Annebault), épouse en secondes noces d'Albert de Gondi, duc de Retz. (Voyez la note de la p. 59).

(2) *Fée*, qui a donné sa foi. On disait encore *fealment*, ou *feale-ment*, avec fidélité.

Mais le fils de l'Olympe, impatient d'attendre,
De pouvoir de ce nœu les cordelles estendre,
Fit que le coustelas
Termina le destin jusqu'à lors inutile,
Tranchant le labyrinth' et la corde subtile
Du facheux entrelas.

Estant le nœu deffait, il peut aussi deffaire
La Persienne armée et les forces de Daire (1)
Et de Pore (2) Indien,
Poussant outre le Tygre, outre Euphrate, outre Gange,
Et outre banaïs la fameuse louange
Du Macedonien.

Ce nœu refit depuis le Feuvre (3) qui martelle
Dans l'Æthnean fourneau la brulante estincelle
Du foudre rugissant :
Lorsque le Dieu guerrier de la belle Cyprine
Pressoit l'ivoire blanc, le sein et la poitrine,
Sur le lict gemissant.

Cupidon l'eut après, Cupidon qui en lie
Les cœurs des amoureux en sa douce folie,
En sa fole douceur :

(1) Lire, en dépit de la rime, *Darius*.

(2) Porus, roi indien vaincu et fait prisonnier par Alexandre le Grand, vers l'an 327 avant Jésus-Christ. Il obtint les bonnes grâces de son vainqueur qui alla, dit-on, jusqu'à le faire roi de toutes les provinces qu'il avait, lui-même, conquises.

(3) *Fevre*, ouvrier travaillant le fer. Ici allusion à Vulcain.

Et ce nœu est si fort, qui captifs les peut rendre,
Que pour les délier d'un second Alexandre
Cesseroit la valeur :

Nœu qui tousjours est nœu, et pour croistre sa force
Il le voulut doüer d'une nouvelle amorce,
Et luy donner le Feu :
Feu qui brule sans cesse et ne se peut esteindre,
Ne pouvant toutefois avec la flamme atteindre
Au Dedale du Nœu.

Serait-ce point ce Nœu qui te sert de devise ?
Serait-ce point ce Feu que ta cordelle attise ?
Ouy, mais autrement.
Car la seule vertu est le Nœu Gordien,
Qui a ton ame sert d'un immortel lien
Plein de contentement.

Si le Feu est d'amour, c'est d'un amour honeste,
Amour qui est liée et du nœu et du ceste
D'une chaste Venus :
Aussi ton nœu, ton Feu tousjours auront durée,
Tandis que l'on verra en la voûte etherée
La clarté de Phebus.

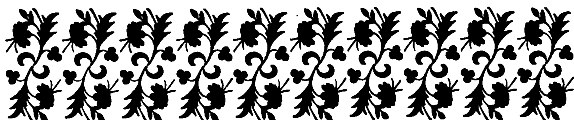


POESIES DIVERSES

CONTR'AMOURS — CONTRE L'ARRIERE VENUS

CONTRE LES MINISTRES DE LA NOUVELLE OPINION

PIECES DIVERSES



CONTR'AMOURS (1)

I

ous, o Dieux, qui à vous presque égalé m'avez,
Et qu'on feint comme moy serfs de la Cyprienne :
Et voūs Avetes amans, qui d'ardeur Delienne
Vivans par mille morts vos ardeurs écrivez :

Vous esprits que la mort n'a point d'amour privez,
Et qui encor au frais de l'ombre Elysienne
Rechantans par vos vers vostre flamme ancienne,
De vos palles moitiez les ombres resuivez :

(1) Jodelle avait écrit, sous ce titre, trois cents sonnets. C'est ici tout cc qu'il en reste. Pasquier, dans ses *Recherches de la France* (éd. citée), a rappelé en quelques lignes curieuses l'origine de ces vers : « Il (Jodelle) estoit, dit-il, d'un esprit sourcilleux, et voyant que tous les autres Poëtes s'adonnoient à la celebration de leurs Dames, luy par un privilege special, voulut faire un livre qu'il intitula *Contr'amours*, en haine d'une Dame qu'il avoit autresfois affectionnée... »

Si quelquesfois ces vers jusques au ciel arrivent,
Si pour jamais ces vers en nostre monde vivent,
Et que jusqu'aux enfers descende ma fureur,

Apprehendez combien ma haine est equitable,
Faites que de ma faulte ennemie execrable
Sans fin le Ciel, la Terre, et l'Enfer ait horreur.

II

O Toy qui as et pour mere et pour pere,
De Jupiter le sainct chef, et qui fais
Quand il te plaist, et la guerre et la paix.
Si je suis tien, si seul je te revere,

Et si pour toy je depite la mere
Du faux Amour, qui de feux, et de traits
De paix, de guerre, et rigueurs, et attraits
Tachoit plonger ton Poëte en misere,

Vien[s], vien[s] ici, si venger tu me veux.
De ta Gorgone éprein[s] (1) moy les cheveux,
De tes Dragons l'orde panse pressure :

Enyvre moy du fleuve neuf fois tors,
Fay-moy vomir contre une, telle ordure,
Qui plus en cache et en l'ame et au corps.

(1) du verbe *epreindre*, serrer, presser.

III

Dès que ce Dieu soubs qui la lourde masse,
De ce grand Tout brouillé s'écartela,
Les cieux plus hauts clairement étoila,
Et d'animaulx remplit la terre basse :

Et dès que l'homme au portrait de sa face
Heureusement sur la terre il moula,
Duquel l'esprit presqu'au sien égala,
Heurant ainsi sa plus prochaine race :

Helas ! ce Dieu, helas ! ce Dieu vit bien
Qu'il deviendrait cet homme terrien,
Qui plus en plus son intellect surhausse.

Donc tout soudain la Femme va bastir,
Pour asservir l'homme et l'aneantir
Au faux cuider (1) d'une volupté faulse.

IV

Je m'étoy retiré du peuple, et solitaire
Je tachoy tous les jours de jouir sainctement
Des celestes vertus, que jadis justement
Jupiter retira des yeux du populaire.

Ja les unes venoyent devers moy se retraire,
Les autres j'appelloy de moment en moment
Quand l'amour traistre helas ! (las trop fatalement)
Ce fut, ô ma Pandore, en mall'heure me plaire :

(1) *Au faux penser...*

Je vy, je vins, je prins, mais m'assurant ton vaisseau,
Tu vins lacher sur moy un esquadron nouveau
De vices monstrueux, qui mes vertus m'emblerent. (1)

Ha! si les Dieux ont fait pour mesme cruauté
Deux Pandores, au moins que n'as-tu la beauté,
Puis que de tout leur beau la premiere ils comblerent !

V

MYRRHE bruloit jadis d'une flamme enragée,
Osant souiller au lict la place maternelle :
Scylle jadis tondant la teste paternelle,
Avoit bien l'amour vraye en trahison changée.

Arachne ayant des Arts la Deesse outragée,
Enfloit bien son gros fiel d'une fierté rebelle :
Gorgon s'horribla bien quand sa teste tant belle
Se vit de noirs serpens en lieu de poil chargée :

Medée employa trop ses charmes, et ses herbes,
Quand brulant Creon, Creuse, et leurs palais superbes,
Vengea sur eux la foy par Jason mal gardée

Mais tu es cent fois plus, sur ton point de vieillesse,
Pute, traitresse, fiere, horrible, et charmeresse,
Que Myrrhe, Scylle, Arachne, et Meduse, et Medée.

(1) du verbe *embler*, *emblayer*, et même *emblaver*, être occupé de soins divers. On comprend l'image du poète.

VI

O traistres vers, trop traistres contre moy,
Qui souffle en vous une immortelle vie,
Vous m'apastez et croissez mon envie,
Me déguisant tout ce que j'apperçoy.

Je ne voy rien dedans elle pourquoy
A l'aimer tant ma rage me convie :
Mais nonobstant ma pauvre ame asservie
Ne me la feint telle que je la voy.

C'est donc par vous, c'est par vous traistres carmes (1),
Qui me liez moy mesme dans mes charmes,
Vous son seul fard, vous son seul ornement,

Ja si long temps faisant d'un Diable un Ange,
Vous m'ouvrez l'œil en l'injuste louange,
Et m'aveuglez en l'injuste tourment.

VII

COMBIEN de fois mes vers ont-ils doré
Ces cheveux noirs dignes d'une Meduse ?
Combien de fois ce teint noir qui m'amuse,
Ay-je de lis et roses coloré ?

Combien ce front de rides labouré
Ay-je applani ? et quel a fait ma Muse
Ce gros sourcil, où folle elle s'abuse,
Ayant sur luy l'arc d'amour figuré ?

(1) tourments.

Quel ay-je fait son œil se renfonçant ?
Quel ay-je fait son grand nez rougissant ?
Quelle sa bouche, et ses noires dents quelles ?

Quel ay-je fait le reste de ce corps ?
Qui, me sentant endurer mille morts,
Vivoit heureux de mes peines mortelles.

CONTRE L'A[R]RIERE VENUS (1)

PUISQUE tu veux qu'ici ta saincte ardeur, ô Muse,
A detester une orde et sale ardeur s'amuse,
Dont l'infe[c]te vapeur peut presque empuantir
L'odeur du feu qu'en moy tu fais du Ciel sortir,
Il faut que dans ces vers ta flame eclaire en sorte,
Qu'elle rende en la fin l'enorme flame morte,
Qui d'un prodigieux et stygien flambeau
Tache amoindrir l'amour, l'autre feu clair et beau,
Et qui honte du ciel, des Dieux, et d'Amour mesme,
Devoit d'aborrement et contre-cœur extreme
Nous faire oster le feu qui de l'Amour nous vient,
Par qui, Nature ici nostre genre entretient :
Ains d'erreur, de hideur, et d'horreur devroit faire
Perdre aux lambeaux du ciel leur lumiere ordinaire,
Faire aux Dieux retirer la flame d'entre nous,
Qu'apporta Promethée aux usages de tous :
Faire plus qu'un repas de Thyeste en arriere
Aux chevaux du Soleil rebrousser leur carriere,

(1) Cette pièce fragmentaire « que l'autheur pour sa maladie ne peut parfaire » équivaut aux plus violentes satires de la Cour des Valois. Elle a fait l'objet d'un injurieux commentaire de l'Etoile que nous croyons inutile de rapporter ici, ce dernier n'ayant veu, en Jodelle, qu'un poëte « le plus vilain et lascif de tous » sans cesse employé par Charles IX a faire l'éloge de la Sodomie du feu roi.

Et nous priver en fin de la flame du jour,
Nous frustrant des effets du flamboyant Amour,
Qui premier éclaircit la masse tenebreuse,

Plein donc d'un ardent fiel contre l'ardeur hideuse,
Mesme ayant commence par tant de feu[x] divers,
Je veux que de feu mesme apparaissent mes vers,
Afin que si la France à tel monstre pardonne,
Avant qu'en tant de chefs serpentins il foisonne,
S'il ne doit que par feu comme l'Hydre perir,
Sauvé du feu public vienne en mon feu mourir.
Jamais ne fut assez en son vray los tenuë
Ny pratiquée au vray, ny mesme au vray cogneuë
D'amour la claire torchi, et ce noir brandon ci
Ne peut estre aborré, ne peut estre obscurci
D'une execration, qui assez pour luy vaille,
Puisque contre les loix de nature il bataille.
Si tout bien de Nature est sur tous bien sacré,
Tout mal contre elle soit sur tous maux execré :
Quoy que je couvre ou monstre Amour, jamais n'appaise
Au foyer de mon cœur l'aspre et l'occulte braise,
Dont l'effort plus contraint se rend d'autant plus chaud :
Et comme ces Demons qui sont du rang plus haut,
Et qu'on croit dans le feu dernier element vivre,
Mon esprit, qui leur haut naturel semble suivre,
Deust-il sentir son corps, consumer peu à peu,
Brulant d'amour ne peut vivre ailleurs qu'en son feu.
La flame aux cieux volant, vient des cieux, et nostre ame
Est plus celeste alors qu'elle enclost plus de flame :
Mais comme je me laisse à toute heure attiser
Tel foyer qui prochain vient mon ame embraser,

Aimant mesme un amour, qui agreant moleste :
Cet autre amour contraire à l'amour je deteste,
Je hay, je fui, j'aborre une Riere-Venus,
Dont les feus puis naguere en France sont cognus.
Car le brandon qu'un cœur sous nostre Amour endure
S'allume dans le ciel de flame haute et pure,
Celle, comme je croy, que peut avoir aux cieux
Pour les Dieux et pour nous le seul œil de tous yeux :
Le ciel, le feu, l'air, l'eau, la terre, et ce qui mesme
Ou dans nostre bas Globe ou dans tout rond supreme,
Discourt et sent et croist, fait hommage au brandon
D'amour, et ce grand Tout n'est rien sans Cupidon,
Qui seul fait et repare et maintient ce qu'enserre
En soy le ciel, le feu, l'air, et l'onde, et la terre,
Au rebours du brandon horriblement infet,
Qui ne fait aucun œuvre issu de son effet,
De Nature la haine et l'outrage execrable :
D'autant qu'à celuy-là, de Megere semblable,
Il s'allume là-bas aux brandons inhumains,
Fumeu[x], puans, sanglans, dont s'horriblent les mains
Des sœurs, qui pour cheveux sur leur chef amoncelent
Leurs hideux couleureau[x], et qui tantost bourrelent
Les coupables esprits de ces serpens rongeurs,
Arrachez d'un tel poil, ou de ces feu[x] vengeurs,
Qui un poison de rage et puanteur font prendre
Au brandon qu'Amour faux dessus eux fait épandre :
C'est pourquoy son effet des faux cœurs enchanteur,
Leur fait d'une orde rage aimer la puanteur.
Lache et vilain se voit le desir qui endure
Son contentement propre, avoit pour but l'ordure,
Et que cela qui mesme au contentement sort,

Doive avecques l'ordure aller au lieu plus ord,
Qui telle Venus monstre estre d'embas issue,
Puis qu'au fond de la terre elle est encor receue.
Que donc l'Amour hautain mette en cendre mon cœur,
Non pas une infernalle et furialle ardeur.
Comme maint oisillon approchant d'avantage
L'ardent Soleil, son chant en son chaud encourage :
Comme un Grillon nocturne est au chant enflammé.
Tant plus il sent au soir son foyer allumé :
Et comme la Cygale au fort de l'Esté chante
Tant plus la challeur est, et brulante et sechante :
Sur mes heurs malheureux, sur mes gayes douleurs,
Je say maint chant divers au milieu des chaleurs,
Et sans fin pour l'amour, qui ses cruels alarmes
Refreschit dans mon cœur, je pren[s] mesme les armes
Deffendant mon tyran : mais ne pouvant aimer
L'autre amour, contre luy je veux mes chants armer
De plus fort en plus fort. Car tout bon cœur ne souffre
Ce feu, non plus qu'un feu se degorgeant du souffre
Que la bouche du mont Sicilien rendroit
Alors que plus de souffre en son ventre fondroit :
Non plus que des serpens chaque espece prochaine
Du Basilic, ne peut endurer son haleine,
De l'haleine et non pas du regard, comme on feint,
Ce royal serpenteau la vie en eux esteint.
Non plus que l'air sortant des mares croupissantes
Ou l'air plus corrompu des cloaques puantes :
Non plus que la fumée emmi les champs sortant
D'un feu fait de toute herbe et tout bois mal sentant,
Ou ces fortes vapeurs par medecine extraites
Des drogues que l'on trouve entre autres plus infetes :

Non plus que des serpens plus chauds et plus vilains,
Les repaires qui sont d'estrange odeur tous pleins,
Ou des porcs engressez le tet plus ordinaire,
Ou d'autres animaux plus puants le repaire :
Et non plus qu'un amas charongneux de ces corps,
Soit d'animaux puants, ou soit de serpents morts,
Horreur mesme aux oiseaux et bestes carnacieres ;
Ne peut estre enduré par les plus charongnieres.
Mesme à fin qu'en laissant toutes autres senteurs,
J'approprie à tel fait ses propres puanteurs,
Non plus que cela mesme en qui souvent se souille
Ce crime, qui l'ordure aime, recherche et fouille
De fort près, et long temps ne peut estre souffert
D'un, qui par punaisie, au moins tel sens ne perd.
« L'ame, aimant les vertus, abomine le crime
« Plus qu'un bon nez l'odeur ne rejette ou estime. »

Si donc tel monstrueu[x] et sale échauffement
Hors mon ame amoureuse encor plus ardemment
Par un beau contre-feu de mon amour se chasse,
Qu'ardemment mon amour par elle ne s'embrasse :
Il faut bien que mon chant, puis qu'en ces vers tousjours
J'oppose l'amour nostre aux monstrueux amours,
Face prendre à tous ceux qui hayent telle peste,
Un si grief contre-cœur du mal que je deteste,
Qu'il puisse encor passer la pitié, la faveur,
La juste bien vueillance et l'ardente ferveur,
Qu'en écrivant d'amour je veux graver en celle,
Qui fait, qui sçait mon feu, qu'en découvrant je cele.
En ceci je l'implore, elle qui juste doit
Par pitié bienheurer ma ferveur, qu'elle voit

Si bien à la chaleur de ma vie estre estreinte,
Que l'une en moy ne peut se voir sans l'autre esteinte :
Si bien qu'un tel tortu se croisant, se laçant
De cent nœus, et dans l'air en ma mort se haussant,
Fera voir tout d'un coup mon amour et ma vie
En deux pointes de feu jusques au ciel ravie.
Je voudrais qu'en voyant bouillir mon fiel si fort,
Contre un forfait, qui fait aux Dames tant de tort,
Et qui peut mesme faire aux François de nostre age
Trop plus qu'à la Nature et aux Dames d'outrage,
Elle vint tout ensemble ici favoriser
Ce qui peut et mon fiel et mon cœur attiser,
Mon fiel tout plein de haine encontre ceci forte.
Mon cœur tout plein d'amour qu'immortel je luy porte,
Et qu'avec moy jurant en mon mesme dessein,
Elle fist plus que moy, qui suis de courroux plein :
Si bien qu'en se joignant aux Deesses plus belles,
Se voilans de ces noms Dames ou Damoyselles,
Elle fist que chacune usast du haut pouvoir
Qu'on leur voit contre nous en nostre amour avoir :
Au moins si leur bel œil et leur pudique oreille
Pouvoyent ouir et voir ceste horreur nompareille,
Par l'eclat de leurs yeux qui peut mesme ecla[i]rcir
Tous les cieux, et d'eclairs toute flame obscurcir,
Ravir soudain du ciel des Dieux l'ame immortelle,
Et des humains porter au ciel l'ame mortelle,
Forcer mesme aux enfers Pluton de les aimer :
Pour amortir ce feu qui nous vient diffamer,
Elles viendroyent estam justement irritées,
Et dans ces vers encor par mon ire excitées,
Esteindre telle rage : en faisant par beautez

Tel obscur brillement ceder à leurs clartez,
Voire armant pour chassez telles forceneries,
Au ciel, terre et enfers, Dieux, et Rois, et Furies.
Mesme aux premiers arrests par leur grandeur donnez
Contre ceux qu'on verroit du crime soupçonnez,
Elles les priveroyent pour jamais d'avoir place
En leurs yeux, en leur cœur, en leur memoire et grace.
Tant qu'elles, que l'on croit de Nature l'honneur,
De son beau le plus beau, l'heur plus grand de son heur,
De Nature les fleurs, et plus dignes richesses,
De Nature par moy se feissent vengeresses :
Mais elles ne voudroyent, honteuses en ceci,
Entendre le seul nom de ceste hideur ci.
Tout François vraiment noble, à qui la force grande
Des Dames et d'Amour par son vray sens commande,
Du nom et plus du fait prendra, ce croy-je, horreur,
Sans me lire et sans prendre en mes fureurs fureur :
Moy mesme je ne puis dans un tel chant me plaire,
Qu'a bon droit et pour bien je suis contraint parfaire
Sans peine et sans plaisir. Souvent l'aspre courrous
Maint discours prompt et haut peut pousser hors de nous.

La prestesse à Phebus quand ce Dieu la possede,
Par force à la fureur de ses oracles cede :
Elle sent en sa langue un forcé moquement,
Changement en son corps, nouveau transportement
En son esprit prophete, en sa poitrine enfleure,
En sa face, en ses yeux mesme, en sa cheveleure,
Palleur, terreur, meslange, et sans aucun plaisir
Met hors ce qui luy vient esprit et corps saisir.
C'est malheureux sujet que de voir ou d'entendre,

D'écrire ou de parler, ce qui l'horreur engendre.
Tout ord et vilain vice en soy tousjours a eu
Deplaisance estant dit, et croissance estant teu.
Quand l'instinct de l'Amour ranimant dans moy mesme
L'autre ardeur de chanter l'embrasement extreme,
M'offre ainsi double feu : l'un dont l'amour nous ard,
L'autre dont Apollon nous échauffe en son art,
Faisant au feu premier si vive clarté rendre
Qu'il puisse après la mort éclairer nostre cendre,
Je m'égaye en ces feu[x], bien qu'ils m'aillent brulant,
Comme sur le mont d'Oete un grand Hercule allant
Par brulement au ciel, lors qu'une flame telle
Purgeant sa chair divine eust brulé sa mortelle :
Ou comme cet oiseau, qui pour renouveller
Sa vie vient soymesme après mil ans bruler.
Car telle ardeur d'amour qui aux grands cœurs vient naistre,
Rencontrant l'autre ardeur chasse le mortel estre,
Nous porte dans le ciel, gaignant par un tourment
L'eternité qui sort d'un hardi brulement,
Tant que de nostre cendre à la mort asservie,
De siecle en siecle on voit renouveller la vie,
Qui se rend par pareil et perpetuel cours
De memoire aux deux noms, aux vers, et aux amours :
Ce qu'attendre je puis, non ceux dont on decœuvre
Avant la mort mourir les vers, l'amour et l'œuvre,
Bien qu'ils se vantent tous, singes de hauts esprits,
D'eterniser leur nom, leur Dame et leurs escrits :
Ce cher loyer des Dieux, de Nature, et des Astres
N'est pas pour les labeurs des mal-nez poëtastres.
Moy donc estant épris de ces deux divins feu[x],
Je donne à l'heure un stile aux vers tel que je veu[x],

Pouvant tourner ma Muse en mainte et mainte forme,
Comme quand un Prothée en cent façons se forme,
Comme Achelois sentant l'effort Herculean,
Comme Thetis fuyant l'autre effort Pelean.
L'ample sujet d'amour presque enclost toute chose,
Que tout autre sujet à nos discours propose :
Luy des Dieux premier né, nous fait parler des Dieux,
Rechercher leur substance et compasser les cieux
S'accordans par luy seul, tellement que sans peine
Là haut de cercle en cercle un haut sens il pourmeine,
Pour commencer l'essence et les cours et les rangs
Des astres arrestez, et des astres errans :
Luy qui est tout flambant et nostre flame eguise,
Nous porte dans la flame apres les cieux assise
Au plus haut de son monde, et luy seul inspirant
L'air, que nous respirons, en l'air nous va tirant
Puis sur toutes les mers nous dresse un navigage,
Où souvent nostre espoir par luy souffre un naufrage,
Il rompt son vol et vient sur terre se ficher,
Pour dedans et dehors la flame rechercher :
Soit tel qu'on feint ou non, proffitable est la feinte
Par qui presque de tout la science est attainte.
Luy donc qu'on fait aussi de toute vie autheur,
Comme on le feint aussi l'autheur et le moteur,
Fait que l'aigu discours sous sa guide decœuvre
De Nature tout art, toute cause, et tout œuvre,
Toute matiere et forme, et donne tant d'objets,
Fait prendre un divers stile en si divers sujets,
. . . .

CONTRE LES MINISTRES

DE LA NOUVELLE OPINION (1)

I

Ne m'est-ce assez, helas ! puis qu'il faut commencer
Par regret sur un temps plein de regrets, ma plainte,
De voir par faction nouvelle injuste et feinte,
L'usance antique et droite et vraye s'effacer ?

Voir tel erreur sans choix et sans poi[x] s'embrasser
Par pique, ou dol, ou foy legerement etreinte,
Et voir la foy, la loy, l'amour, la juste crainte,
Presqu'avec tout l'estat des François renverser ?

Voir les champs, les citez, de leur Roy plus voisines,
Pleines de sang, de feu[x], de vols, et de ruines,
Qu'on couvre à faux du nom tant de Dieu que du Roy ?

Sans voir, las ! que desja par deux fois sur sa teste,
La France ayant bien peu prevoir telle tempeste,
Sans remede et sans yeux l'attende ainsi sur soy.

(1) Dans les éditions complètes du poète, ces sonnets sont au nombre de *trente-six*. Aussi avons-nous fait un choix. C'est probablement à propos de ces vers, d'expression satyrique, que les auteurs protestants accusèrent Jodelle d'avoir été corrompu par argent pour déchirer la mémoire de leurs coreligionnaires persécutés. (Voyez les *Mesmoires de l'Estat de France sous Charles IX*, etc.)

II

Ce qui devoit le plus decouvrir telles rages,
Ce qui devoit devant, après et à jamais
Contre les faux desseins de ces gens, et leurs faits,
Animer nos conseils, nos escrits, nos courages,

Sont les Prétextes feints, les faux et sots langages
Des Ministres leurs chefs, impudents, contrefaits,
Seurs du martel des leurs, et qui hayans la pais
Cachent du faux desir d'icelle leurs orages.

Qu'ores on voye au moins comme ils sçavent piper,
Qui crevans d'avoir veu de leurs mains échapper
Leur Roy par les chemins lui tachant faire outrance,

Le faisans assieger dans Paris, cottiser (1)
Ses sujets, ses moulins bruler, ses ponts briser,
Crient que cest en humble et vraye obeissance.

III

Quoy que ces éhontez, qui n'ont eu leurs pareils
En ce monde, ayent dit que pour sauver leurs testes,
De leurs chefs s'assembloient les forces toujours prestes,
Et qu'ils n'ignoroyent point de Marcel les conseils :

Ils en sont dementis par les longs appareils,
Par memoires trouvez, par mille autres enquestes,
Que l'on peut faire au vray, par toutes sourdes questes,
Achapts, amas, traffics, et complots nompareils.

(1) *Cottiser*, meurtrir.

Je l'ay tousjours senti, car telle humeur couverte
Ne pouvant pas faillir d'être à mes sens ouverte :
Mais m'amusant sans fin contre ces Antechrists,

Aux points de leur doctrine et fausse et obstinée,
Je laissois là leurs faits ! aussi la secte née
D'ecrits, ne peut mourir jamais que par écrits.

IV

Que t'ont (ô Dieu !) meffait, ou ma France, ou mon Prince
Que t'a meffait encor la mesme pieté,
Questant util' en tout, inutil' j'aye esté
Au secours de la foy, du Roy, de la province ?

Car encor que souvent maint labeur j'entreprinse
Bien conçeu, bien conduit, et ja presqu'enfanté,
Il falloit par rencontre estrange, ou nouveauté
De sujet, qu'entre-rompre à tous coups je le vinse.

Mais que t'a mon corps mesme à point nommé forfait,
Qu'estant contraint changer les parolles au fait.
Les livres aux harnois, les plumes aux pistolles,

Prisonnier dans un lict je sois arreste lors ?
Au moins si tel devoir tu veux oster au corps,
Fay vaincre l'ame et pren[s] victoire en ses parolles.

V

Je ne crains pas que Dieu, le sçavoir, la vertu,
Laissent vaincre Satan, l'ignorance, et le vice,
Ny qu'en tout soit l'estat, le repos, la police,
Par faux sujets, par trouble, et desordre abbatu :

Que ce qui stable estoit, grand, et bon, combatu
Soit par legereté, petitesse, et malice :
Que de l'habit du bien, de simplesse et justice,
Le mal, le dol, le tort, soit long temps revestu.

Mais je crains qu'un desastre et honte et playe cede
(O Dieu !) trop tard à l'heur, à l'honneur, au remede,
Quand le rebelle (ô Dieu !) l'heretic, l'estranger,

Auront mangé mon Roy, mon Eglise et ma France.
Haste-nous donc le jour, le sens, l'obeissance,
Pour de leur nuict, furie, et mépris nous venger.

VI

Je hay qu'estans tous presque arrachez de dedans
L'escole pedantesque, ou le cloistre, qu'en haine
Extreme ils ont, leur face et leur façon soit pleine
Du pis qu'ayent en eux les moynes, les pedans.

Je hay que telle humeur les rende en tout ardans,
Bien qu'ils soyent deguisez d'une attrempance (1) vaine,
Plus qu'un crapaud crevans d'une enflure vilaine,
Plus qu'un chien plein de rage, ecumans et mordans.

(1) Mot desuet qui signifiait encore au XVI[e] siècle, une certaine modération du feu de la passion.

Je hay qu'ils rendent tels au soustien de leurs songes
Les leurs, voire au soustien de tous nouveau[x] mensonges :
Mais je hay plus ceci que quand on les reprend,

Outrageant, menaçant leurs doctes adversaires,
Ains se faisans Dieu mesmes, estans à Dieu contraires,
Ne vont criant sinon qu'à Dieu, mesme on se prend.

VII

Un fort et seur esprit se renforce et soulage
Tant plus son sort jaloux luy presente d'assaux,
Comme on feint qu'un Hercule en ses divers travaux
Contre l'aspre rencueur de Junon s'encourage.

Les maux que contre moy de ces maistres l'outrage
Pourroit brasser de soy, de leurs meurtriers loyaux
Les aguets, ny l'effroy de nos publiques maux,
Ny mes malheurs n'ont peu mordre sur mon courage :

Qu'estant sains et dispos, jusques au bandement
Entrer de tous mes nerfs, jusqu'à l'épanchement,
Dernier de tout mon sang, jusqu'au soupir extreme,

Je n'y vueille ce corps et ceste ame opposer,
Et sur tous, qui plus est, toute l'ame épuiser,
Pour sauver contre eux tous le sauveur de nous mesmes.

VIII

Tout mon regret n'est pas que ta durable Eglise,
(O Christ!) soit dissipée en nostre France ainsi,
Je ne plains pas encor tant seulement qu'ici
Ton regne pacifique et ton nom l'on méprise,

Mais je plains que la France abolit ou deguise
Outre la pieté, toute autre forme aussi
Requise en tout estat : je plains que ce temps ci
Toute autre gent Chrestienne, ainsi que nous, divise :

Tant que ce mal par qui nous sommes desunis,
Nous rend de tant de maux comme à bon droit punis.
Par nos vices l'amour qu'envers toy tu commandes,

Mesmement tout amour d'entre nous estoit mort :
Tu fais donc à propos que haine et que discord
Soyent de l'amour estaint les sanglantes amendes.

IX

Des nations que Christ à son saint nom soubmet,
Je tairay chasque ver naturel qui les pique,
Bien que ma Muse soit quelquefois satyrique,
Un fiel pourtant trop aspre en ses vers ne permet :

Elle aux yeux d'un lourd peuple yvrongne ne remet,
Qu'il noye toutes loix dans l'orde loy Bacchique :
Elle se taist du peuple et feint et impudique,
Du peuple enflé le nom et du mutin s'omet :

Mais je diray (j'en veux au peuple que plus j'aime)
Que l'envie aux François par nature est extreme,
De là sort ce discord, nostre fatal poison :

Par là le docte est fol, le vertueux inique,
Le doux prince est tyran, mais las! maint jeu tragique
Commençant par envie acheve en trahison.

X

Il faut qu'un cours du ciel estrangement contraire
Au climat de la Gaule, et qui oncques, je croy,
Autre part ne s'est veu tel qu'au vray je le voy,
Vienne en nos faits ainsi qu'en un jouet se plaire.

Tout ce que chasque estat veut et doit et croit faire,
Se fait mesme au rebours : quand on pense du Roy
Retrencher la despence, on voit venir dequoy
Rengager, rembrouiller, deplorer son affaire :

Plus la noblesse veut mesnager, plus se croist
Par pompe son fardeau : mainte grandeur decroist
Voire et se fait vilaine, en pensant faire gloire

D'avarice et d'acquest : plus se croist la foison
D'officiers et d'edicts, moins se fait de raison :
Plus de Dieu l'on dispute, et moins l'on en fait croire.

XI

Que de ce siecle horrible on me peigne un tableau,
Par ordre y ordonnant l'estrange mommerie
Où tout vice, tout crime, erreur, peste, furie,
De son contraire ait pris le masque et le manteau.

Aux peuples et aux Rois dessous maint faux flambeau
Qui les yeux eblouit et les cœurs enfurie,
Soit de ces masques faux l'enorme tromperie
Conduite, et pour moumon (1) porte à tous un bandeau :

L'injustice prendra le beau masque d'Astrée,
En science sera l'ignorance accoustrée,
Sous le masque de Christ, d'Humblesse et Charité,

Satan, ambition, sedition felonne
Marcheront, et n'estoit la chance que Dieu donne
Leurs faux dez piperoyent tout heur et verité.

XII

Je sçay que mille escrits, l'apparence du vray,
Les passages dejoints, l'ardeur de contredire,
L'amour des nouveautez avec excuse attire
Maint et maint à ces gens desquels j'ai fait l'essay.

(1) *Momon*. Jeu de masque. On disait aussi *mommeur* pour désigner un bouffon, et *monmoneur* pour masque.

Je sçay qu'en nos Prelats gist force abus, je sçay
Que maint qui seulement à son salut aspire,
Pense d'homme de bien trouver ce qu'il desire
Aux aultres qu'il n'a pas si bien sondé que j'ay.

Je sçay que c'est grand bien de bannir de l'Eglise
Tout abus, jurement, larcin, et paillardise,
Mais les voyant doubler tant de seditions,

Je sçay sous ombre saincte en leurs ames s'enclorre
De tout temps un orgueil qui couve et fait eclorre
Tant de monstres, naissans pour nos perditions.

XIII

En songeant aux moyens qui par eux ont esté
Projettez, pour attraire à ce but d'Evangile,
Tout ce qui entre nous se voyoit plus debile,
Le tentans d'apparence ou bien de nouveauté :

Je trouve un mauvais art d'avoir sollicité
Le Moyne las du cloistre, et la Nonnain fragile,
Aux pratiques trouvans l'occasion utile,
Qui est la servitude et la lubricité :

Comme aussi le pedant debauché, le folastre
Disciple l'artizan tant plus opiniastre
Qu'il est sot : mais ce dol est extreme, qu'ils ont

Par nos femmes gaigné nostre noblesse : ô ruse
Antique de Satan. Toujours Adam s'abuse
Par Eve, en tels appas tous tels poisons se font.

XIV

Je m'emerveillois fort, sans penser n'au Papisme,
N'au Calvinisme (1) aussi, de quel humeur épris
En ce faux siecle estoyent nos bi[z]arres esprits,
Contre l'humeur Françoise et le doux Christianisme,

D'oser contre les grands par un vray fanatisme
Tant d'injures vomir, par dits et par escrits,
Les diffamant : Satan est pere de mespris,
De mensonge, d'orgueil, et d'outrage et de schisme :

Ces mots de sot, meschant, ladre, traistre, poltron,
Sodomite, atheiste, et meurtrier et larron
Et pour femmes tous mots d'ordure et de fallace,

Sonnent à nostre oreille : or tout essay public
M'a fait voir tel instinct estre hugenotic,
Et voir qu'ainsi ces gens sont de Satan la race.

XV

Est-ce Christ, ou Satan, ambition ou zele,
Droit ou tort, faux ou vray, discord juste ou jalous,
Rage ou sage conseil, haine ou amour de nous,
Soustien du Prince ou bien sedition rebelle,

(1) Pour : *ni au Papisme, ni au Calvinisme.*

Qui vous pique et vous pousse en une esmeute telle,
Et qui vous faites Christ le conducteur de vous ?
Ce beau nom d'Evangile, et tous les mots plus doux,
Dont la faulse apparence est faite et saincte et belle,

Pouvoyent faire cuider que poussez en ce fait
Vous estiez du meilleur de ceci, mais l'effet,
Comme imposer, piper, mal-dire, mal escrire,

Trafiquer, mutiner, chasser, meurtrir, bruler,
Du Prince les deniers, et les villes voler,
Doivent faire cuider (1) qu'estes poussez du pire.

XVI

O moy pourtant heureux de l'heur qu'auroit ma France
Si ces gens qui se sont contre elle mutinez,
Si les nostres aussi qu'en fin ces obstinez
Forceront de venir jusqu'à l'extreme outrance,

Avoyent ceux-là par crainte et ceux cy par clemence,
D'un sainct et juste accord leurs cœurs desacharnez,
Fuyans le cruel choc où les a destinez
La contrainte derniere, et l'ardeur de vengeance :

Je sentirois fort grand un tel heur pour ne voir
Ce beau regne noyé dans son sang, et sçavoir
Que ces pipeurs diroyent s'ils avoyent la victoire,

(1) Penser.

Dieu venge ainsi les siens en tout temps en tout lieu
Et vaincus ils diroyent, sont des verges de Dieu,
De nostre Eglise vraye et la marque et la gloire.

XVII

Christ, pacifique Roy, qui entre les tiens estre
Ne sçaurois, sans y voir ta compagne la Paix,
Qui fais naistre entre nous ces troubles et meffaits
Pour nous faire tes biens par nos maux recognoistre,

Et les apprehendans t'en recognoistre maistre,
Monstre que tous de Dieu les enfans tu nous fais,
Toy estant nostre frere, et que soyons refaits
Ton beau corps, que Satan pas discord fait decroistre :

Ou bien si ces errans tousjours obstinez sont
Contre toy Roy celeste, et l'autre Roy qu'ils ont,
Nostre cœur, nostre droit, et nos forces prospere :

Car je crains veu l'estat où on est, qu'en nos jours
La paix ne naisse point sans qu'elle ait ton secours
Pour pere, et la victoire ample et juste pour mere.

XVIII

Tous les saincts mandemens, que nostre foi Chrestienne
Commande de garder, sont de la vieille loy
Fors un, que Jesus-Christ à l'exemple de soy,
Veut que comme à nous seuls particuliers on tienne,

C'est que nos ennemis nous aimions. Or qu'on vienne
Surnommer maintenant ces assiegeurs de Roy,
Ces troubleurs de repos, ces ébranleurs de foy,
Les vrais restaurateurs de l'Eglise ancienne

Reserver la vengeance à Dieu, pour eux prier
Qui affligent, sans fin dessous les Rois plier,
Fussent-ils tyrans, est-ce ou s'armer ou écrire

Cent libelles vilains ? se filler son cordeau,
Se faire des mutins le chef et le bourreau,
Est-ce suivre de Christ et pour Christ le martyre ?

XIX

Depuis que j'ay leur cause entierement sondée,
La conferant à l'autre et tout point epluché,
Que pour elle et contre elle aux escrits j'ai cherché,
Je la hay la trouvant et nuisible et fardée.

Puis voyant leur façon austere, outrecuidée,
Hayneuse en dits et faits bien que tout soit caché
Sans vouloir d'eviter des autres le peché
Je la hay comme estant de faux singes guidée.

Je hay que la pluspart d'entr'eux sans rien sçavoir,
Voire sans leurs raisons souvent n'ouir ni voir,
S'obstinent a credit : leurs flames je deteste,

Mais plus leurs fiers desseins, et plus encore cent fois,
Ces petits libelleurs, de qui les sots abbois,
Tant le reste est aveugle, embrasent tout le reste.

XX

Que je ri[s] quand je voy ces placarts, ces requestes,
Où ces messieurs se font de France les estats :
Et monstrent de desja c'est s'avancer d'un pas
Contre nos loix, nos Rois, nos repos et nos testes.

De France les estats, pour mouvoir ces tempestes,
A Vuormes, à Geneve, ou ailleurs ne vont pas.
Avec pitié je ri[s], les voyant mettre à bas
Leurs dess[e]ins par leur faute, et s'y conduire en bestes,

Je ri[s] d'ouir qu'il faut pour les justes venger,
Ceux qui n'en peuvent mais voler et saccager,
Et qu'ainsi des plus grands la tutelle on pratique :

Mais las ! je pleurerois quand ils pleurent des feux,
Pour une opinion, spectacle trop hideux,
S'ils n'escrivoyent qu'il faut ardre tout heretique.

SONNETS

I

AU ROY CHARLES IX

Après la reduction du havre de grace (1)

PENDANT qu'en mes discours je ri[s] de l'injustice
Qui à tort s'efforçant m'abysmer de malheurs,
Réveille un cœur en moy, qui domteur des douleurs
Ne permet qu'à mes maux ma constance flechisse :

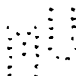
Je songe, et contrepoise (2) à mon mal la malice
Du temps, qui mesme à tort s'attachant aux grandeurs
De nos princes et Rois, monstre que les grands heurs
Sont enviez du peuple, et poursuivis du vice.

Mais le ris de mon mal n'est pas de là sorti,
Pour voir un mal commun jusqu'aux grands departi :
Car riant de mes maux je pleure des publiques.

Puissé-je de ces deux, en fin, telle fin voir,
Que l'un engendre en moy l'heur, l'égard, le sçavoir,
L'autre aux grands le conseil, et l'horreur aux iniques.

(1) Ce sonnet, le premier d'une série de six pièces, a été écrit, vraisemblablement, en 1563. On sait que le Hâvre, occupé par le Comte de Warvick, fut pris le 28 juillet de cette année par le connétable Anne de Montmorency. Charles IX, dit-on, assistait au siège.

(2) Il faut lire : *contrepese*, du verbe *contrepeser*, peser autant que telle autre chose.



II

POUR LE JOUR QUE LA PAIX FUST FAICTE (1568) (1)

Si ta paix est honneste, et juste, et saincte et bonne,
Qu'elle ait heureuse entrée, accroissance et seurté :
Si ton discord n'est pas, comme il faut, garroté,
Que ta couronne on voye orner d'autre couronne,

Qui son rond d'or d'un rond de laurier environne,
Non d'olive, qui donne et loisir et fierté,
Et confort au discord, que plus grand' loyauté
Dieu pour jamais envers ton beau sceptre nous donne :

Qu'il donne à ton Conseil l'adresse et le bon cœur,
A tes beaux ans la joye, et l'heur, et la longueur,
Sur tous à tes faicts gloire, à ta gloire memoire.

A moy, qui suis tout tien, grand pouvoir, grand effort,
Tant pour aider, qu'orner ta Paix, ou ton discord,
Ton sceptre, ton conseil, tes ans, tes faits, ta gloire.

(1) Il s'agit de la deuxième paix dite *paix fourrée* conclue par les protestants, à Lonjumeau, le 27 mars. On la dénomma encore *petite paix* parce qu'elle ne dura que six mois. C'est après cette courte trêve que Alexandre-Edouard, duc d'Anjou, nommé à dix-sept ans lieutenant-général, fit campagne contre les huguenots et gagna sur eux en 1569, les batailles de Jarnac et de Moncontour.

III

POUR LE JOUR DE PASQUES ENSUIVANT

Ce jour que tu viens, Sire, au sainct banquet Chrestien,
Prendre et manger de Christ le corps que tu adores,
Par qui sans fin la vie en ton corps tu restaures :
Car ce corps revivant, fait revivre le tien :

Croy que c'est d'une paix l'infaillible entretien
Avec Dieu, par son fils, qu'en toy tu incorpores :
Et sur si saincte paix songe à la paix encores
Que tu as faicte, et l'une avec l'autre maintien :

Mais crain[s] tousjours que ceux, qui par fardé mensonge
Ont fait une figure, une foy vaine, un songe
De l'union que Christ fait ce jour avec toy,

Ne feignent l'union qu'avec eux tu as faicte,
Trompeuse et d'un faux masque en leur dam contrefaite,
Rompans en telle paix, comme en l'autre leur foy.

IV

POUR LE JOUR DE LA PENTECOSTE ENSUIVANT

Dieu vueille qu'en ce jour, qui du nom de cinquante
Prend son nom, l'esprit sainct auparavant promis
Du Fils, et puis du Pere aux Apostres transmis,
Face en toy quelque occulte, et puissante descente,

Pour ton ame eschauffer, s'elle est encore lente,
A retenir, et mesme enflammer tes amis,
A reünir, ou bien domter tes ennemis,
Car de ce Dieu, la force est douce et violente.

Il voit le plus beau regne ou Christ ait dominé,
Aveuglé, corrompu, mutiné, butiné,
Sans qu'un espoir d'accord juste et vray s'y decœuvre.

Luy donc Dieu (car des Rois l'effort n'est assez fort)
Par toy nous monstre à l'œil, pour vaincre un tel discord
Qu'en ta parolle il parle, et qu'il œuvre en ton œuvre.

V

A LA ROYNE, MERE DU ROY (1)

DES deux grands Rois d'Europe, estre fille premiere
A l'un, et femme à l'autre, outre encor estre sœur
D'un Roy non seulement des peres successeur
En regne et en vertu, mais en façon guerriere :

Estre aussi sœur de quatre, à qui la terre entiere
D'autres grandeurs reserve, avoir soy mesme l'heur
D'estre plusieurs fois Roine, en majesté, douceur,
Et autres vertus, estre en terre une lumiere :

Avoir vescu et mesme estre morte en l'amour
Extreme d'un mary, pouvoir revivre un jour
En terre par merite, et vivre au ciel par grace,

(1) Catherine de Médicis.

Hors des tragiques fins, qu'ont les plus grands, t'avoir
Laissée en te laissant seurté de la revoir,
N'est-ce assez pour calmer et ton ame et ta face?

VI

A LA MESME

Tu n'as pas seulement de nostre Paix souci,
Soit pour avoir bien sceu rechercher, et bien faire,
Soit pour la preserver du trouble, son contraire,
Mais nostre guerre en main tu as pris tout ainsi :

J'enten[s] guerre licite et non celle qu'ici
Un mal d'esprit a peu sinistrement attraire,
Pour du lien commun d'un seul Dieu nous distraire,
D'un seul Christ, d'un seul Roy, d'un seul païs aussi.

Le Havre où ton advis tout seul poussa l'armée
De ton cœur, de ton heur, de ton droit animée,
Les soldats enflammez et guerdonnez par toy :

Les blessez recueillis, le lieu que tu ordonnes,
Où la vie honorable apres l'honneur leur donnes,
Monstrent que nous avons eu une Royne un Roy.

VII

A M. LE COMTE DE FAUQUEMBERGE ET DE COURTENAY

Maudiray-je (cher Comte) ou les Dieux envers moy
Nonchalans, ou jaloux, ou du sort la constance,
Qui ne fut oncq constant fors qu'en l'aspre nuisance,
Que sans relache il fait tant à moy comme à toy?

Des celestes flambeaux maudiray-je la loy ?
(Si quelque loy sur nous peut avoir l'influence
Des corps non animez :) maudiray-je qu'en France
Ils m'ont fait naistre et voir tout cela que j'y voy ?

Maudiray-je la Court, ou les grands qui ne pensent
A moy, tant que trop plus que moy mesme ils s'offensent.
Ha non ! je maudiray seulement la Vertu.

Seul j'execre aujourd'huy ce qu'en moy plus j'admire.
Car pourquoy ? si j'estois sans cela, penses-tu
Qu'en France en un tel temps j'eusse rien que maudire.

VIII

A M. SYMON (1)

L'amitié qui me lie à toy dès ma jeunesse,
De ma Muse (ô Symon) print son fatal lien :
Quand premier des François, toy m'ouvrant le moyen,
J'empruntay le Cothurne, et le Soc, à la Grece :

Pour aux Rois, pour au peuple, avecques la hautesse,
Avecques la basseur, du vers Æchylien,
Et du vers de Menandre, apporter l'ancien
Miroir Tragic, Comic, qui Rois et peuple dresse.

Or ma Muse, qui peut nostre amitié nouër,
Se sentant immortelle, ores luy veult vouër,
Qu'ainsi qu'elle luy fit prendre d'elle naissance,

(1) Peut-être Simon Brunel. Voyez la note 1 de la p. 104.

Elle luy donnera ce qu'elle sent en soy,
Qui est l'eternité, tant que du temps la loy
N'ait sur ton nom non plus que sur le mien puissance.

IX

L'AMOUR CELESTE DE VERTU

Sur un jeu

A M. SYMON (1)

PAR moy l'Amour celeste on voit mener ici
Trois Cupidons, captifs dessous ma main divine :
L'un est l'amour de Mars, qui sanglant (2) vous mutine :
L'autre vous va bruslant d'un avare souci.

C'est l'amour de Plutus : le tiers qui brusle aussi
Est l'amour trop lascif de Venus la marine.
Ceste Musique accorde à ma pompe enfantine,
Qui pour vous et pour nous va chantant ces vers ci.

Il faut que pour le fils de la Venus celeste,
Hautain et par Amour, ces trois ci l'on desteste,
Qui, en ce pervers siecle, ont eu le plus de cours.

Il les a pris captifs en ceste saincte feste
Des Innocens : Que donc un trophée on appreste
A l'Amour innocent, sur ces trois faux Amours.

(1) Voy. la note 1 de la page précédente.

(2) Le texte de la deuxième édition porte : *sanglans*, ce qui donne au vers un sens quelque peu différent.

X

A MADAMOYSELLE DE SURGIERES (1)

NONOBSTANT tout mépris, la Vertu fait paroistre
A tout cœur vertueux son besoin de bien loin.
De moy qui ay bien peu de moy mesme me cognoistre.
Le soin entra dans toy sans mesme me cognoistre.

Cela sans fin m'oblige, et toujours me faict croistre
Ceste ardeur, de me rendre un immortel tesmoin,
Que puis que les vertus du secours au besoin,
Tout siecle doit en toy ta vertu recognoistre.

Je n'ay point aux vertus tant de part ny tant d'heur,
Que toy, qui la vertu couples à la grandeur,
Deusses peiner pour un qui oncq pour soi ne peine.

Que doncq ce cœur gentil, qu'en cela tu as pris,
Me rende à recognoistre à jamais, tant épris,
Qu'à toy, plus grand qu'à moy, soit le fruict de ta peine.

(1) Hélène de Surgères, maitresse de Ronsard. Elle était fille de René de Fonsèque, baron de Surgères, et d'Anne de Cossé-Brissac. On sait que Ronsard lui adressa deux livres de sonnets.

AUX CENDRES DE CLAUDE COLET (1)

Si ma voix, qui me doit bien tost pousser au nombre
Des Immortels, pouvoit aller jusqu'à ton ombre,
Colet, à qui la mort
Se montra trop jalouse et dépite d'attendre
Que tu eusses parfait ce qui te peut deffendre
De son avare port :

Si tu pouvois encor sous la cadence saincte
D'un Lut, qui gemiroit et ta mort, et ma plainte,
Tout ainsi te ravir,
Que tu ravissois dessous tant de merveilles,
Lors que durant tes jours je faisois tes oreilles
Sous mes lois s'asservir :

(1) Claude Colet (ou Collet), poëte et orateur français, né à Rumilly, en Champagne, dans le courant du XVIe siècle. François Habert lui adressant une de ses épigrammes le qualifie « Maistre d'Hostel de Madame la Duchesse de Nesle ». On lui doit divers ouvrages en prose et en vers, entre autres : *L'Oraison de Mars aux Dames de la Court, ensemble la Reponse des Dames à Mars; l'Epitre de l'amoureux de Vertu aux Dames*, etc., en rimes francoises, imprimés avec « aucunes Œuvres poetiques » du même auteur, à Paris, chez Chrestien Wechel, 1544, in-8° ; *Histoire palladienne, traitant des gestes et faits d'armes et d'amours de Palladion*, etc., trad. d'italien et imprimé à Paris, par Estienne Groulleau, 1555, in-fol. ; *Le neuvieme Livre d'Amadis de Gaule*, d'espagnol en françois. (Voy. les *Bibliothèques françoises* de La Croix du Maine (I, p. 134) et de Du Verdier (I, p. 329) ; Abbé Goujet : *Bibliothèque françoise*, XI, p. 178.)

Tu ferois escouter à la trouppe sacrée
Des manes bien heureux, qui seule se recrée
Entre les lauriers verds,
Les mots que maintenant, devot en mon office,
Je rediroy neuf fois, pour l'heureux sacrifice
Que te doivent mes vers.

Mais pour ce que ma voix, adversaire aux tenebres,
Ne pourroit pas passer par les fleuves funebres,
Qui de bras tortillez
Vous serrent à l'entour, et dont, peut estre, l'onde
Pourroit souiller mes vers, qui dedans nostre monde
Ne seront point souillez :

Il me faut contenter, pour mon devoir te rendre,
De tesmoigner tout bas à ta muette cendre
Bien que ce soit en vain
Que ceste horrible Sœur qui a tranché ta vie,
Ne tranche point alors l'amitié qui me lie,
Où rien ne peut sa main.

Que les fardez amis, dont l'amitié chancelle,
Sous le vouloir du sort, evitent un Jodelle,
Obstiné pour vanger
Toute amitié rompue, amoindrie et volage,
Autant qu'il est ami des bons amis que l'âge
Ne peut jamais changer.

Sois moy donc un tesmoin, ô toy Tumbe poudreuse,
Sois moy donc un tesmoin, ô toy fosse cendreuse,
Qui t'anoblis des os :

Desja pourris en toy, sois tesmoin que j'arrache
Maugré l'injuste mort ce beau nom qui se cache
Dedans sa poudre enclos.

Vous qui m'accompagnez, ô trois trois fois pucelles,
Qu'on donne à ce beau nom des ailes immortelles,
Pour voler de ce lieu,
Jusqu'à l'autel que tient vostre mere Memoire,
Qui regaignant sans fin sur la mort la victoire,
D'un homme fait un Dieu.

Pour accomplir mon vœu, je vois trois fois espandre
Trois gouttes de ce laict dessus la seiche cendre,
Et tout autant de vin,
Tien[s], recoy le cyprès, l'amaranthe, et la rose,
O Cendre bien heureuse, et mollement repose
Icy jusqu'à la fin.

CHŒUR DES TROYENS (1)

Les Dieux des humains se soucient,
Et leurs yeux sur nous arrestez
Font que nos fortunes varient,
Sans varier leurs volontez.
Le tour du Ciel qui nous rameine
Après un repos une peine,
Un repos apres un tourment,
Va tousjours d'une mesme sorte :
Mais tout cela qu'il nous rapporte
Ne vient jamais qu'inconstamment.
Les Dieux toujours à soy ressemblent :
Quant à soy les Dieux sont parfaits :
Mais leurs effects sont imparfaits
Et jamais en tout ne se semblent.

Les deux peuples divers, qu'ensemble
L'immuable fatalité
Pour ce seul jour encore assemble
Dans les murs de ceste cité :
Les Troyens sous le fils d'Anchise,
Tes Tyriens dessous Elyse,
Monstrent assez à tous vivans
Qu'il n'y a que l'audace humaine

(1) *Didon se sacrifiant*, tragedie. Acte I.

Qui face, que le Ciel attraine (1)
L'heur et le malheur se suivans.
Nostre heur auroit une constance,
Si voulans tousjours hault monter,
Nous ne taschions mesme d'oster
Aux grands Dieux nostre obeïssance.

Mais eux qui toutes choses voyent
Exempts d'ignorer jamais rien
Ont veu comme il faut, qu'ils envoyent,
Aux mortels le mal et le bien.
Et d'un tel ordre ils entrelacent
L'heur au malheur, et se compassent
Si bien en leur juste equité,
Que l'homme au lieu d'une asseurance
Ne peult avoir que l'esperance
De plus grande felicité.
Pendant que chetif il espere,
(Chacun en sa condition)
La Mort oste l'occasion
D'esperer rien de plus prospere.

Ainsi les hauts Dieux se reservent
Ce poinct, d'estre tous seuls contens :
Pendant que les bas mortels servent
Aux inconstances de leur temps.
Des evenemens l'inconstance
Engendre en eux une ignorance :
Tant qu'aveuglez par le desir
Auquel trop ils s'assujettissent,

(1) *Attraine*, *atraisne*, entraîne, attire.

Pour l'heur le malheur ils choisissent,
L'ombre du plaisir pour plaisir.
Mais quoy ? veu telle incertitude,
L'homme sage sans s'esmouvoir
Reçoit ce qu'il faut recevoir,
Mocqueur de la vicissitude.

Car si toutes choses qui viennent,
Avoyent paravant à venir,
Si les douleurs qui en proviennent,
Par un malheureux souvenir,
Ou bien la crainte qui devance
L'evenement de telle chance,
Ne nous peuvent apporter mieux :
Grands Dieux, qu'est-ce qui nous fait faire
Plus malheureux en nostre affaire,
Que mesme ne nous font les Cieux ?
Heureux les esprits qui ne sentent
Les inutiles passions,
Filles des apprehensions,
Qui seules quasi nous tourmentent.

Tout n'est qu'un songe, une risée,
Un fantosme, une fable, un rien,
Qui tient nostre vie amusée
En ce qu'on ne peut dire sien.
Mais ceste maratre Nature,
Qui se monstre beaucoup plus dure
A nous qu'aux autres animaux,
Nous donne un discours dommageable,
Qui rend un homme miserable,
Et avant et apres ses maux.

Et plus les bourrelles Furies
Voyent que nous sommes en heur,
Et plus après nostre malheur,
Monstre sur nous leurs seigneuries.

Ceste inevitable Fortune,
Qui renverse nostre cité,
N'eust point esté tant importune
Contre nostre felicité,
Si avant que les tristes flames
Eussent ravi les cheres ames
De nos superbes Citoyens,
Ceste v[e]ngeresse muable,
N'eust point esté tant favorable
Aux murs, et au nom des Troyens.
Mais qui eust pu brider sa rage,
Voyant que le Ciel gouverneur
Souffroit qu'on saccageast l'honneur
Des villes, et des Dieux l'ouvrage ?

Ainsi n'eust pas esté saisie
Par les trois infernales sœurs,
L'ame de ce grand Roy d'Asie,
Voyant les Grecs estre vainqueurs :
Si ce grand Priam nostre prince
N'eust apparu dans sa province,
Comme Roy de tous autres Rois
L'Ire n'est point en la puissance
Des princes : et l'Impatience
Contraint leur cœur dessous ses loix.
Quel horreur, quand la gloire haute

Tresbuche, et que les royautez
Se tournent en captivitez,
Soit par hasart, soit par leur faute ?

Toy mesme Hecube infortunée
Qui cruellement des Gregeois
Pour esclave fus entrainée,
Comment maintenant tu dirois
Quels brandons et quelles tenailles
S'acharnent dessus les entrailles
De ceux qui, devant triomphans,
Voyent soudain choir les orages,
Et ensanglanter leurs visages
Du sang mesme de leurs enfans ?
Nous mesme qui dessous Enée
Cherchons nostre bien par nos maux,
Disons qu'avecq les cœurs plus hauts
La plus grande misere est née.

Mais qui veut voir un autre exemple,
Soit du destin, ou soit du mal,
Que l'homme en souffre, qu'il contemple
En ce departement fatal,
Comment la fortune se jouë
D'une grand' Roine sur sa rouë.
J'ay grand'peur qu'aucune raison
Voyant le sort tant variable,
(O pauvre Didon pitoyable !)
Ne demeure dans ta maison.
Une impatience est plus grande
Que tout mal que l'on puisse avoir :
Mais la mort a souvent fait voir,
Q'impatience au mal commande.

CHŒUR (1)

L'amour qui tient l'ame saisie
N'est qu'une seule frenaisie,
Non une deïté :
Qui, comme celuy qui travaille
D'un chaud mal, poinçonne et tenaille
Un esprit tourmenté.

Celuy dont telle fievre ardente
La memoire et le sens tourmente,
Souffre sans sçavoir quoy.
Et sans qu'aucun tort on luy face
Il combat, il crie, il menace,
Seulement contre soy.

Son œil de tout objet se fasche,
Sa langue n'a point de relasche,
Son desir de raison :
Ore il cognoist sa faute, et ore
Sa peine le raveugle encore
Fuyant sa guarison.

Tel est l'amour, tel est la peste,
Qu'il faut que toute ame deteste :
Car lors qu'il est plus dous
Il n'apporte que servitude
Et apporte, quand il est rude,
Tousjours la mort sur nous.

(1) *Didon se sacrifiant.* Acte V.

A SA MUSE (1)

Tu sçais, o vaine Muse, o Muse solitaire
Maintenant avec moy, que ton chant qui n'a rien
Du vulgaire, ne plaist non plus qu'un chant vulgaire.

Tu sçais que plus je suis prodigue de ton bien,
Pour enrichir des grands l'ingrate renommée
Et plus je pers le te[m]s, ton espoir et le mien.

Tu sçais que seullement tout chose est aimée,
Qui fait d'un homme un singe, et que la verité
Sous les piés de l'Erreur gist ores assommée.

Tu sçais que l'on ne sçait où gist la Volupté,
Bien qu'on la cherche en tout : car la Raison sujete
Au Desir, trouve l'heur en l'infelicité.

Tu sçais que la Vertu, qui seulle nous rachete
De la nuit, se retient elle mesme en sa nuit,
Pour ne vivre qu'en soy, sourde, aveugle et muette.

Tu sçais que tous les jours celui-là plus la fuit
Qui monstre mieu[x] la suivre, et que nostre visage
Se masque de ce bien à qui nostre cœur nuit.

(1) *Le Recueil des Inscriptions, figures, devises et masquarades*, etc.

Tu sçais que le plus fol prend bien le nom de sage
Aveuglé des flateurs, mais il semble au poisson,
Qui engloutit l'amorse et la mort au rivage.

Tu sçais que quelques uns se repaissent d'un son,
Qui les flate par tout, mais helas ! ils dementent
La courte opinion, la gloire, et la chanson.

Tu sçais que moy vivant les vivans ne te sentent,
Car l'Equité se rend esclave de faveur :
Et plus sont creus ceu[x]là qui plus effrontés mentent.

Tu sçais que le sçavoir n'a plus son vieil honneur,
Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature
Puisse rendre un jeune homme à tout œuvre meilleure.

Tu sçais que d'autant plus, me faisant mesme injure,
Je m'aide des Vertus, affin de leur aider,
Et plus je suis tiré dans leur prison obscure.

Tu sçais que je ne puis si tost me commander,
Tu connois ce bon cueur, quand pour la recompanse
Il me faut à tous coups le pardon demander.

Tu sçais comment il fault gesner ma contenance,
Quand un peuple me juge, et qu'en depit de moy
J'abaisse mes sourcis sous ceu[x] de l'Ignorance.

Tu sçais que quand un Prince auroit bien dit de toy,
Un plaisant s'en riroit, ou qu'un piqueur Stoïque
Te voudroit par sotie attacher de sa loy.

Tu sçais que tous les jours un labeur poëtique
Apporte à son autheur ces beau[x] noms seullement,
De farceur, de rimeur, de fol, de fantastique.

Tu sçais que si veus embrasser mesmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon merite tout seul me sert d'empeschement.

Bref, tu sçais quelles sont les envieuses rages
Qui mesme au cueur des grands peuvent avoir vertu,
Et qu'avecq' le mepris se naissent les outrages.

Mais tu sçais bien aussi, pour neant aurois-tu
Debatu si long te[m]s, et dedans ma pensée
De toute Ambition le pouvoir combatu,

Tu sçais que la Vertu n'est point recomp[e]nsée,
Sinon que de soymesme, et que le vray loyer
De l'homme vertueu[x], c'est sa Vertu passée.

Pour elle seulle donq je me veux employer,
Me deussé-je noyer moy mesme dans mon fleuve,
Et de mon propre feu le chef me foudroyer.

Si donq' un changement au reste je n'epreuve,
Il faut que le seul vray me soit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moy seul se treuve :
Jamais l'Opinion ne sera mon colier.

PIECES SATYRIQUES

L'OMBRE AU PASSANT (1)

ARRESTE toy passant, il faut que de ce temple
Tu rapportes chez toy et l'un et l'autre exemple
Que je donne en doublant ma vie par ma mort :
L'un est de reverer ce que l'on hait à tort,
L'autre de mespriser ce que tant on embrasse.
Les grands biens, les honneurs, les beautés et la grace
Que je reçeu du Ciel, sembloient ja bien heurer
Le songe de ma vie et vouloient m'asseurer

(1) Ces vers, publiés déjà par Edouard Tricotel (*Bulletin du Bibliophile*, sept.-oct. 1870-1871), sont tirés de la pièce intitulée : *Sur le tumbeau de Jean Brynon*, opuscule, sans date (1544), in-folio offrant 3 colonnes de texte, en 1 f. non chiffré. Ce Jean Brinon conseiller au Parlement de Paris, mourut jeune en 1554. On lui doit quelques poésies. (Cf. La Croix du Maine : *Bibl. fr.*, I, p. 165 ; Fr. Blanchard : *Les Présidents à Mortier du Parl. de Paris*, 1647, in-8°). Tabourot dans ses *Bigarrures* (Livre IX, ch. IX, a laissé quelques lignes curieuses sur ce personnage. « Le mal-fortuné Jean Brinon, dit-il, qui pour sa libéralité envers les personnes doctes, devint enfin si necesiteux qu'il mourut tout juste, mais avec une memoire celebre, eternisée par d'Aurat, Ronsard et les premiers de nostre siecle trouva luy mesme sur son nom :

Jean Brinon
Rien bon n'y a.
Janus Brino
Ruina bonis.

Bien souvent qu'une courte et vaine renommée
Tiendroit sans fin ma mort sous ses piés assommée.
Mais je sçeu que le bien qu'aveuglement on prise
Fait oublier le bien qui nostre tombeau prise ;
Je sçeu pareillement que la felicité
N'est point qu'après la mort, et que la pauvreté
Est toujours avecq ceus à qui l'ardente rage
Ne permet de leurs biens un honorable usage :
Tant que ne voulant pas faire estou[ff]er mon nom
Dans un bien perissable, et qu'un riche Brynon,
Fait pauvre par la mort, n'eust aulcune richesse
Qui peust contre la mort revanger sa jeunesse,
Je me mis à aymer le bien qui ne meurt pas,
Et qui, m'apauvrissant, m'enrichit au trespas.
De ce bien l'on ne fait en ce siècle aulcun co[mp]te,
Mais ce seul bien la mort et les siecles surmonte.
Ce bien m'apauvrissoit et faisoit que l'Envie
Grin[ç]oit souvent les dents contre l'heur de ma vie :
Mais l'Envie me laisse or que mon corps n'est rien,
L'autre bien m'a laissé, si je doibs nommer bien,
Ce seul bien m'a suivi que j'avois voulu suivre,
Revivant par cela que plus j'avois fait vivre.
Or adieu, fay toy sage, et remaschant en toy
Qu'on meurt heureusement quand on meurt comme moy,
Respan[s] plus tost des fleurs que des pleurs sur ma cendre,
Puis que l'ombre ne peut dedans l'oubli descendre.

SONNETS AFFICHEZ EN PLUSIEURS ENDROICTS DE PARIS LE JEUDI 28e AOUST 1572, IVe JOURNÉE D'APRÈS LE MASSACRE (1)

I

VOULOIR piper un Roy par ruse et par cautelle
Braver sa majesté, luy ravir doucement
Le sceptre de sa main, partager finement
L'heritage sacré de sa couronne belle ;

Tousjours entretenir les princes en querelle,
Parler des maux passez, et de Dieu sobrement,
Chasser l'homme de bien, recevoir cherement
L'imposture et l'erreur d'une troupe rebelle ;

Oisif, ne faire rien, et sembler faire tout,
Entreprendre sans fin, ne mettre rien à bout,
Et sous un œil benin s'animer de vengeance ;

(1) Ces trois sonnets qu'on peut lire dans le Ms. français 10304 (pp. 316-318) de la Bibliothèque Nationale, ont été imprimés sous ce titre : *Advertissement du peuple de Paris aux paysans.* Sans date (1572), in-fol. de 1 ff. non chiffré. M. Edouard Tricotel les a recueillis et annotés dans le *Bulletin du Bibliophile,* sept.-oct. 1870-1871. Ils font allusion au massacre de la Saint Barthélemy lequel eut lieu, ainsi qu'on le sait, le 24 août 1572. C'est à ces poèmes incisifs que L'Estoile fait allusion lorsqu'il reproche à Jodelle d'avoir déchiré la mémoire des martyrs de la nouvelle religion. Voy. les notes de la *Vie d'Est. Jodelle,* de Guillaume Colletet, p. 45-46.

D'un visage fardé courtiser l'ennemi,
Abuser et trahir accortement l'ami :
C'estoit d'un admiral (1) la fiere outrecuidance

II

TENTER par tous moyens de surprendre son Roy,
Pour le rendre captif, et de flammes civiles
Saccager et brusler les chasteaux et les villes,
Suborner l'estranger et l'attirer à soy ;

Detester le papat, la justice et la loy,
Dessous un masque fin (2) tromper les plus habiles,
Faire un monde nouveau et de ruses gentilles
Caresser le parjure, et plus, manque de foy ;

Ouvrir à l'ennemi les ports et les passaiges,
Tourner tout à risée, et de mains sacrileges
Souiller d'impieté les sepulchres des morts ;

Contrefaire le froid et brusler dedans l'ame
Du feu d'ambition, c'estoit la fine trame
Qu'ourdissoyent à la Cour les freres plus accorts (3).

(1) Lisez : *Coligny.*

(2) Peut-être vaudrait-il mieux lire : *feint* (Note de Tricotel).

(3) Le manuscrit porte : *accords.* Ici l'auteur fait allusion à l'amiral et à ses frères, Odet de Coligny et d'Andelot.

III

Mais Dieu qui tient en main la force et la grandeur
De Charles (1) ce grand Roy, et qui fait qu'il prosper
Sous les sages avis de la Roine, sa mere,
Roine qui fait renaistre en France le bon heur,

Enfin leur a monstré ce que peut la fureur
De son bras rougissant de foudre et de colere,
Saccageant, meurtrissant d'une entreprise fiere
Ce monstre qui tenoit tout le monde en erreur.

Ennemis de repos, de Dieu et de nos princes,
Ennemis conjurés du peuple et des provinces,
Immortels ennemis de l'honneur des tombeaux,

Et sans tombeaux aussi, vos charongnes puantes
Roulent dessus les eaux, et ne servent errantes
Que d'amorse aux poissons et de borge (2) aux corbeaux

Est. Jodelle, tenu pour aucteur.

(1) Charles IX.

(2) L'imprimé porte : *gorge*, *borge* ou *boige*, en vieux langage, veut dire toile.

AUX PASSANTS (1)

CHRIST, l'aigneau, le lion, par humblesse et victoire
Victime au lieu d'Isaac et de Juda la gloire,
Doux et fort, du mespris de ses loix et du tort
Fait à ses lieux sacrez, nous doit punir plus fort

(1) Ces vers publiés pour la première fois et commentés par Edouard Tricotel dans le *Bulletin du Bibliophile* (sept.-oct. 1870-1871, pp. 424 à 432) sont extraits du Ms. Fr. 10304 (fol. 211), conservé à la Bibliothèque Nationale. Ils ont été écrits par Jodelle, afin d'être placés sur la croix dite de Gastines. Pour bien en comprendre le sens il faut lire les lignes suivantes que nous extrayons d'un livre maintes fois cité au cours de nos notes : *Memoires de l'Estat de France sous Charles neufviesme*, etc. (A. Midelbourg, par Henri Wolf, 1578, fol. 63, r. et v.)

« L'an mil cinq sens soixante neuf, pendant la grande fureur des troisiesme troubles, le Parlement de Paris fit pendre et estrangler Nicolas Croquet, Philippes et Richard de Gastines, marchans honorables : pour autant qu'ils estoyent de la Religion. Entre autres choses contenues en leur arrest, qui fut prononcé et executé le dernier de Juin, audit an 1569, ce qui s'ensuit doit estre noté pour le discours suyvant. Ladite Cour (de Parlement) a ordonné et ordonne, que la maison des cinq croix blanches appartenant ausdits de Gastines, assize en rue Sainct-Denis, en laquelle les presches assemblées et Cenes ont esté faites, sera rompue, demolie et rasée par les charpentiers, massons, et gens à ce connoissans dont la Cour conviendra. Et cependant à ladite Cour ordonné et ordonne que le bois et ferrures de fer qui proviendront de la demolition de ladite maison, seront vendus, et les deniers qui en proviendront seront convertiz et employez à faire faire une croix de pierre de taille : au dessous de laquelle sera mis un tableau de cuyvre, auquel sera escrit en lettres gravées, les causes pour lesquelles ladite maison a esté ainsi demolie et rasée... A l'endroit d'icelle les Parisiens avoyent fait eslever une haute pyramide de pierre, ayant un crucifix au sommet, dorée et diaprée, avec un recit en lettres

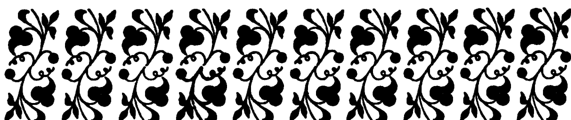
Que ceux qu'ici navrez de serpens on contemple,
Que ceux qui profanoyent les saints vaisseaux du temple,
Que ceux, que pour blasphème, un peuple lapidoit,
Que ceux sur qui le Ciel ses feux vengeurs dardoit
Car l'ire et l'effect suit la douleur et l'exemple.

d'or sur le milieu, de ce que dessus, et des vers Latins, le tout si confusement et obliquement deduit que plusieurs estimoyent que le composeur de ces vers et inscriptions (on dit que c'estoit Estienne Jodelle, Poëte françois, homme sans religion, et qui n'eut onc autre Dieu que le ventre) s'estoit mocqué des Catholiques et des Huguenots. » Selon L'Estoile et divers historiens de Paris, cette pyramide fut abattue en décembre 1571, conformément à l'édit de pacification d'août 1570, et transportée au Cimetière des Innocents, ce qui, ajoute l'un d'eux, ne laissa pas de provoquer des troubles.



PIECES RARES OU INÉDITES

ATTRIBUÉES A ESTIENNE JODELLE



MESLANGES

CHANT DE PAN

CE QUI FUT CHANTÉ AU LOUVRE POUR LA BANDE DE FLORE ET DE PHŒBUS (1)



LORE la deesse des fleurs
La terre esmaillant de couleurs,
D'odeurs e[m]baume et ciel et terre ;
Nature emprunte tout le teinct
Dont vos beautez mesme elle peinct.
Sur les fleurs que sa corne enserre
La belle aurore et de Phœbus la sœur
En va triant ses roses, sa blancheur,
Et Phœbus l'or des grands traicts qu'il deserre.

(1) Ces vers recueillis déja par Marty Laveaux dans son édition des *Œuvres et Meslanges poëtiques d'Estienne Jodelle* (II, p. 341) sont extraits du manuscrit 1663 du fonds francois de la Bibliothèque Nationale (*'Recueil de poësies françoises et latines*, xvie s., Anc. 7652 33 A, Colbert 2205, fol. 32). En regard, on lit le nom de Ronsard qui a été effacé et remplacé, de la même main, par celui de Jodelle.

Tout ce qu'ont les Roys et les Dieux
Delicieux ou precieux
Y prend odeur ou couleur belle
L'ambroisie, je croy, s'en faict ;
Tout ornement se contrefaict
Dessus les beaux ornemens d'elle.
En tout printemps le ciel en recherist
La terre belle et le printemps qui rit.
Comme un serpent le monde en renouvelle.

Flore ne faict pas seullement
Rajeunir par son ornement
Le monde, mais quand la misere
Faict presque un grand regne perir,
Des qu'il commence à reflorir,
Flore luy semble estre prospere
Qui en l'estat desja reflorissant
Reverser ainsi qu'au champ reverdissant
Les heurs, les fleurs dont elle se faict mere.

Elle vouloit les champs francois
Et les champs de nos voisins roys
Hayr, et se rendre sauvage,
Moy Pan, et ces satires cy,
Ces hommes sauvages aussy
La trouvasmes en tel courage.
Elle vouloit execrant voz malheurs
Priver toute herbe et tout arbre de fleurs
Faisant finir par force vostre rage.

Mais hors de ces boys incogneuz
A nous, à ces hommes tout nuds

Estrange et fort loingtain repaire,
Apres la paix se faict mener
En ce lieu, preste à retourner,
Si la paix s'en voulloit retraire.
Je l'accompaigne en chants et sons divers,
Pour elle encor j'ay dressé d'autres vers
Pour de son vueil (1) un oracle vous faire.

Vous sçaurez par eux qu'elle veult
Faire florir tant qu'elle peult
Non seullement voz jardinages,
Voz prez [et] voz champs et voz bois,
Mais bien le beau filz de voz Roys
Qui fletrissoit soubz vos orages.
Or si ces vers plaisent à vos beaultez
On ne verra desormais surmontez
Par Apollon mes sept tu[y]aux sauvages.

SATYRE CONTRE LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL (2)

Il vit encore ce vieillard,
Ce meschant asne montagnard,
Et veoit avec impunité
De son pays l'embrasement
Dont malheureux il a esté
La cause et le commencement.

(1) Vœu.

(2) Dans l'édition Marty Laveaux (II, pp. 348 et 379), ces vers sont accompagnés de la note suivante : « Cette pièce n'est pas inédite ; M. Tricotel l'a fait paraître l'année dernière [1869] dans l'*Ama-*

Il est fier de s'estre vangé,
Ce fils d'un bonnet orangé
Des Chrestiens et des bons François,
D'avoir soubz masque de prudence
Trahy la bonté de deux Rois
Mesme au tems de leur enfance.

Mais Dieu nous sçaura bien vanger
Un jour de ce monstre estranger,
Et puisqu'il tarde sa justice,
C'est qu'il luy prepare un supplice
Eternel, et qui ne fera pas
Finir sa peine à son trespas.

teur d'autographes (nos 177 et 178, 1er et 16 mai, p. 131 et suivantes). On la trouve dans deux manuscrits du fonds français de la Bibliothèque [nationale] (n° 3282, f. 118, verso et 22565, f. 24, recto). M. Tricotel établit ainsi que cette pièce a Jodelle pour auteur : Le titre de la satire est ainsi conçu dans le premier manuscrit : *Traduction du latin de E. J.*

Vivit adhuc, patriæque rogos impune videbit
Quorum causa fuit, vanus inersque senex.

Et dans le second : *Du latin par luy mesme.* Or les initiales E. J. sont bien celles de Jodelle et ne peuvent s'appliquer à aucun autre poëte ; ce qui démontrerait encore plus cette attribution, si cela était nécessaire, serait le fait suivant que le recto du même feuillet du manuscrit (Ms. 3282) contient la transcription d'un sonnet également signé E. J. qui commence par ce vers :

Ne les a t'on donc peu descouvrir au moins ceus

Et ce sonnet fait partie des *Œuvres de Jodelle* ». (Voyez : *Contre les Ministres de la nouvelle opinion*, etc.).

A l'exemple des deux précédents publicateurs, nous avons suivi le texte du manuscrit 3282.

Il a escrit que ceste peste
Huguenotte il fuit et deteste,
Qu'il ostra ce chancre pourry
Si un jour les seaux il exerce ;
Mais qui l'a mieux creu et nourry
Que ce medecin d'Aigueperce ?

C'est ce preud'homme, ce Renart
Qui a regné en Leopart,
Dont meschamment et en malheure
Il ne peut faillir qu'il ne meure
Comme un chien, car il ne peut croire
De l'ame l'immortelle gloire.

Jamais on ne veid tel pipeur
Si feint, si menteur, si trompeur,
Et jamais n'a eu Jesuchrist
De si rebelle creature,
C'est, c'est le dernier Antechrist
Duquel parle tant l'Escriture.

L'on pensoit à veoir son visage
Que ce fust un grand personnage,
Le teint pâsle et l'œil enfoncé,
Le nez grand, le sourcil froncé,
La barbe blanche, et longue eschine,
Mais tout ce n'est que poil et mine.

Car son edict des deu[x] Eglises,
Les daces (1), puis les paillardises

(1) Dace, imposition ou taxe prélevée sur le peuple.

Des siens, du seau les pilleries,
Ses biens, ses rudes poësies (1),
Tesmoignent qu'oncques il n'a eu
De Dieu, de sçavoir de vertu.

Sa vertu est d'estre un Prothée,
Sa neutralité d'estre Athée,
Sa paix deu[x] lignes maintenir :
Changer les lois, c'est sa prattique,
Sa court les pedantz soustenir
Et son sçavoir d'estre heretique.

(1) Michel de l'Hospital ne fut pas seulement un magistrat et un orateur célèbre ; il montra un grand talent pour les Belles-Lettres et en particulier pour la poësie grecque et latine. Colomiès (*Recueil de particularités*, ff. 123) rapporte qu'il faisait si bien les vers latins que le savant Boxhornius commenta l'une de ses pièces comme étant l'ouvrage d'un ancien poëte inconnu. « On reconnoit par une lettre de Jacques Gillot à Joseph Scaliger du 9 janvier 1600 (selon La Monnoye, *Bibl. franç.* de la Croix du Maine, II, p. 126) qu'il y a d'autres Epitres du même chancelier, écrites de sa propre main, lesquelles ayant été, je ne sais comment, égarées, furent vendues à un passementier avec plusieurs autres papiers que l'on croyoit inutiles ; et que Pierre Pithou, accoutumé à visiter les boutiques des Artisans, où il deterroit souvent de bons Manuscrits, demêla heureusement celui-ci et le sauva. Ce Manuscrit passa aux mains de François Pithou, frere de Pierre, et depuis, en celles de Pierre Pithou, conseiller au Parlement de Paris, neveu de ces Messieurs. On croyoit que ce dernier en procureroit l'impression, comme le marque l'endroit d'une lettre que lui ecrivoit Claude Sarrau, le 23 octobre 1643 (Voy. Colomiès, p. 418 de ses *Œuvres*, Ed. de Hambourg, 1709, in-4°). On a deux éditions des poësies de Michel de l'Hospital. Savoir : *Epistolarum seu sermonum, lib. VI.* Paris, Mamert Patisson, 1585, in-fol. — *Carmina, Editio a prioribus diversia et auctior...* Amstelodami, 1732, in-8°. Enfin on a publié une édition complète de ces ouvrages, accomp. de notes historiques par A. Dufey. Paris, 1825-1826. 5 vol. in-8°.

Si le vice et l'insuffisance
Il portoit donc soubz l'apparence,
A-t-on en France tant esté
A desvelopper ses denrées
Et l'a-t-on souffert tant d'années
Humer l'air qu'il a infecté ?

Non, non : qu'il meure où il pourra ;
Toujours son nom l'on damnera
Et son ombre à jamais sera
Le phantosme et l'espouvantal
Du chestien qui se croisera (1)
Tousjours à ce mot : l'Hospital (2).

A. I. DU BELLAY (3)

Je scay bien, du Bellay, que Rome est le bordeau,
Où l'on voit paillarder sans fin le corps et l'âme :
Le corps y est espris d'une bougresse flamme,
L'esprit paillarde avec l'Antechrist, son bourreau.

(1) Qui se signera.

(2) Nous avons adopté, pour ce dernier vers, la version du Ms. fr. 22565. Le texte du Ms. 3282 donne ces mots : *Tousjours a ces mots d'Hospital.*

(3) Ce sonnet, publié déjà par Marty-Laveaux (éd. citée, II, 339), est extrait de *La Chasse de la beste romaine*, etc., par Georges Thomson (Genève, Ph. Albert, 1611, in-8°, p. 11). Il rappelle assez bien, par sa véhémence, l'ouvrage de Joachim du Bellay : *Les Antiquités de Rome*, etc., dont le premier livre (le seul qui ait paru) est de 1558.

Elle est de tout erreur contre Christ le Chasteau,
L'enfer de tous les bons, des faux prescheurs la dame :
Et de nos Rois charmez la concubine infâme :
Des Muses, des lettrez, des vertus le tombeau.

Elle est des Empereurs la fine larronnesse :
De la grâce de Dieu fausse revenderesse :
La source de tout mal, le gouffre de tout bien.

Bref que diray-je plus ? c'est cette pute immonde,
Que l'on nomme à bon droit le chef de tout le monde
Puisque le monde entier aujourd'hui ne vaut rien

DE LA FIDELITÉ DES HUGUENOTS (1)

APRES que ces pipeurs ont demasqué leur foy,
Affronté leur seigneur en bataille rangée,
Qu'ils ont dedans Paris sa personne assiegée
Failly à la surprendre et luy donner la loy ;

(1) Ce sonnet, inséré dans l'édition de Marty-Laveaux (II, p. 340), est tiré du manuscrit français 1662 de la Bibliothèque Nationale (Voy. *Recueil de poesies satiriques sur Henri III et son époque*. Papier. XVI[e] *siècle*, etc., fol. 31). Il paraît faire suite aux pièces dirigées *Contre les ministres de la nouvelle opinion*. Le manuscrit qui le contient renferme plusieurs autres poèmes attribués à Jodelle, soit dix sonnets dont trois, au moins, ne sont pas de notre poète (ils se retrouvent sous la signature de Ronsard dans le *Livret de Folastries* de 1553 et le *Cabinet Satyrique* de 1618) et un quatrain : *De Th. de Beze faisant l'amour*. Sauf un sonnet, qu'on trouvera à la page suivante et le quatrain que nous venons de citer, nous n'avons reproduit aucune de ces pièces, leur ton des plus licencieux étant susceptible de révolter les lecteurs les moins pudibonds.

Apres avoir encor mis la France en effroy,
Envahi la frontière et l'avoir engagée
A l'Anglois desloyal, apres l'avoir chargée
De subside et d'impost au mespris de leur Roy ;

Voyans à la parfin le fer victorieux,
Le fer et l'onde aussi, par le vouloir des Cieux,
Forcer, venger, purger leurs fautes criminelles,

Ces martyrs obstinez en leur rebellion
Se couvrans du manteau de Persecution :
Dieu, disent-ils, ainsi esprouve ses fidelles

SUR LES BEAUTEZ D'UNE GARSE (1)

COMMENT pourroy je aimer un sourcil herissé
Un poil roux, un œil rouge au teint de couperoze
Un grand nez, plus grand bouche incessamment declose
Pour gesner mon esprit de ces levres succé.

(1) Ce sonnet publié déjà par Marty-Laveaux (II, p. 340), se trouve au verso du folio 31 du manuscrit français 1662 (Bibliothèque Nationale) signalé dans la note précédente. C'est, outre le quatrain de la page suivante : *De Th. de Beze faisant l'amour*, la seule pièce de cette provenance que nous réimprimerons. Voici, pour les curieux, l'indication des autres pièces du ms. 1662 qui, jusqu'à preuve du contraire, peuvent appartenir à Estienne Jodelle : Fol. 20. « Cinq sonnets tirés de la Priapée de Jodelle ». (Nous avons veu, p. 234 note 1, que sur ces cinq sonnets, deux seulement peuvent être attribués à notre auteur ; ce sont les sonnets I et V.) Fol. 22. Trois « sonnets vilains du S[r] Jodelle, contre une garse qui l'avoit poïvray ». Fol. 33. « Sonnet sur les beautez d'une garse » (Il ne faut pas confondre cette pièce avec celle que nous publions ci-dessus ; l'auteur écrivit deux sonnets sur le même sujet).

Une gorge tannée, un col si mal dressé
Un estomaq ethique, un tetin dont je n'ose
Enlaidir mon sonnet, et qui est pire chose
Une bouquine aisselle, un corps mal compassé,

Un dos qui ressembloit d'une mort le derriere,
Le ventre besacier, la cuisse heronniere,
Et mesme quant au reste.. Ah fi ! sonnet tais toi !

C'est trop pour demonstrer à tous quelle deesse,
Tant le Ciel se moqua de l'amour et de moy,
Devoroit les beaux ans de ma verte jeunesse.

DE TH. DE BEZE FAISANT L'AMOUR (1)

BEZE voulant plaisanter un petit
Disoit un jour à une non sotarde
De vous baiser j'auroy grand appetit
Mais vostre nez qui est si long m'en garde.
La dame alors vivement le regarde,
En luy disant : Pour si peu ne tenez,
Car si cela seulement vous engarde,
J'ay bien vous un visage sans nez.

(1) Bibl. Nation. Ms. 1662, fol. 27. Cette épigramme marotique a été recueillie par Marty-Laveaux (éd. citée, II, p. 337) ; mais son attribution est douteuse. C'est vraisemblablement une imitation de Thomas Morus faite par Marc Antoine de Muret. On la trouve dans les recueils suivants : *Traduction de Latin en François, et inventions nouvelles tant de Clement Marot que des plus excellens poëtes de ce tems*. Paris, Estienne Groulleau, 1554, in-16 ; *Le Thresor des joyeuses inventions du Paragon de Poésie*, etc. Paris, Veufve Jean Bonfons, s. d., in-12 ; *La Recreation et passetemps des tristes*, Rouen, Ab. Le Cousturier, 1595, in-12. Dans ces derniers ouvrages elle commence ainsi : *Quelqu'un voulant plaisanter un petit.*

DE THEODORE DE BEZE (1)
EPIGRAMME PAR ESTIENNE JODELLE, SIEUR DU MODILIN (2)

Beze fut lors de la peste accueilli
Qu'il retouchoit cette harpe immortelle ;
Mais pourquoy fut Beze d'elle assailly ?
Beze assailloit la peste à tous mortelle.

SONNET AUX POETES DE CE TEMPS
EN FAVEUR DES TRADUCTIONS DES PSEAULMES (sic)
PAR LEDIT DU MODILIN (3)

Bien que fuyans pas la celeste trace,
Croyez au vol du cheval de voz cieulx
Pour estonner l'aureille de voz dieux
Des vieux fredons de la lirique grâce ;

(1) Ce quatrain publié déjà par Edouard Tricotel (*Bulletin du Bibliophile,* sept.-oct. 1870-1871) sur le texte du Ms. fr. 1739 (f. 118) de la Bibliothèque Nationale se trouve inséré dans le *Dictionnaire de Bayle* (Ed. de 1742, III). Voici le commentaire dont ce dernier éditeur le fait suivre : « Il est possible que ce quatrain ait été composé par Jodelle, dans sa première adolescence. Il professoit alors la Religion Reformée dans Genève, ou même, à propos de cette admirable fecondité qui jusque dans les Impromptus, lui est attribuée sous la lettre *A*, par le sieur Du Verdier-Vauprivas, une nuit entre autres, on le vit avoir composé de cette manière cent vers latins, esquels il dechiffroit la messe avec des brocards convenables, dit un auteur Huguenot de ce temps là. Selon toutes les apparences les poësies lui étoient mal païées à Genève, puisque tout à coup on le vit reprendre, et la route de Paris et le chemin de cette messe qu'il avoit tant decriée par des vers latins. »

(2) *Modilin* est l'anagramme de *Limodin.* On sait que Jodelle se faisait appeler sieur du « Lymodin ». Voir note 1 de la p. 12.

(3) Bibliothèque Nationale, Ms. fr. 1739, f. 118. *Bulletin du*

Bien que feigniez (armez de docte audace)
Ne craindre point le passaige oublieux,
Bien qu'effaciez de traictz delicieux
Le noir oubly qui voz amys efface ;

Cil qui sonnant soubz ce prince ancien,
Quittant le son tebain et tracien,
De Jesus-Christ la troupe va duisant,

Plus que vous tous de loz a merité
Espérant bien plus seure eternité,
Ayant pour but le seul eternisant.

Bibliophile, sept.-oct. 1870-1871 : *Vers inédits de Jodelle.* Ce sonnet, assez obscur, qui dans le manuscrit fr. 1739 vient immédiatement après le quatrain ci-dessus, semble, selon Tricotel, faire allusion à Théodore de Bèze et à la traduction des Psaumes dont s'occupait alors le célèbre calviniste.

VERS D'AMOUR ET AUTRES POESIES

Les stances, chanson et sonnets que nous publions ici sont, sauf indication contraire, inédits. Nous les avons extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale dont voici la désignation : « — Fr. 25455. *Stances, sonnets, complaintes et vilanelles dédiés par* JODELLE *au Maréchal et à la Maréchale de Retz, Claude Catherine de Clermont Tonnerre, à Mlle de Torigny, à la Reine de Navarre et au duc de Mercœur. En français et en italien. XVIe siècle: Papier. 149 ff., 215 sur 175 mm. Relié veau, estampé au chiffre C. A. V. C. entrelacé.* » Au bas du recto du second feuillet, on peut lire : « Ces vers sont composés par Jodelle et sont imprimés. » Provenant de la Bibliothèque des Célestins de Paris (n° 40), ce manuscrit, attribué anciennement par l'abbé Daire à notre poète (Voy. : *Catal. des Ms. déposés dans les Bibl. de la Congrégation des Célestins de France*, Bibliothèque Nat., Ms. fr. 15290, p. 273), appartint jadis à Catherine de Clermont, épouse d'Albert de Gondi, maréchal de Retz. Son chiffre semé dans la reliure est là pour en justifier. Il offre, outre quelques pièces de circonstance adressées tantôt au Roi, tantôt au Maréchal et à diverses dames de la Cour, une foule de stances, sonnets, chansons, etc , où le ton de banale galanterie dissimule mal l'aveu d'un amour sincère. Quelle part Jodelle prit-il à la rédaction de ces poèmes ? Nous ne saurions le dire, bien que six sonnets, parmi les plus édifiants, se retrouvent dans les œuvres de notre auteur. Ce qu'il y a de certain — et c'est d'ailleurs l'opinion de Marty Laveaux — c'est que Jodelle ne composa pas en entier ce recueil écrit par un copiste et complété postérieurement par diverses mains ; ainsi, on trouve, au verso du f° 56, un sixain adressé à Henry de Valois à son retour de Pologne qui, écrit en 1574, ne peut être attribué au poète mort en 1573, et au verso du f° 87, la jolie chanson d'Amadis Jamin : *Or que le plaisant avril*, etc...

Qui songerait à s'étonner de l'audace amoureuse de ces vers ?

Jodelle n'a-t-il point consacré déjà une partie de ses premiers sonnets à célébrer les beautés de la Maréchale ? C'était d'ailleurs, si l'on en croit Pierre de l'Estoile, une dame des plus galantes que Catherine de Clermont. Femme d'une grande distinction, sinon d'une grande beauté (voyez son portrait gravé dans l'ouvrage de Corbinelli : *La Maison de Gondi*, etc.) ; femme d'esprit entendant le latin jusqu'à interpréter les discours prononcés lors de la réception des ambassadeurs polonais, elle eut de piquantes aventures. Cousine germaine de Brantôme, elle figurerait (comme fille de Jeanne de Vivonne) dans la curieuse galerie des *Dames galantes*, si le Cardinal de Retz, son descendant, pris de scrupule, n'eut détruit les pages qui la concernaient. Aveux brûlants ou bien simples jeux de rime, les strophes que nous avons recueillies nous dispensent d'un plus long commentaire ; ils sont l'expression d'une époque, quelque chose comme un témoignage de mœurs. Image de la plus tendre imagination, le volume qui les contient fait songer à ce fervent livre d'amour formé le siècle suivant, pour une autre descendante de la maison de Vivonne, *la Guirlande de Julie*, de Julie d'Angennes.

STANCES

I

SUR LE DEPART DE MADAME LA MARESCHALE DE RETZ (1)

Le Ciel pleure ung depart, le Ciel faict distiller
Une pluye soudaine ez campagnes de l'aer,
Voyant ja s'aprester à ce loingtain voyage
Une Dictynne (2) telle en toutes ses grandeurs
Qu'au bruict de son depart le Ciel jecte des pleurs.
Craignant d'estre esloigné de son divin visage.

(1) Cette pièce a été insérée par Marty Laveaux dans son édition (II, p. 345).

(2) Nymphe de Diane. Ce nom, sous la plume de Jodelle, désigne familièrement la Maréchale de Retz.

Ce n'est pas tout le Ciel qui pleure son depart,
C'est l'endroict seulement où son heureux regard
Faict luyre ses soleilz dessus les bors de Seyne
Qui se monstre jaloux, parce que ses beaulx yeulx
Vont bientost faire honneur à ce quartier des Cieux
Où borne sa longueur le païs de Lorrayne.

Heureuses pleurs, heureux tout ce Ciel larmoyant,
Heureuse nue où sort ce cristal ondoyant,
Jecté pour le depart d'une si belle Dame !
Mais plus heureux encor les champs et les païs
Où tant de Citoyens seront fort esbahis
Voyant luyre [à leurs yeux] (1) une Divine flame.

Les fleurs qui commençoient à changer de couleur
S'enrichiront encor d'une gaye verdeur,
Et le North froydureux quictera la campagne ;
Ung gracieux Zephire, ung email du printemps,
Une moisson de fleurs enrichira les champs
Où sa grandeur [i]ra costoyer l'Alemagne.

Courtisans, ne craignez les rigueurs d'un hyver,
Quelle part qu'on verra la Dictynne arriver
On ne verra qu'oeilletz et qu'un tresor de rozes :
Elle peut d'un regard tout le monde enflammer
Et l'ardeur de ses feux faict soudain consumer
Les glaces d'un hyver dedans la terre encloses.

Elle a pouvoir au Ciel, elle esclaire ez Enfers,
Elle preside ez bois, et aux plus grands desers,
Faisant craindre partout sa divine puissance :

(1) Les trois mots entre crochets manquent dans le manuscrit ; nous les avons suppléés par conjecture, pour compléter le vers. *Note de Marty-Laveaux.*

L'hyver, fils de Nature, et du Ciel azuré,
Contre son beau Soleil ne seroit asseuré
Veu mesme que le Ciel luy porte obeissance.

Helas ! ce beau soleil enrichi de sçavoir,
De grace, de vertuz et d'infini pouvoir
Nous cachera bientost les raiz de sa lumiere :
Nous la perdrons de veue avec mesme langueur
Que la fleur du Soucy pert la claire lueur
Du Soleil abaissant sa tresse printaniere.

Non point que le Soleil de ses perfections
N'aye bien le pouvoir d'épendre ses rayons
Des le païs lorrain jusqu'en l'isle de France :
Son Soleil luyt par tout, sa grandeur en tous lieux
Descouvre excellemment un lustre precieux,
Mais l'heur est bien plus grand pres de luy qu'en l'absence.

Il n'y a rien que d'estre aupres de son flambeau :
Les peuples froidureux qui combatent sur l'eau,
Voyent bien les rayons de ce grand œil du Monde :
Mais telz rais affoiblis ont bien peu de pouvoir
Trop loin de l'Æquateur qui nous faict recevoir
Tous feux épanduz sur la machine ronde.

Il n'y aura plaisir qui puisse contenter
Noz Esprits éperduz si l'on voit absenter
Ceste belle Diane à noz yeuz eclipsée :
L'esclipse et le deffault d'une telle beauté
Ne rendront à noz yeulx rien qu'une obscurité,
Qu'ennuy et que tristesse à nos cueurs enlacée.

Un Jardin enrichi des fleurons du printemps
N'apporte tant de dueil aux yeux des regardans
Quand l'hyver faict jaunir leur couleur bazanée,
Que nous aurons d'ennuyz en ce triste depart
Voyants à grand regret s'en aller autre part
Ceste Nymphe si tost de nos yeulx esloignée.

Au moings Ciel larmoyant mets fin à tes ennuys,
Reprens ton beau visage et maintenant reluys
Aux lieux où doibt passer l'heur de son excellence :
Ton dueil est infini de mesme que le mien,
Si nous faut il resouldre, et luy monstrer combien
Nous voulons obeyr aux vœux de sa puissance.

Toi qui as sympatie à son Esprit divin,
Fais de son beau regard dessecher le chemin
Et d'un temps embelly esjouys son courage.
Moy qui ne puis si hault estendre mon pouvoir
Par l'accent de mes vers je feray mon devoir
De souhaicter tout heur pour son loingtain voyage.

J'enchanteray l'ennuy d'un hyver froidureux,
Le travail du voyage, et les vents amoureux
De ses rares beautez, et de sa bonne grace :
Son nom tant renommé ce sera le nom sainct
Au seul pouvoir duquel leur bruict sera contrainct
De ronfler autre part qu'aux entours de sa face.

Et l'espoir que j'auray de la veoir au retour,
Charmera les regrets, lesquelz comme ung vautour
Loing d'elle rongeront le creux de ma poitrine :

Je seray Promethée, et l'aigle ma douleur,
Mais cet espoir que j'ay en ma seulle grandeur
Ce sera mon Hercule et ma faveur divine.

II

Las de quelle seconde flame
Me sens-je emouvoir dedans l'ame
Quel feu, quelle cruelle ardeur
Ha sur les plaisirs de ma vie
Peu si tost concevoir envie
Pour encor asservir mon cueur.

N'estoit assez que mon courage
Eust consert (*sic*) l'amoureuse rage
Trois ans espris d'une beauté
Sans qu'une autre beauté divine
Me vint graver dans la poitrine
Les graces de sa Deité.

Dieux, qu'est-ce de nostre esperance
Je cuydoy bien par une absence
Monstrer des serres de l'amour
Mais delaissant une maistresse
J'entre aux prisons d'une deesse
L'unique soleil de la court.

Comme lorsqu'un malade espere
Sortir de sa longue misere
Il se sent retourner soudain

En quelque fiebvre plus ardente
Qui de chaleur violente
Le pousse au trespas inhumain.

J'ay pareille fiebvre en mes peynes
Qui seiche le sang de mes veynes
Et me brulle par le dedans,
Comme le feu qui se pourmeine,
Dessus les deserts de Cyrene,
Eschauffe les sablons ardens.

Autant que ma Deesse est belle
Autant est vive l'estincelle
Qui me cause ces passions.
Mon feu, mon mal et mes pensées
Sont pour elle aussi avancées
Que ses rares perfections.

Ce n'est qu'yvoire de sa face,
Qu'une deité de sa grace,
De ses beaux yeulx que deux soleilz;
Aussi n'est-ce rien qu'un martire
Plus grand que je n'oze dire
De mes feuz qui n'ont leurs pareilz.

Je congnoy [com]bien je m'esgare,
Je sçay la pe[i]ne d'un Icare
Se voulant elever trop hault;
Mais quoy ? pour un subject si digne
On n'a qu'honneur en sa ruyne
Puis qu'elle vient d'un feu si hault.

Toutes ses graces sont comprinses
Dessoubz les siennes tant exquises
Qu'elles ont pillé dans les cieux
Ce qu'il y avoit d'excellence
Pour reluyre aux cueurs de la France
Ainsy qu'un flambeau precieux.

Heureux qui voit fondre ses ailles
Pres de ses beautez immortelles,
Et qui les adore en son cueur,
Mais plus heureux qui dans son onde,
Tromperoit l'aise vagabonde
De son amoureuse fureur.

Ce sont les Dieux qui peuvent faire
Ces souhaitz propres à distraire
Du ciel, les haultes majestez :
Encore les Dieux ne sont dignes
De telles beautez plus divines
Que toutes leurs divinitez.

Il est bien vray que ma constance
Asseure mon peu de puissance
Sur l'effort d'un si sainct amour ;
C'est luy qui aux grandeurs s'esgalle
Si bien que sa grandeur Royalle
Luy en doibt encor de retour.

Toute grandeur est inconstante,
Comme les flots que la tourmente
Renverse aux bors de la grand'mer ;

Aussi nostre inconstance humaine
Faict que telle puissance vayne
Se voit tout soudain consumer.

Mais cet amour qui est enclose
Dans une si divine chose
Que l'ame et l'esprit d'un amant,
Est d'une eternelle durée,
Et se monstre aussi asseurée
Qu'est aseuré son fondement.

C'est pourquoy je ne desespere,
C'est pourquoy toute ma misere
M'est un contentement si doulx,
Que je suis trop heureux encore
De souffrir pour si belle aurore
Le feu qu'elle répent sur nous.

Pour elle seulle est mon service
A elle je fais sacrifice
D'un cueur enflammé de l'amour,
Priant que sa divine face
Ne soit jamais loing de la place
Ou je pourray faire sejour.

III

QUEL amour tant soit grand au mien se paragonne (1)?
Quel amour loin du mien ne marche le dernier?
N'est-ce donc à bon droict qu'il porte une couronne
(Vainqueur et triumphant) de Mirte et de laurier?

(1) de *paragonner*, comparer.

Je triumphe du temps et de sa faulx tranchante.
Le temps ne peult coupper son lien eternel,
D'une cause eternelle en soy tousjours vivante
Qui voudroit esperer qu'un effect immortel ?

Il foulle soubz ses pieds la fuscine à deux poinctes.
Du puissant Roy d'enfer, mesprisant son effort :
Il a de ses vaincuz ses depouilles conjoinctes.
N'est-ce pas vaincre tout que le temps et la Mort ?

Le soucy jaunissant, la fleur de Cicorée (1)
Preuvent qu'apres la Mort, l'Amour a ses effais
S'il est en une plante eternel de durée
Faudroit-il en l'Esprit qui ne défault jamais ?

Dessoubz la terre Alphée en son onde eternelle
Garde eternellement encores ses amours :
Car bien que nostre essence en autre renouvelle
L'Amour, comme celeste, immuable est tousjours.

Si jamais quelque Amour a ga[i]gné tant de grâce
Pour sa vertu de vivre en l'immortalité :
Il fault que maintenant il me quicte la place,
Car le finy n'est rien ou est l'infinité.

Donc Anteros en vain dedans ton onde noire
Plonge le sainct flambeau qui m'allume le cueur,
Et me presente en vain de l'oubliance à boire :
Tu ne sçaurois noyer, n'estaindre mon ardeur.

(1) Chicorée.

Mon Amour ne redoubte un si foible adversaire,
Sans peur il passera les Torrents stigieux;
Il sçait que nulle fin ne le pourra deffaire,
Car sans commencement il est venu des Cieulx.

IV

L'amour qu'on voit de Myrthe et de laurier
Porter couronne ainsi qu'un grand guerrier
Va triumphant de sa belle victoire ;
Il foule aux pieds un trident à deux fers
Vainqueur du temps, et du Dieu des Enfers,
Qui ont cédé à sa divine gloire.

Par ce Pluton qu'il monstre avoir dompté,
Et par le temps dont il est redoubté,
Comme vaincueur de sa faulx passagere
On peult bien voir que l'oubly ny la mort
N'ont le moyen de soustenir l'effort
Des feux cachez en sa fleiche legiere.

Le cont[r]'amour qui sur un autre autel
Veult admortir son flambeau immortel,
Presente l'eau du fleuve d'oubliance,
Croyant en vain qu'une telle liqueur
Encontre nous aye mesme vigueur
Que les Esprits en donnent asseurance.

Telle eau n'a point sur terre de pouvoir,
Elle peult bien aux Enfers decevoir
Quelques ennuys des ombres pallissantes,

Mais non l'ardeur et les traicts de l'amour
Qui garde encor apres le dernier jour
Un souvenir de ses flames ardentes.

Quoy ? si les morts ont encore la-bas
Un souvenir des amoureux ebats,
Gardans tousjours leur amitié fidelle,
Qu'elle doibt estre icy nostre amitié
Quand on retient de sa chere moictié
Tousjours au cœur une vive étincelle.

Quand quelque part que se tournent nos yeulx
Nous pensons veoir son lustre precieux
Sans que le temps ny la longue demeure
Puisse jamais graver dedans noz sens
Un traict d'oubly pour ces esloignemens
Quy font accroistre une flame à toute heure.

Mesme qu'ainsi que l'amour est divin
Son feu aussi couvé soubz le Destin,
Et ses traictz d'or ont la force divine :
L'oubly, la mort, et son dard redouté
Ne peuvent nuyre à la Divinité
Dont nostre amour tire son origine.

Le cont[r]'amour s'efforce donc en vain
A presenter son oubly d'une main,
Et admortir ceste amoureuse flame
Qui est divine et d'un si grand effort
Qu'elle ne crainct ny l'oubly, ny la mort,
Tousjours luysante en l'immortel de l'ame.

V

Ce n'est que cruauté, ce ne sont que glaçons
Qui perdent vainement les heureuses moissons
Qu'un guerrier deust cu[e]illir en sa belle Deesse;
Non ce n'est pas glaçon, mais c'est qu'il veult celer
Ce flambeau trop ardent qui le feroit bruler
S'il ne dissimuloit l'amour de sa maistresse.

Il se peult garantir pour ung temps seullement
Mais avant peu de jours son feu trop vehement
Sortira de son cueur en plus grande abondance :
Comme un brazier qu'on veult soubz la cendre amortir
Prend lentement vigueur, puis il vient à sortir
Ardent et enflammé de sa vive puissance.

J'estime cet Amy de couvrir son ardeur,
Aymant mieulx se brusler qu'alleger sa douleur
D'un seul souspir, remede a sa langueur extreme
C'est ainsi comme il fault les Deesses aymer,
Endurer en aymant et plustost consumer
Son Ame qu'offenser la beauté que l'on ayme.

Quand une telle Amour s'empare de nos sens,
Les cueurs ont la faveur de cent contentemens
Et le sucre plus doulx de la vie amoureuse :
L'ardeur en est secrette et secrets les moyens
D'où nous pouvons gouster les plus souverains biens
Dont le Ciel puisse rendre une ame bienheureuse.

VI

A MADAME LA MARESCHALE DE RETZ

Je l'avois souhaitté à vostre partement
De vous voir retourner en tel contentement
Que nostre dueil feust grand hors de vostre presence :
La douleur fut extrême, extrême est le plaisir
Qui donne heureuse fin à ce plus grand desir
Où l'on ne remarquoit que bien peu d'asseurance.

Vous avez surmonté les malheurs ennemys,
Vous avez eu pour vous la fleur de voz amys,
Un bon Demon vous ayde, et le Ciel favorable :
Non, ce n'est pas cela, vostre seule douceur,
Un seul trait de voz yeux a eu plus de vigueur
Qu'un Demon, les Amys, ou le Ciel agreable.

C'est bien vostre heur, Madame, et l'heur de voz doux yeux
D'avoir plus de pouvoir que le destin des Cieux,
Et de flechir à vous toute chose contraire :
C'est l'heur de voz beautez, et d'un esprit divin
Qui porte quant et soy son Ciel et son destin,
Vous faisant triomfer d'une chose adversaire.

C'est l'escu d'un Roger, que vostre esprit si grand,
Il esblouit les yeux et soudain il estend
Dessus terre esperdus, en signe de victoire ;
Ceux qui s'osent bander encontre voz desseins,
Bander encontre vous qui tenez en vos mains
Les succès de Fortune unis à vostre gloire.

CHANSON

Que n'ay-je la langue aussi prompte
Lors qu'en tremblant je vous raconte
Le mal qui me faict consumer
Que je fuz prompt à vous aymer.

Quand vostre œil de moy se retire
Je compte si bien mon martire
Et l'effort de vostre rigueur
Qu'il n'y a rocher si sauvage,
Bois si dur, ne si sourd rivage,
Qui n'ayt pitié de ma langueur.

Mes Yeux deux Rivieres coulantes,
Mes paroles toutes brulantes,
Mes souspirs menuz et pressez
Ma douleur tesmoignent assez.

Mais lors que de vous je m'approche
Mon cueur se gelle et devient roche ;
Devant voz attraicts gracieux
Je pers Esprit, voix et halayne,
Et voulant vous conter ma peyne
Je ne sçay parler que des yeux.

SONNETS

AU ROY

I

Quand soubz Jason la fleur de la Grecque noblesse
Tous filz de Dieux ou Roys, eut ramé sur les eaux
De Neptune estonné, le premier des vaisseaux
Pour du Phase apporter la thoison d'or en Grece :

Elle eut effroy de veoir la tant belle jeunesse
De Jason aux perilz des souffle-feux Taureaux,
Des gens armez, naissans sur ses sillons nouveaux,
Du Dragon veilloit dessus son or sans cesse.

Tes hayneux contre toy vont leur feu vomissant,
Tousjours tes ennemis tost et dru vont naissant
Sur tes villes veillans dont ilz te font la guerre.

Mais Dieu mieulx que Medée aux dangiers t'aydera,
Et pour la toyson d'or rapporter te fera
La foison d'or peut estre et l'age d'or en terre.

II

Les serpents du berceau, le Lion neméan
La biche aux piedz d'airain, le porc Ermanthée
Les Stymphalides, l'hidre et l'aigle à Promethée
Le gardien dragon, le Chien Taurtarean.

Les Colonnes, le Ciel, le fumier Augean
Gerion, Diomede, Achelois, Cacque, Anthée
Les Centaures, et Nesse en fin le mont Actée
Sont labeurs du courage et bras Herculean.

A Junon n'eust esté par Jupiter soufferte
Telle rigueur, sinon pour monstrer la couverte
Divinité d'Hercule, or ton destin est tel.

Le dol, le tort, l'erreur, la revolte, l'envye
Des voisins, son trava[u]x proposez à ta vie
Qui dontés sont tesmoings de ton estre immortel.

III (1)

Quand je vois l'exercice honneste de la chasse
Sans fin (Sire) enflammer tout genereux desir,
En estrenes je veulx pour toy ce vœu choisir
Qu'autre chasse par toy cest au nouveau se face.

Tant d'ennemis ouverts et couverts qui [d]'audace
V[e]ndent tes beaux champs, osans bien se saisir
De tes forts, puissent tous sur terre en fin gesir
En rendant les abois en mainte et mainte place

Rusés chercher de jour, leur reposée ilz vont
Pour nuysance la nuict tousjours sur piedz ils sont
Fay bien juger le temps, fay leur nuict bien deffaire.

(1) Ce sonnet a éte publié déjà par Marty-Laveaux dans les notes de son édition (Voy. t. II, p. 379).

Brisant souvent, fay les rembuscher, détourner,
Lancer, suyvre, esmeuter, bien courre et maumener
Pour maint Trophée en fin de leurs Massacres faire.

IV

SONT vains espouvantans que l'Aleman se meuve
L'Ostrelin et l'Anglois de leur corps tant de foys
Le reistre et lansquenet, couvrent noz champs François
Que leur tort, par leur mort, et leur honte s'apreuve.

Puis il fault qu'argent, ligue et conduicte s'y treuve
Tous ces trois n'y sont plus, l'Admiral qui ses loix,
Vivant, donnoit à tout mourant, rompit ces trois ;
L'Anglois de sa folie au havre f[a]it espreuve.

Leur Royne est tant en trouble, autres dangiers craindra
L'esté t'est favorable, et tout secours viendra
Foible de gens, encor qu'en grande flotte il vienne.

L'ost du Prince d'Orange a mal faict en tout lieu
Telle secte est par tout tousjours battue : et Dieu
Armé contre elle, vint ta victoire et la sienne.

A MADAME LA MARESCHALE DE RETZ

I

LE Ciel rioit de joye et la terre parée
D'une belle verdure adoroit voz beautez,
Quand le coche entraynoit tant de Divinitez
Qui ont vostre Maison, de leurs yeux honorée.

Je pensoy veoir Venus dans la plaine dorée
Des Astres reluysans, quand ses Cignes hastez
Tournent leur vol legier en des lieux escartez,
Où se va resjouyr la belle Citherée.

Je say que ses oyseaulx ne sont pas coustumiers
D'arrester en chemin, comme dans les bourbiers,
Vôs chevaulx demeuroient sans trouver quelque issue :

Mais ce qu'ilz demeuroient n'estoit que pour monstrer
Qu'à peyne se pourroit-on jamais se depestrer
Des prisons ou nous mect l'effort de vostre veue.

II

J'ay faict de mes erreurs aujourdhuy penitence,
Sur le devant du coche ebranslé plus souvent
Que l'on ne voit les flots agitez par le vent,
Quand on n'a sur la Mer tant soit peu d'asseurance.

Le coche balançoit d'une telle inconstance
Qu'il nous renversoit presque avec son mouvement,
Et l'eau qui reja[i]lloit d'un tel élancement
Servoit pour me purger de quelque vieille offense.

A tous coups je pensois estre ja renversé,
J'avois tousjours la peur et le front elancé
Par quelque vent sorti de sa caverne noyre.

Et avec tout ce froit j'avois encor le feu
Dont cent mil[l]e beautez me brusloient en ce lieu ;
N'estoit-ce pas souffrir ung entier purgatoire ?

AUTRES SONNETS

I

SUR UN PORTRAIT D'UNE RESURRECTION

Amour est le grand Dieu qui nos cœurs resuscite
Apres que dedans nous il nous a faict mourir
Pour un autre sejour une vie acquerir
Qui belle et glorieuse en bon-heur se limite.

Ainsi voit-on des grains la sepmance petite
Mourir dessoubz la terre, et puis après sortir
Comme resuscitée à fin de consentir
Que l'amoureuse mort ung renaistre merite.

La sueur va devant l'acquest de la vertu :
Jesus ressuscita quand il eut abatu
Du manoir infernal la maudite puissance :

Ainsi domptant l'enfer de toutes passions
Je veux ressusciter en voz perfections
Et mourant en mon cueur prendre en vostre naissance.

II

Le mal dont je me plains depuis un si longtemps,
L'effort d'une rubarbe, et l'extreme foiblesse
Ou ma grieve douleur ha reduict ma jeunesse
Qui me semble seicher en l'avril de ses ans ;

La furie et l'horreur de mill' élancemens,
Ne represente rien qu'une mortelle angoisse,
A mes sens accablez du mal qui les opresse
Comme s'il deust finir le cours de mon printemps.

S'i seroit-ce bien peu sans une triste absence,
Qui me frustre les yeux du plus beau de la France,
Que je n'ay l'heur de veoir estant loing de la cour.

Infortuné séjour, cruelle maladie :
Le jour m'est une nuict, c'est ma mort que la vie,
Puis que je ne voy plus les feux de mon amour.

III

MADAME, vous devriez, pour le bien de la France,
N'aller jamais sans masque et couvrir ce beau tein
Qui de son seul regard fait un trop grand butin
De tant de cœurs reduits soubs vostre obeissance.

Tous ceux que je connois vous portent reverence
Ainsi qu'à leur Deesse, ores que dans le sein
Ils ayment mieux couvrir un brasier inhumain
Que monstrer en ce feu leur vaine outrecuidance.

Mais nonobstant le masque on voit encor voz yeux
On voit la taille droite, et ces rets precieux
Qui pourroient enflammer la neige Pyrenée.

Ne vous masquez donc point de peur qu'en ce perdant
On ne voye si peu d'un visage attirant
Puis que c'est le bon-heur de nostre destinée.

IV

BEAUX yeux, fiebvre, destin cause de ma tristesse
Dont les regards, la flame et le malheur forcé
Ont navré, affoibly, et du tout renversé
Mon cœur, mon cor[p]s malade, et l'heur de ma jeunesse:

N'estoit-ce pas assez qu'une belle Deesse
Sous une face humaine eust si fort offensé
Ce peu de liberté qu'Amour m'avoit laissé
Sans qu'une fiebvre encor prit vers moy son adresse.

Mais je me plains de peu, ayant perdu mon ame
Esclave dessous vous, ce n'est rien que la flame,
D'une fiebvre soudaine et le Ciel irrité :

Ainsi un Roy captif de son brave adversaire,
Que le destin cruel mect au rang de forsaire,
Regrette son Royaume et non la liberté.

V

SANS languir si long temps en ceste fiebvre ardente;
Que ne meur-je soudain libre d'affection,
Exempt de ces malheurs ou nostre nation
Se plonge d'elle mesme en sa guerre sanglante.

Aussi la seule ardeur en la mort me contente,
Puis que je brulle au feu de mon affection
Ne vaut-il mieux mourir de telle passion
Qu'en mourant vivre ainsi du mal qui me tourmente

Ha ! vie langoureuse : ha ! trespas souhaitté,
Mes mortels ennemis tous deux je vous souhaitte,
Et je vous hay tous deux en toute extremité.

Je souhaitte la mort pour finir mes douleurs
Mais las tout aussi tost ma vie je regrette
Pour l'heur que j'ay de voir les beautez ou je meurs.

VI

Que ces monts de Fourviere et de la Citadelle
Me représentent bien un lieu trop eminent
Ou sans yeux, sans esprit, sans aucun jugement
Je suis enflammé d'une ardeur immortelle.

Mon indiscretion aux François naturelle,
M'avanture en ce lieu où je puis seulement
Esperer un desdain, un mescontentement
Trop indigne loyer d'une amitié fidelle.

Faute de jugement, faute d'experience,
M'ont fait voir de trop pres un Soleil de la France.
Que veux-je moins de veüe, ou bien plus de pouvoir.

Non je ne me deu[l]x point d'avoir eu tant de veüe :
Je me plains que ma foy soit si mal reconnuë
Et qu'un respect arreste un si ferme vouloir.

VII

MADAME, près de vous quelque éblouissement
Saisit mes sens esmeus d'un estrange martire,
Si bien que transporté je ne puis rien escrire,
Rien faire ou discourir qu'avec estonnement.

J'adonne mon esprit à penser seulement
En ces perfections qui vous sçeurent eslire
Pour un des beaux subjects ou l'amoureux Empire
A réservé l'honneur de son avancement.

Mais depuis qu'eslongné de vostre belle face,
Je ne puis qu'en pensée admirer vostre grace,
Sans cesser nullement j'escri[s] de vos beautez.

Je discours de vous seule, en vous seule je pense
Tel qu'on voit l'Usurier qui craint en son absence
Que ces riches tresors ne luy soient emportez.





TABLE

LES AMOURS

SONNETS :

CHAPITRES D'AMOUR :

CHANSONS :

ELEGIES :

POESIES DIVERSES

CONTR'AMOURS [SONNETS] :

CONTRE LES MINISTRES, etc. [SONNETS] :

SONNETS DIVERS :

PIECES SATYRIQUES :

PIECES RARES OU INÉDITES

MESLANGES :

VERS D'AMOUR ET AUTRES POESIES

STANCES :

SONNETS AU ROY :

A MADAME LA MARESCHALE DE RETZ [*SONNETS*] *:*

AUTRES SONNETS :



ERRATA :

Page 9, ligne 10, lire : *qui montre réalisées*

Page 60, lignes 21 et 22, lire : *à la charge de dame d'honneur de Catherine de Médicis.*

Page 60, ligne 33, lire : *qui suffiraient à former notre opinion si les quarante-sept sonnets publiés ici ne désignaient clairement l'objet des amours du poète.*

Imp. Lemercier. — Niort.

[OTHÈQUE ◇ ◇ ◇  LIBRAIRIE ◇ ◇ ◇ ◇
INTERNATIONALE ◇ ◇ ◇ E. SANSOT &
[TION ◇ ◇ ◇ ◇ ◇ 7, Rue de l'Eperon, PA]

EXTRAIT DU CATALOGUE

érature, Philosophie, Sociologie, Voyage

JEAN AUBRY

r Jules Tellier......... 2 »

AUSONE

ımes (traduites par Ch. er, notice de Rémy de ıont) 2.50

ZALGETTE, J. BERTAUT, .E BLOND, R. LE BRUN

ch des Lettres françaises 3.50

HENRY BÉRAUD

ge des Symbolistes...... 1 »

Mme L.-M. BÉROT

es sociales.............. 1.50

JULES BERTAUT

ueurs et Polémistes...... 3.50

ALBERT DU BOIS

ıblique impériale........ 3.50

P. DE BOUCHAUD

ique française.......... 2 »

RICCIOTO CANUDO

e...................... 3.50

DUO CAROLI

ıel du Candidat........ 3.50

GOMEZ CARRILLO

aponaise, 3e édition..... 3.50

GEORGES CASELLA r ERNEST GAUBERT

velle Littérature (1895- 3.50

LÉO CLARETIE

L'Ecole des Dames..............

Mme MARIE DAUGUET

Clartés........................

ALFRED DETREZ

Méditations sur de lointaines musiques.......................

J. ERNEST-CHARLES

Les Samedis littéraires (3e, 4e et 5e séries) 3 vol. Chaque vol....

ALBERT FLEURY

Les Idées théatrales en 1906....,

PIERRE FONS

Le Réveil de Pallas.............

A. HAMON

Le Socialisme et l'Anarchisme...

EMILE JENNISSEN

Le Spectre allemand............

PHILÉAS LEBESGUE

L'Au-delà des Grammaires......

MAURICE LE BLOND

Essai sur le Naturisme.........

ROGER LE BRUN

Corneille devant 3 siècles........

TRISTAN LECLÈRE

Salons (1900-04)................
Les Salons en 1905.............

ALPHONSE LEFEBVRE
Lettres de l'Inconnue de Mérimée 3.50

VICTOR MAUROY
Le Sublime Orgueil 3.50

ALFRED NAQUET
L'Anarchie et le Collectivisme... 3.50

EDMOND PILON
Portraits français (1re et 2e séries) 2 volumes. Chaque volume....

FIRMIN ROZ
Alfred de Vigny ....

Romans et Nouvelles

Format in-18 jésus

ANDRÉ BILLY
Benoni 3.50

MAGALI BOISNARD
La Vandale 3.50

Mme DE CHARRIÈRE
Caliste (Préface de GUSTAVE KAHN) 3.50

E. DE CHAUVIGNY
Les Souliers des Morts.......... 3.50

ALEXANDRE CORMIER
Le Livre des Fées, des Fantômes et des Sages.................. 3.50

CÉCILE CASSOT
Les Femmes de demain (2e édit.). 3.50

EDOUARD DUCOTÉ
En ce Monde et dans l'autre.... 3.50

RAOUL GAUBERT
Jean-Sans-Terre................ 3 50

RENÉ GILLOUIN
Ars et Vita..................... 3.50

PIERRE GRASSET
Le Journal de Pierre Daumis... 3.50

CLAUDE D'HABLOVILLE
Trop tard...................... 3.50

IANN KARMOR
Plus qu'amie.................. 3.50
Presqu'amant 3.50

PHILÉAS LEBESGUE
L'Ame du Destin 3.50
Le Roman de Ganelon.......... 3.50

LEGRAND-CHABRIER
L'Amoureuse imprévue (2e édit.). 3.50

PIERRE LOUIT
Le Personnage..................

PIERRE LOUŸS
Les Mimes des Courtisanes......

ALEXANDRE MACÉDONSKI
Le Calvaire de Feu.............

EMILE MOREL
Nevrose (illustré par M. ORAZI)..
Les Gueules noires (préface de PAUL ADAM, illustrations de STEINLEN) (in 8° carré).........

SANDER PIERRON
Le Tribun......................

PIERRE DE QUERLON ET CHARLES VERRIER
La Princesse à l'aventure.......

ROBERT RANDAU
Les Colons ....

CHARLES RÉGISMANSET
La Femme à l'Enfant... ....
L'Ascète........................

SUZANNE RELDA
Elsa............................

L. DE ROMEUF
L'Aile brisée...................

EDOUARD SCHNEIDER
Les Raisons du Cœur ....

ALPHONSE SÉCHÉ
Contes des yeux fermés.........

HYPPOLYTE VERLY
La Conjuration de Bruges......
La Furie espagnole............

Collection d'Etudes étrangères

Format in-18 jésus

LÉON BAZALGETTE

Th. Roosevelt.................. 1 »

TH. CORNEL

La Roumanie littéraire d'aujourd'hui.................... 1 »

H.-D. DAVRAY

La Littérature anglo-canadienne 1 50

MAURICE DUHAMEL

Essai sur la Littérature bretonne ancienne.................... 1 »

EMIL FOG

Les Littératures danoise et norwégienne d'aujourd'hui...... 2 »

FRANÇOIS GAETA

L'Italie littéraire d'aujourd'hui. 2 »

ERNEST GAUBERT

La Poésie tchèque contemporaine. 1 »

EUGÈNE GILBERT

Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui...... 1.50

GEORGES GRAPPE

R.-L. Stevenson : sa vie, son œuvre........................ 1

Essai sur la Poésie anglaise au XIX[e] siècle.................. 2

PHILÉAS LEBESGUE

Le Portugal littéraire d'aujourd'hui....................... 1

La Littérature grecque d'aujourd'hui.................... 1

VICTOR DE MEYERE

Un Romancier flamand : Cyriel Buysse...................... 1

NAHUM SLOUSCHZ

La Langue et la Littérature hébraïques.................. 1

MANUEL UGARTE

La Littérature hispano-américaine......................... 1.

PAUL WIEGLER

L'Allemagne littéraire contemporaine..................... 2

Petite collection « Scripta Brevia »

Et Ouvrages divers du format petit in-12 couronne

ANT. ALBALAT

Frédéric Mistral................ 1 »

PAUL ANDRÉ

Le Problème du Sentiment....... 1 »

ANONYME

Polichinelle (de Guignol). Préface de Gustave Kahn........ 1 »

LOUIS BERGEROT

Lucie........................ 1 »

ALBERT DU BOIS

La Candide Tribu des Adorateurs de Cuistres.............. 1

Classiques ou Primitifs.......... 1

HENRY BORDEAUX

Deux Méditations sur la Mort.. 1

Jeanne Michelin............... 1

PIERRE DE BOUCHAUD

Etapes italiennes............... 1

MARCEL BOULENGER

La Querelle de l'Orthographe... 1 »

HENRI BRÉMOND

Le Charme d'Athènes............ 1 »

E. GOMEZ-CARRILLO

Quelques Petites âmes d'ici et d'ailleurs..................... 1 »

ADRIEN CHEVALIER

La Mésaventure de M. de Chanqueyras .... 1 »

CINGRIA-WANNER

Le Pays des Lotophages......... 1 »

A. CORMIER

Maître Belgiratte............... 1 »
L'Odyssée de Mylord Pontauzâne 1 »

H. DELORMEL

Les Deux Maîtresses de l'Etudiant 1 »

A. DRAGON

Méphistophélès et le Problème du Mal dans le poème de « Faust » 1 »

CARLOS FISCHER

Alsace Champêtre.............. 1 »

PAUL FLAMAND

Au Poteau-Frontière, Préface de Maurice Barrès.............. 1 »

ERNEST GAUBERT

Sylvia ou le Roman du Nouveau Werther................ 1 »

GŒTHE

Satyros, avec une notice de Morice et Polti .... 1 »

GEORGES GRAPPE

Les Pierres d'Oxford........... 1 »

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Reliquiæ, notice par Ed. Pilon. 1 »

MAURICE DE GUÉRIN

Le Centaure, suivi de *La Bacchante*, notice par Ed. Pilon . 1 »

LOUIS HAUGMARD

La Vierge au Scrupule......... 1 »

JOSÉ HENNEBICQ

L'Art et l'Idéal................. 1

JOERGENSEN

Paraboles, avec une notice de A. Ageorges 1

GUSTAVE KAHN

De Tartufe à « Ces Messieurs ». 1

PHILÉAS LEBESGUE

Aux Fenêtres de France........ 1

JEAN LORRAIN

Heures de Corse................ 1

JEAN MARIEL

La Cité de Joie................ 1

HENRY MASSIS

Le Puits de Pyrrhon 1

JEAN MORÉAS

Paysages et Sentiments......... 1

GUY DE NARJAL

Menthe à l'eau 1

PAOLO OSORIO

Histoire d'un Mort, traduite du portugais par Ph. Lebesgue... 1

EDMOND PILON

Le dernier jour de Watteau.... 1

CHARLES RÉGISMANSET

Contradictions.................. 1
La Philosophie des Parfums..... 1

EDOUARD ROD

Reflets d'Amérique............. 1

STENDHAL

Pensées et Impressions, introduction par J. Bertaut........... 1

HELÈNE VACARESCO

Nuits d'Orient, légendes traduites du Roumain (Folk-lore)...... 1

J.-L. VAUDOYER

Les Compagnes du Rêve........ 1

ANATOLE WILLOX

Conscience nouvelle............ 1
Discordances 1

Poètes Contemporains

Les Ouvrages ne portant aucune mention de format sont in-18 jésus

ALEXANDRE ARNOUX

'lée des Mortes.............. 3 »

BARON DE BIDERAN

Portes du Sommeil......... 3.50

JOSEPH BOSC

Printemps aux Automnes... 3.50

OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE

lève des Jours.............. 3.50

GUILLAUME CARENTEC

Prémices.................. 3 »

PIERRE CHAINE

mes........................ 3.50

GABRIEL CHEVENET

leur et Volupté............. 3 »

MAX DAIREAUX

Pénitents noirs............. 3.50

JACQUES DE DAMPIERRE

Couronne de lierre......... 3.50

ANDRÉ DANIELL

Ombres sur le Chemin....... 3.50

FERNAND DAUPHIN

: à voix basse.............. 3 »

PROSPER DOR

s les Sapins................ 3.50
laires...................... 3.50

ALBERT ERLANDE

images divins............... 3.50

ESTIENNE

Symphonies poétiques....... 3 »
ases........................ 2 »

CLAUDINE FUNCK-BRENTANO

Appels...................... 3.50

ERNEST GAUBERT

Roses latines............... 3.50

MAURICE GAUCHEZ

Jardin d'Adolescent.......... 3.50

GEORGES GAUDION

Le Jeu docile................. 2.50

LOUIS HAUGMARD

L'Ame vagabonde.............. 3.50

ANDRÉ IBELS

Le Livre du Soleil............ 3.50

HUGUES LAPAIRE

Les Rimouères d'un paysan..... 3 »

RENÉ L'ESPRIT

Ferveurs et Incroyances........ 3 »

HENRI LIEBRECHT

Les Fleurs de soie............. 3.50

POL LOEWENGARD

Les Fastes de Babylone..... 3.50

LOUIS MANDIN

Les Ombres voluptueuses....... 3.50

JEAN MARIEL

Parfums...................... 3 »

ANDRÉ MARY

Les Sentiers du Paradis........ 3.50

J. MOREL

Au Pays de la Beauté.......... 3.50

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE

Celles qui attendent........... 3.50

GEORGES PÉRIN

La Lisière blonde............. 3.50

CÉCILE PÉRIN

Les Pas légers................ 3 »

HELÈNE PICARD

L'Instant éternel.............. 3.50

GASTON RICHARD

Les Feuilles du Tremble........ 3 »

SCHNEEBERGER

La Dame aux Songes........... 2 »
Profils....................... 3 »

HENRI STRENTZ

Le Regard d'ambre............. 3.50

THUBERT

Le Prophète.................... 2 »

ROBERT VALLERY-RADOT

Les Grains de Myrrhe........... 3.50

J. VALMY-BAYSSE

La Vie enchantée............... 3
Spectacles et Rêves.............. 3

Mlle RENÉE VIVIEN

Poèmes. Tirage restreint sur Vieux-Japon (épuisé) 20

FRANCIS YARD

L'An de la Terre, in-8° carré ... 5

Collection rétrospective

Format in-18 jésus

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Œuvres poétiques choisies, avec une notice et des notes historiques, par AD. VAN BEVER : portrait........................ 3.50

JOACHIM DU BELLAY

La Défense et Illustrations de la Langue française (notice et notes par LÉON SÉCHÉ) 3 50

SIEUR DE DALIBRAY

Œuvres poétiques, avec une notice et des notes historiques et critiques par AD. VAN BEVER.. 3.50

RAOUL DE HOUDENC

La Voie d'Enfer, suivie de : *Le Chemin de Paradis*, avec une notice et des notes historiques et critiques, par PHILÉAS LEBESGUE 3.50

ESTIENNE JODELLE

Œuvres et Mélanges poétiques choisis, avec une notice inédite de GUILLAUME COLLETET, des notes par AD. VAN BEVER, et un portrait........................ 3.

CHARLES JOSEPH PRINCE DE LIGNE

Mes Ecarts ou Ma Tête en liberte, réflexions choisies, avec une notice, par FERN. CAUSSY 3

SENAC DE MEILHAN

Considérations sur l'Esprit et les Mœurs, avec une notice et un commentaire, par FERNAND CAUSSY .... 3.

Petite Bibliothèque surannée

Format petit in-18 raisin

GUILLAUME DES AUTELS

Vers d'amour, avec une notice inédite de G. COLLETET, et des notes, par AD. VAN BEVER.... 2 »

JOACHIM DU BELLAY

Les Regrets, avec une notice par ROBERT DE BEAUPLAN ..... 2 »

PIERRE CORNEILLE

Galanteries, avec une notice par ED. SANSOT-ORLAND 2

Mme DESHOULIÈRES

Les Amours de Grisette, avec une notice par ED. SANSOT-ORLAND........................ 2

RADIS DE MONCRIF

es Chats, avec une no- Georges Grappe..... 2 »

QUIS DE MONTAUSIER

nde de Julie, avec une Gaignières de Buret, otes par Ad. van Bever 2 »

ÉTIENNE PAVILLON

oisies, avec une notice Sansot-Orland...... 2 »

Mlle DE SCUDERY

Histoire de la Poésie jusques à Henri Troisième, avec notice et des notes par G. Michaut..... 2 »

VINCENT VOITURE

Stances, Sonnets, Rondeaux et Chansons, avec une notice par Alexandre Arnoux........... 2 »

uvres choisies de Maurice Barrès

de l'Académie Française

Collection de 12 volumes petit in-12 couronne à 1 fr.

rs chez M. Renan.
des sur la Maison.
Cadences.
i vu à Rennes.
e assassinée.
aux Cantines du Nord.
Une Visite sur un champ de bataille.
Ce que j'ai vu au temps de Panama.
Alsace-Lorraine.
La Terre et les Morts (A paraître).
Un Choix de portraits (A paraître).
La Vie et la Mort de Madame Astiné Aravian (A paraître).

Les Idées et les Formes

Par PÉLADAN

Collection de 10 volumes in-12 couronne à 1 fr.

(Chaque volume forme une monographie complète)

ère leçon de Léonard de Vinci Académie de Milan, précédée tude sur le maître.

t esthétique de la tragédie.

des Troubadours : De Par- Don Quichotte.

t des Corporations : La clé elais.

Introduction à l'Esthétique.

De la Sensation d'Art.

La Doctrine de Dante (A paraître).

Rapport au public sur les Beaux-Arts (A paraître).

De l'Androgyne (A paraître).

Le Secret de la Renaissance : De l'Humanisme (A paraître).

Les Célébrités d'aujourd'hui

Plaquettes in-18 jésus, avec portrait et autographie, prix :

Paul Adam, par MARCEL BATILLIAT.
Octave Mirbeau, par EDMOND PILON.
Remy de Gourmont, par PIERRE DE QUERLON.
Frédéric Nietzsche, par HENRI ALBERT.
Maurice Donnay, par ROGER LE BRUN.
Jules Lemaitre, par E. SANSOT-ORLAND.
Judith Gautier, par REMY DE GOURMONT.
Camille Lemonnier, par L. BAZALGETTE.
Emile Faguet, par ALPHONSE SÉCHÉ.
Anatole France, par ROGER LE BRUN.
Henri de Régnier, par PAUL LÉAUTAUD.
Alfred Capus, par EDOUARD QUET.
Willy, par HENRI ALBERT.
Paul Bourget, par GEORGES GRAPPE.
Peladan, par RENÉ-GEORGES AUBRUN
Pierre Loüys, par ERNEST GAUBERT.
Maurice Maeterlinck, par AD. VAN BEVER.
Marcel Prévost, par JULES BERTAUT.
F. Brunetière, par L.-R. RICHARD.
F. de Curel, par ROGER LE BRUN.
Jean Lorrain, par ERNEST GAUBERT.
Jean Moréas, par JEAN DE GOURMON
Paul et Victor Margueritte, par E MOND PILON.
Henry Houssaye, par L. SONOLET.
Camille Mauclair, par JEAN AUBRY.
Edouard Rod, par FIRMIN ROZ.
François Coppée, par ERNEST GAUBEE
Henry Bordeaux, par AMÉDÉE BRITSC
Jules Claretie, par GEORGES GRAPPE.
Georges Clemenceau, par MAURICE BLOND.
Georges Courteline, par ROGER LE BR
Emile Verhaeren, par L, BAZALGETT
Léo Claretie, par PÉTRUS DUREL.
Maurice Barrès, par RENÉ GILLOUIN
Rachilde, par E. GAUBERT.
Sully Prudhomme, par PIERRE FON
J.-H. Rosny, par GEORGES CASELLA.

Théâtre

BARON DE BIDERAN

L'Occasion, pièce en 1 acte...... 1 »

GEORGES CASELLA ET ANDRE DE FOUQUIÈRES

C'est pas chic, pièce en 1 acte... 1 »
Une Nuit, drame en 1 acte...... 1 »

ALEXANDRE CORMIER

Dom Fernand de Catalogne..... 1 »
Raymond Lulle de Palma, pièce en 4 actes, suivie de *Sighèle*, pièce en 2 actes, en vers...... 3.50

ERNEST GAUBERT

Le Retour de Chérubin, 1 acte en vers...................... 1 »

ALFRED JARRY

Ubu sur la Butte.... 1
Par la Taille................. 1
Ubu intime................. 1
L'Objet aimé................. 1
Le Moutardier du Pape......... 1
Biloques, Superloques et Interloques de Pataphysique........ 1

GEORGES JUÉRY

Parisina, drame en 4 actes..... 3

TRISTAN KLINGSOR

La Duègne apprivoisée, comédie en 1 acte, en vers 1

ROGER LE BRUN

Le Bonheur des Hommes, pièce en 1 acte.. 1

Etampes et Paris. Imp. « LA SEMEUSE » 18.411

COLLECTION RÉTROSPECTIVE

JOACHIM DU BELLAY

La Défense et Illustration de la langue française avec une notice et un commentaire historique et critique par Léon Séché. Edition nouvelle d'après l'édition de 1597. 1 élégant vol. in-18 jésus sur papier vergé teinté. . . . . 3 fr. 50

SENAC DE MEILHAN

Considérations sur l'Esprit et les Mœurs, choisies et accompagnées d'une notice et d'un commentaire par Fernand Caussy. 1 élégant vol. in-18 jésus sur papier vergé teinté . . . . 3 fr. 50

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Œuvres poétiques choisies, publiées sur les éditions originales et les manuscrits, et augmentées de 13 pièces non recueillies par les éditeurs du poète, avec une notice biographique, des notes historiques et critiques et des variantes, par Ad. van Bever. Portrait d'Agrippa d'Aubigné d'après le tableau du musée de Bâle. 1 élégant vol. in-18 jésus sur papier vergé teinté. . . . . 3 fr. 50

SIEUR DE DALIBRAY

Œuvres poétiques, publiées sur les éditions originales de la Musette de 1647 et des Œuvres poétiques de 1653, avec une notice sur un poète de cabaret au XVIIe siècle, des notes historiques et critiques, et des pièces justificatives, par Ad. van Bever. 1 élégant vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

CHARLES-JOSEPH, PRINCE DE LIGNE

Mes Ecarts ou **Ma Tête en liberté,** réflexions choisies, ordonnées et accompagnées d'une notice et d'une biographie par Fernand Caussy. 1 élégant vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

ESTIENNE JODELLE

Les Amours et autres poésies, publiés sur l'édition originale de 1574, revus sur les éditions postérieures, avec une notice inédite de Guillaume Colletet, des notes et des éclaircissements par Ad. van Bever. Edition ornée d'un portrait d'Estienne Jodelle, d'après Léonard Gaultier. 1 vol. in-18 . . . . . . 3 fr. 50

Imp. A. Lemercier, 5, rue Yver, Niort.

COLLECTION RÉTROSPECTIVE

JOACHIM DU BELLAY

La Défense et Illustration de la langue française avec une notice et un commentaire historique et critique par Léon Séché. Edition nouvelle d'après l'édition de 1597. 1 élégant vol. in-18 jésus sur papier vergé teinté. . . . . 3 fr. 50

SENAC DE MEILHAN

Considérations sur l'Esprit et les Mœurs, choisies et accompagnées d'une notice et d'un commentaire par Fernand Caussy. 1 élégant vol. in-18 jésus sur papier vergé teinté . . . . 3 fr. 50

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Œuvres poétiques choisies, publiées sur les éditions originales et les manuscrits, et augmentées de 13 pièces non recueillies par les éditeurs du poète, avec une notice biographique, des notes historiques et critiques et des variantes, par Ad. van Bever. Portrait d'Agrippa d'Aubigné d'après le tableau du musée de Bâle. 1 élégant vol. in-18 jésus sur papier vergé teinté. . . . . 3 fr. 50

SIEUR DE DALIBRAY

Œuvres poétiques, publiées sur les éditions originales de la Musette de 1647 et des Œuvres poétiques de 1653, avec une notice sur un poète de cabaret au XVII[e] siècle, des notes historiques et critiques, et des pièces justificatives, par Ad. van Bever. 1 élégant vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

CHARLES-JOSEPH, PRINCE DE LIGNE

Mes Ecarts ou **Ma Tête en liberté,** *réflexions* choisies, ordonnées et accompagnées d'une notice et d'une biographie par Fernand Caussy. 1 élégant vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

ESTIENNE JODELLE

Les Amours et autres poésies, publiés sur l'édition originale de 1574, revus sur les éditions postérieures, avec une notice inédite de Guillaume Colletet, des notes et des éclaircissements par Ad. van Bever. Edition ornée d'un portrait d'Estienne Jodelle, d'après Léonard Gaultier. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

Imp. A. Lemercier, 5, rue Yver, Niort.